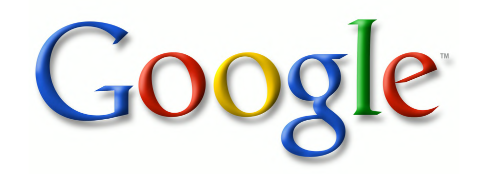
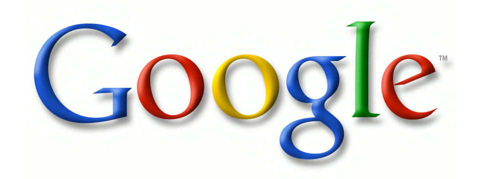







VE RI
TAS



A
SÉBASTOPOL — SOLFÉRINO
ANVERS
ZAATCHA
HISTORIQUE
du
11me Régim!
d'Artillerie

HISTORIQUE

DU

11e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

HISTORIQUE

DU

11^E RÉGIMENT D'ARTILLERIE

RÉDIGÉ

D'après les instructions du Colonel BRUNET

COMMANDANT LE RÉGIMENT

Par le Commandant FRANCFORT

(Illustrations de M. Guillaume Dubufe)

1830-1891



PARIS — 11, Place St-André-des-Arts, 11.
LIMOGES — 46, Nouvelle route d'Aixe, 46.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur.

1893

AVANT-PROPOS

L'artillerie n'a guère eu jusqu'à ce jour d'existence régimentaire qu'en temps de paix. Pendant toutes les guerres du siècle, on trouve les batteries d'un même régiment disséminées entre les armées, les corps d'armée, les divisions, constituant, avec des batteries de régiments différents, des groupes temporaires commandés par des officiers supérieurs empruntés eux-mêmes, habituellement, à d'autres régiments encore (1).

Il en résulte que, tandis que l'on peut saisir avec une facilité relative le rôle joué dans telle campagne par tel régiment d'infanterie ou de cavalerie, il faut, pour y reconnaître la part d'un régiment d'artillerie, parcourir pied à pied tout le théâtre de la guerre.

De plus, par la nature même de leur action, les batteries d'artillerie ne peuvent prétendre à fournir ces poèmes épiques qu'écrivent, à la pointe de leurs baïon-

---

(1) On sait qu'il n'en serait plus de même à l'avenir, chaque corps d'armée comprenant, dans sa composition normale, deux régiments d'artillerie qui lui fourniraient toutes ses batteries en cas de mobilisation.

nettes ou de leurs sabres, les bataillons s'élançant à l'assaut ou les escadrons à la charge.

Ce sont là autant de motifs qui, joints à l'insuffisance de l'écrivain, interdisent sans doute d'espérer, à la lecture de l'*Historique du* 11e *d'artillerie*, les émotions qu'évoque l'historique de certains régiments d'autres armes.

Telles quelles, son rédacteur est heureux de dédier à son colonel et à ses camarades du 11e ces pages où il a essayé tout au moins de faire revivre le dévouement de leurs devanciers.

C[t] FRANCFORT,

Ancien capitaine de la 5e *batterie du* 11e.

Décembre 1891.

AVERTISSEMENT

1° Un *historique* n'est pas une *histoire*. Par essence même ce n'est pas une œuvre originale, mais une série d'extraits de tous les documents, imprimés ou manuscrits, qui peuvent aider à fixer le rôle du régiment aux divers moments de son existence.

C'est ainsi que, dans les chapitres qui vont suivre, en dehors des renseignements puisés dans les archives, la plupart des considérations générales se rapportant aux organisations successives du régiment sont tirées de l'*Histoire de l'Artillerie*, de M. le général Susanne ; c'est ainsi encore que les aperçus d'ensemble des diverses campagnes, auxquelles le 11° a pris part, ont été empruntés à la remarquable *Histoire de la Conquête de l'Algérie*, de M. Camille Rousset ; à l'*Histoire de l'Expédition du Mexique*, de M. le colonel Niox ; aux ouvrages des généraux Ducrot, Vinoy, Lebrun, sur la guerre de 1870-1871, etc..., etc...

Ces emprunts sont inévitables, on le répète, pour une rédaction de cette nature ; seuls ils peuvent fournir un cadre aux faits successifs et un peu épars dont elle se compose ; encore est-il nécessaire de les reconnaître avant de présenter ladite rédaction au lecteur.

2° Pour suivre les batteries du 11° à travers les champs de bataille de l'Europe, de l'Algérie et du Mexique sur lesquels elles ont paru en plus ou moins grand nombre, il faut une telle collection de cartes qu'on ne pouvait songer à les joindre à l'historique, à moins de le doubler d'un volumineux atlas.

Ces cartes se trouvent, d'ailleurs, entre toutes les mains.

On s'est donc borné à annexer au présent volume les croquis mettant en évidence la part du 11° dans les trois grands sièges auxquels il a coopéré : sièges d'Anvers, de Sébastopol et de Puebla.



CHAPITRE Ier

L'artillerie en 1830. — Création du 11e régiment. Siège d'Anvers. — Réorganisations de 1833, de 1840, de 1848. — Siège de Rome.

1830-1849

L'artillerie en 1830.

L'armée impériale, au moment de son plus extrême déploiement de forces, n'avait jamais compté plus de seize régiments d'artillerie : neuf régiments à pied et sept régiments à cheval. Seulement le nombre des sous-unités s'était successivement accru jusqu'à atteindre le chiffre de vingt-six et même de trente compagnies par régiment.

Les régiments n'avaient d'ailleurs conservé qu'une existence virtuelle, car leurs compagnies se trouvaient disséminées entre toutes les armées et sur toute la surface de l'Europe ; ce fut pourtant autour des conseils d'administration restés sur le territoire que le gouvernement de la Restauration put réorganiser l'arme en huit régiments à pied et quatre régiments à cheval, bientôt augmentés d'une brigade de la garde royale.

Le temps avait manqué pendant les grandes guerres pour donner une organisation d'ensemble au personnel et, surtout, pour unifier le matériel quelque peu disparate provenant des systèmes de Gribeauval ou de l'an XI et, aussi, des arsenaux ennemis tour à tour mis à contribution.

Ce fut l'œuvre des ministres de la guerre de la Restauration, œuvre qui, poursuivie sans relâche par le comité de l'artillerie, aboutit, sous l'inspiration dominante du général Vallée, à l'ordonnance organique du 5 août 1829.

L'ordonnance de 1829 posait pour la première fois ce principe fondamental que l'unité tactique de l'artillerie, la batterie de bataille, devait suffire complètement, et à elle seule, au service de six bouches à feu, comprendre par conséquent, *des soldats servant les canons*, et *des soldats conduisant les attelages*, c'est-à-dire une compagnie d'artillerie et une compagnie du train d'artillerie fondues en un seul tout.

Les batteries de campagne étaient partagées en *batteries à cheval* et en *batteries montées*. D'autres batteries destinées au service des places et des sièges étaient constituées sans moyens d'attelages permanents, mais ces *batteries à pied non montées* placées dans les mêmes régiments, côte à côte avec les *batteries à pied montées*, devaient recevoir une instruction identique et être par conséquent mises à même de se transformer, au besoin, en batteries montées.

Sur ces bases, l'arme devait comprendre :

Un régiment de la garde à huit batteries (trois batteries à cheval et cinq batteries à pied montées);

Dix régiments de la ligne à seize batteries (trois à cheval et treize à pied, dont six au moins montées dès le temps de paix);

Douze compagnies d'ouvriers;

Un bataillon de pontonniers.

C'étaient, en somme, comme personnel, quatre-vingt-dix-huit batteries plus ou moins immédiatement prêtes à entrer

en campagne, et soixante-dix autres susceptibles de les suivre après quelque délai.

Un corps spécial, dit du train des parcs d'artillerie, formé en six escadrons, était chargé de fournir des attelages à tous les services autres que celui des batteries de combat.

Comme matériel, on déclassait définitivement une partie des pièces de campagne en service pour ne conserver que les plus puissantes d'entre elles, les pièces de réserve du système Gribeauval, canons de 8, et les pièces de réserve du système de l'an XI, canons de 12, que l'on destinait à armer respectivement les batteries divisionnaires et les batteries de réserve. En même temps, les résultats obtenus dans les expériences poursuivies avec les projectiles creux amenaient à créer deux types d'obusiers, obusiers de 15 et de 16 centimètres, qui devaient être portés respectivement par les mêmes affûts que les canons de 8 et de 12, et entrer pour un tiers dans la composition de toutes les batteries de campagne, les batteries divisionnaires comprenant quatre canons de 8 et deux obusiers de 15, les batteries de réserve quatre canons de 12 et deux obusiers de 16.

L'ordonnance du 5 avril 1829 achevait de produire ses effets et la réorganisation se terminait au moment où éclatait la révolution de 1830.

La première des conséquences de cette révolution, en ce qui concernait l'artillerie, fut le licenciement du régiment de la garde royale dont les éléments furent versés dans les régiments de la ligne, après prélèvement cependant d'un certain nombre d'hommes et de chevaux qui formèrent une batterie spéciale dite *batterie à cheval de réserve de Paris*.

Mais la situation générale de l'Europe ne comportait aucune diminution dans l'artillerie non plus que dans aucune autre arme; aussi, dès le 26 novembre 1830, une ordonnance royale créait-elle, pour compenser la suppression du régiment de la garde, un régiment nouveau qui devait recevoir l'organisation édictée par l'ordonnance du

5 août 1829 pour les dix régiments de l'arme et prendre le numéro à la suite dans la série.

C'est l'origine du 11e régiment.

Création du 11e régiment d'artillerie.

En vertu de l'ordonnance du 26 novembre 1830, tous les régiments de l'arme concouraient à la formation du régiment nouveau par la cession d'une ou plusieurs de leurs unités qu'ils devaient ensuite immédiatement reconstituer sur eux-mêmes par prélèvement sur les unités conservées :

La	2e batt. du	2e rég.	devenait la	1re batt.	(à cheval)	du régiment nouveau.
La	3e —	3e	—	3e —	—	
La	batt. de rés. de Paris		—	2e —	—	
La	4e batt. du	4e rég.	—	4e batt.	(à pied montée)	
La	6e —	6e	—	5e —	—	
La	7e —	7e	—	6e —	—	
La	5e —	5e	—	7e —	—	
La	8e —	8e	—	8e —	—	
La	9e —	9e	—	9e —	—	
La	12e —	6e	—	10e —	(à pied non montée)	
La	11e —	5e	—	11e —	—	
La	14e —	8e	—	12e —	—	
La	10e —	1er	—	13e —	—	
La	13e —	7e	—	14e —	—	
La	16e —	10e	—	15e —	—	
La	15e —	9e	—	16e —	—	

Ces batteries étaient versées au nouveau corps avec tous leurs hommes et tous leurs chevaux, mais elles laissaient au contraire au corps d'origine une partie de leurs officiers et de leurs sous-officiers qui devaient être remplacés dans les cadres du 11e régiment par des officiers et des sous-officiers de l'ex-garde royale.

Des tableaux annexés à l'ordonnance fixaient ainsi qu'il suit l'effectif des diverses unités :

BATTERIES A CHEVAL.		BATTERIES A PIED MONTÉES.		BATTERIES A PIED NON MONTÉES.	
PIED DE PAIX.	PIED DE GUERRE.	PIED DE PAIX.	PIED DE GUERRE.	PIED DE PAIX.	PIED DE GUERRE.
4 officiers.	4 officiers.	4 officiers.	4 officiers.	4 officiers.	4 officiers.
4 chevaux.	10 chevaux.	4 chevaux.	10 chevaux.		10 chevaux.
102 hommes.	196 hommes.	102 hommes.	196 hommes.	62 hommes.	100 hommes.
60 chevaux de trait ou de selle (troupe).	228 chevaux de trait ou de selle (troupe).	36 chevaux de trait ou de selle (troupe).	198 chevaux de trait ou de selle (troupe).		

En somme pour le régiment :

Pied de paix	Officiers et troupe . . .	1,459
	Chevaux.	454
Pied de guerre (en supposant toutes les batteries mobilisées) . .	Officiers et troupe . . .	2,605
	Chevaux.	2,087

Comme dans tous les régiments d'artillerie, il ne devait être formé de cadre de dépôt qu'en temps de guerre.

Toutes les batteries ci-dessus énumérées furent dirigées sur Vincennes où elles arrivèrent successivement dans le courant de janvier 1831.

Le 6 février, le général baron Neigre, l'un des inspecteurs généraux de l'arme, réunit ces batteries au polygone, déclara le 11e régiment d'artillerie constitué, lui remit son étendard et lui fit reconnaître son premier colonel, le colonel Vacher de Tournemine, promu à ce grade lors du licenciement du régiment de la garde royale dont il était le lieutenant-colonel.

Quelques mois plus tard, le 5 août 1831, une ordonnance royale ajoutait à tous les régiments de l'arme, et par conséquent au 11e régiment, un peloton hors rang.

Les huit premiers régiments d'artillerie continuent, on l'a vu plus haut, les régiments de l'Empire, provenant eux-mêmes des régiments de l'ancienne monarchie; ils se rattachent donc, par une filière non interrompue, en remontant le cours des âges, aux compagnies des canonniers du Grand-Maître par l'intermédiaire des huit brigades de Royal-Artillerie.

Les régiments créés depuis 1829 ne peuvent revendiquer, directement du moins, cette illustre origine.

Certes, le 11° régiment avait le droit de s'approprier, en partie, dès le 6 février 1831, les glorieuses traditions des aînés qui venaient de lui donner naissance, mais son numéro n'avait encore jamais paru sur les champs de bataille (1), son individualité militaire n'existait pas, il avait à la créer de toutes pièces; les événements n'allaient pas tarder à lui en fournir l'occasion.

Le siège de la citadelle d'Anvers (2).

Incorporée contre son gré au royaume des Pays-Bas par les traités de 1815, la Belgique supportait avec une impatience sans cesse croissante cette *réunion* qui n'était en réalité pour elle qu'une *sujétion* à la Hollande. Aussi les événements de 1830 avaient-ils eu pour conséquence immédiate le soulèvement de la Belgique, et, après une lutte acharnée, l'expulsion des garnisons hollandaises de presque tout le pays.

Devant une menace d'intervention des puissances du Nord en faveur de la Hollande, le gouvernement de Louis-Philippe avait nettement déclaré qu'elle aurait pour consé-

(1) Il y avait bien eu, sous l'empire, comme on l'a dit plus haut, seize régiments d'artillerie, mais les neufs *régiments à pied* et les sept *régiments à cheval* se numérotaient suivant deux séries différentes, 1 à 9 et 1 à 7 respectivement.

(2) Voir le croquis n° 1.

quence immédiate une intervention française en faveur de la Belgique, et ces déclarations avaient été aussitôt appuyées de la constitution, dans nos provinces frontières, d'une armée d'observation dite *armée du Nord*, armée composée, sous le commandement du maréchal Gérard, d'abord de trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, puis, plus tard, de cinq divisions d'infanterie, de deux divisions de cavalerie et d'une brigade spéciale d'avant-garde, confiée au duc d'Orléans.

Les conférences de Londres, en donnant sur tous les points satisfaction aux revendications de la Belgique et par conséquent de la France, avaient prévenu le conflit. Cependant le roi de Hollande, bien qu'il se fût soumis en principe aux décisions de la conférence et qu'il eût retiré ses troupes du territoire belge, s'obstinait à en conserver un dernier lambeau, et non le moins important: la citadelle d'Anvers, que la jeune armée belge ne paraissait pas de force à lui arracher à elle seule.

Le gouvernement français, qui avait maintenu l'armée du Nord prête à entrer en campagne pendant la durée des conférences de Londres, se résolut à la charger d'assurer l'exécution complète du traité consenti.

La campagne projetée devant, en tout état de cause, commencer par l'attaque d'une citadelle qu'on savait forte et bien armée, il fallait pourvoir l'armée du Nord d'un parc de siège. Des ordres du 22 septembre 1832 prescrivaient au lieutenant-général baron Neigre, commandant de l'artillerie de l'armée du Nord, de constituer ce parc à Douai au moyen des ressources des arsenaux de nos places frontières.

Il devait comprendre d'abord :

20 canons de 24.
16 — 16.
8 obusiers de 8.
6 mortiers de 10.

les canons approvisionnés à 1,000 coups, les obusiers et les mortiers à 800 coups seulement.

Le 11° régiment d'artillerie devait fournir le personnel entier de l'équipage de siège, quatre batteries à pied; les unités désignées étaient les 10°, 11°, 12° et 13° batteries; elles furent dirigées de Vincennes sur Douai le 26 septembre.

Quelques jours plus tard, des ordres nouveaux portaient à 80 bouches à feu la composition du parc de siège et ajoutaient à son personnel une nouvelle unité du 11° régiment, la 14° batterie, avec deux batteries du 1er régiment. La 14° batterie quitta Vincennes le 15 octobre.

A leur départ de Vincennes, les cinq batteries présentaient l'effectif suivant:

10° batterie,	capitaine	commandant	Brunet	3 officiers,		97 hommes.	
11°	—	—	—	Corbin	2 —	97	—
12°	—	—	—	Arago	4 —	97	—
13°	—	—	—	François	3 —	97	—
14°	—	—	—	Vivier	3 —	100	—

Depuis leur arrivée à Douai jusqu'au 12 novembre, les troupes du parc furent occupées sans relâche à la réunion du matériel et à son embarquement sur bateaux à Douai, à Lille et à Valenciennes.

Le réseau des canaux du Nord se prêtait, en effet, infiniment mieux que les routes de terre, à amener jusque sous les murs de la place cette masse de 200,000 kilogrammes.

Le 15 novembre, l'armée passait, en trois colonnes, la frontière de Belgique. La 13° batterie du 11° escortait les bateaux de l'équipage, les autres avec le matériel non embarqué, suivaient la colonne du centre.

Le 20 novembre, l'armée était devant Anvers et, du 20 au 25, le parc était débarqué et réuni en entier dans la petite ville de Boom, sur le Ruppel, à trois lieues de la citadelle.

L'armée belge occupait la ville elle-même, tandis que les Hollandais tenaient la citadelle; depuis quelques mois une

convention militaire avait neutralisé la zone qui s'étendait de l'une à l'autre, et le commandant belge commença par opposer à l'état-major de l'armée, qui venait achever la délivrance de son pays, des difficultés de toute nature avant de la laisser pénétrer dans les lignes et notamment dans la zone neutralisée.

Malgré la gêne que lui causait cette exagération, éminemment respectable d'ailleurs, de la susceptibilité nationale de ses alliés, le maréchal Gérard sommait immédiatement la garnison hollandaise d'avoir à évacuer la ville, et, sur son refus, ordonnait de procéder sans retard à l'attaque en règle.

De l'avis commun des commandants de l'artillerie et du génie de l'armée, le bastion n° 2 fut choisi comme point d'attaque, et il fut décidé qu'on devait avant tout combattre et éteindre ses feux, ceux du bastion n° 3 et ceux de la demi-lune intermédiaire.

L'ensemble des travaux de l'artillerie devait comprendre d'abord dix batteries numérotées de 1 à 10, de la droite à la gauche, plus quatre batteries de mortiers.

Les batteries du 11° recevaient respectivement la tâche :

	ARMEMENT.	GENRE DE TIR.	BUT.
La 10° batterie, de construire et servir la batterie n° 5......	6 canons de 24.	battant de plein fouet à 650ᵐ.	le bastion n° 2.
	2 canons de 16. 1 obusier de 8.	ricochant à 350ᵐ.	face droite de la lunette St-Laurent.
La 11° batterie, de construire et servir la batterie n° 7.......	6 canons de 24.	plein fouet à 630ᵐ.	face droite du bastion n° 3.
	2 canons de 16. 1 obusier de 8.	ricochant à 375ᵐ.	face gauche de la lunet. St-Laurent
La 12° batterie, de construire et servir la batterie n° 8.......	3 canons de 16 2 obusiers de 8.	ricochant à 500ᵐ.	face gauche de la demi-lune 2-3.
La 13° batterie, de construire et servir la batterie n° 9.......	6 obusiers de 20.	ricochant à 600ᵐ.	face droite de la demi-lune 2-3.
La 14° batterie, de construire et servir la batterie n° 10......	4 canons de 24. 4 canons de 24.	plein fouet. plein fouet.	à 700ᵐ demi-l. 3-4. à 850ᵐ lunette de Kiel.

La tranchée fut ouverte le 29 novembre à la tombée de la nuit. Toutes les batteries énumérées ci-dessus devaient être construites ou du moins entreprises cette nuit même.

Les canonniers du 11° se mirent à l'œuvre en même temps que les premiers travailleurs. La place tirait faiblement mais continûment. Elle ne tarda pas à faire dans nos rangs les premières victimes, parmi lesquelles le maréchal des logis chef Vouaux, de la 11° batterie.

La garnison s'efforçait aussi d'arrêter la marche des travaux par de petites sorties assez fréquentes et assez vigoureusement conduites; aux attaques de gauche, le 2 décembre, une compagnie hollandaise était arrivée ainsi jusqu'à nos ouvrages et avait surpris les travailleurs et la garde de tranchée fournie sur ce point par le 65° de ligne: tous se retiraient en désordre. Le capitaine en 2° Delivoix, détaché de la 12° batterie du 11° à l'état-major de l'artillerie du siège, se trouvait à ce moment non loin de là dans une batterie à laquelle il venait de porter un ordre; mettant le sabre à la main et ralliant quelques hommes du 65° de ligne, il s'élance à leur tête par-dessus l'épaulement en criant : « A la baïonnette! »

De proche en proche, nos soldats en retraite s'arrêtent, se retournent et se réunissent au pas de course derrière ce chef inattendu. Il joint les Hollandais, les refoule sur la place et fait de sa main un sergent prisonnier.

Le lendemain, le capitaine Delivoix était récompensé de son énergique initiative par sa mise à l'ordre du jour de l'armée (1).

Les batteries ne furent en état d'agir que le 4 décembre; ce jour-là, à midi, les canonniers de la 10° batterie du 11° donnaient, par trois coups de canon de la batterie n° 5, le

(1) Il devait périr deux ans plus tard victime de son dévouement en cherchant à porter secours dans la rade d'Alger à un officier russe qui se noyait.

signal de l'ouverture du feu, qui s'étendait immédiatement sur toute la ligne d'attaque.

A partir du 4 décembre, les travaux de notre artillerie reçurent journellement des développements plus considérables, tandis que les batteries du 11ᵉ, toutes absorbées depuis le premier jour, continuaient à se consacrer à leur tâche.

Le 12 décembre, cette tâche était, à peu près sur tous les points, arrivée à bonne fin; la batterie nº 10, notamment, avait achevé son œuvre; elle fut désarmée, et la 14ᵉ du 11ᵉ, devenue ainsi disponible, fut chargée d'entreprendre dans la nuit du 15 au 16 la batterie de brèche.

La batterie de brèche devait être établie dans le couronnement du chemin couvert, contre la face gauche du bastion nº 2, et être armée de six canons de 24. Les travaux, vigoureusement menés dans les deux nuits du 15 au 16 et du 16 au 17, avaient coûté six tués ou blessés à la batterie (1). Elle fut relevée, pour les nuits suivantes, par la 10ᵉ du 11ᵉ, qui acheva la batterie dans la nuit du 18 au 19 et l'arma dans la nuit du 19 au 20.

A partir de ce moment, les 14ᵉ et 10ᵉ batteries alternèrent toutes les douze heures pour le service des pièces.

Le 21, à 11 heures du matin, le feu de la batterie de brèche commença et dura sans interruption jusqu'à la nuit; le capitaine Brunet avait été grièvement blessé, un canonnier avait été tué et sept autres blessés; toutes les embrasures avaient été bouleversées, autant, il est vrai, par le tir de nos propres pièces à la charge de six kilogrammes que par le feu de l'ennemi. Il fallut toute la nuit pour les réparer.

Exécutées sous le feu à bout portant de la défense, ces réparations coûtèrent à la 14ᵉ batterie un homme tué et cinq

(1) Les noms de ces hommes ainsi que ceux de tous les officiers et hommes de troupe tués ou blessés à l'ennemi seront donnés au septième chapitre de l'historique, qui constituera le livre d'or du régiment.

blessés, dont le maréchal des logis chef TURPIN, grièvement atteint; le lieutenant AUDEMARD fut cité à l'ordre du jour de l'armée « pour l'intelligence et l'intrépidité avec lesquelles il avait dirigé les travaux ».

Le maréchal des logis chef DURAND, le maréchal des logis HILLAIRE, le brigadier LEGRAND, le canonnier PETIT furent également cités pour leur conduite pendant cette nuit ou pendant la nuit suivante.

Le 22, à 8 heures du matin, le feu recommença à la charge de quatre kilogrammes; avant la fin du jour, le mur de revêtement était démoli sur 6m,50 de hauteur et 25 à 30 mètres de largeur.

La nuit du 22 au 23 dut encore être consacrée aux réparations et le feu ne reprit que le 23, à 8 heures du matin. Les pièces étaient servies ce jour-là par la 13e batterie du 11e. A 10 h. 1/2, la brèche était praticable; à ce moment même, on sonnait *cessez le feu* sur toute la ligne; la place demandait à capituler. Le dernier coup de canon tiré par l'ennemi venait de tomber dans la batterie de brèche et d'enlever le bras du lieutenant CHARVET, du 1er régiment, momentanément détaché à la 13e du 11e.

Du 4 au 19 décembre,	la batterie	no 5 (10e Bie)	avait tiré	3,438	projectiles.
Du 4 au 23	—	no 7 (11e Bie)	—	6,087	—
Du 4 au 23	—	no 8 (12e Bie)	—	4,815	—
Du 4 au 19	—	no 9 (13e Bie)	—	4,266	—
Du 4 au 12	—	no 10 (14e Bie)	—	1,138	—

La 14e batterie d'abord, puis la 10e, et enfin la 13e avaient successivement pris le service de la batterie de brèche, où il avait été tiré :

Du 21 au 22	472	coups.
Du 22 au 23	620	—
Le 23 au matin	105	—
TOTAL	1.197	—

L'histoire du 11e régiment d'artillerie s'ouvrait par une

page glorieuse. Il lui avait été donné de contribuer pour une large part à cette courte et brillante action de guerre qui assurait définitivement l'indépendance d'un peuple; il avait eu aussi une large part dans les sacrifices : quatre officiers, trois sous-officiers, vingt-six canonniers étaient tombés devant les murs de la place assiégée.

Réorganisations de 1833, de 1840 et de 1848.

En constituant les régiments d'artillerie à trois batteries à cheval et treize batteries à pied dont six au moins montées, les rédacteurs de l'ordonnance de 1829 avaient, nous l'avons dit au chapitre précédent, voulu se ménager la possibilité d'augmenter, sans recourir à une réorganisation fondamentale, le nombre des batteries de bataille.

C'est cette prévoyance qui allait permettre à leurs successeurs, en face d'une situation politique incertaine, d'accroître notablement les ressources de l'artillerie de l'armée et d'obtenir cet accroissement à petit bruit.

L'ordonnance du 18 septembre 1833 reprenait, en effet, simplement les termes de l'ordonnance du 5 août 1829, et, insistant sur les inconvénients que présentait, tant au point de vue de l'instruction qu'au point de vue administratif, la coexistence dans les mêmes régiments de batteries de différents types, elle édictait que *toutes les batteries à pied* seraient dorénavant *batteries à pied montées*.

On peut remarquer, soit dit en passant, que l'ordonnance se mettait peu en peine d'accorder ses conclusions avec son préambule, puisqu'elle laissait coexister dans le même régiment, des batteries à cheval avec des batteries montées. C'est que le but unique, il faut le répéter, du maréchal Soult, alors ministre de la guerre, était l'augmentation de l'artillerie de bataille, et que, par l'ordonnance du 18 septembre 1833 il tirait le meilleur parti des ressources budgétaires

mises à sa disposition, en supprimant les batteries à pied pour affecter la totalité des crédits à l'entretien de cadres montés et à cheval.

La transformation s'obtenait, il est vrai, au prix de quelques sacrifices ; on supprimait huit cadres de batterie et leur nombre total descendait ainsi de 176 à 168, mais c'étaient 168 batteries de bataille au lieu et place des 99 que fournissait l'organisation précédente.

Le nombre des régiments était porté de onze à quatorze; les quatre premiers devaient comprendre trois batteries à cheval et neuf batteries à pied montées ; les dix suivants, deux batteries à cheval et dix batteries à pied montées ; tous avaient dès le temps de paix un cadre de dépôt.

Les batteries à cheval avaient à l'effectif en temps de paix:

4 officiers avec 4 chevaux,
96 hommes,
72 chevaux de trait ou de selle (troupe),

et les batteries à pied montées:

4 officiers avec 4 chevaux,
96 hommes,
34 chevaux de trait ou de selle (troupe).

En temps de guerre, ces effectifs s'élevaient respectivement à:

4 officiers et 10 chevaux,
222 hommes,
258 chevaux de trait ou de selle (troupe).

pour les batteries à cheval, et, pour les batteries à pied montées, à :

4 officiers et 10 chevaux,
212 hommes,
204 chevaux de trait ou de selle (troupe).

L'effectif du régiment sur le pied de paix était, état-major compris, de 70 officiers, 1,232 hommes et 590 chevaux (chiffre moyen).

Les tableaux ne prévoyaient pas son effectif de guerre, effectif qui devait naturellement dépendre du nombre de batteries mobilisées.

Le 16 octobre 1833, le 11e régiment recevait l'ordre, comme commencement d'exécution de l'ordonnance nouvelle, de supprimer sa 16e batterie et d'organiser les six batteries à pied qui lui restaient en batteries à pied montées ; il se trouvait ainsi, jusqu'à nouvel ordre, composé de :

Un état-major,
Un peloton hors rang,
Trois batteries à cheval,
Douze batteries à pied montées,
Un cadre de dépôt.

Les nouveaux régiments nos 12, 13 et 14 étaient successivement mis sur pied dans les premiers mois de 1834, et le 11e, pour sa part, cédait au 14e régiment, en formation à Toulouse, sa 3e batterie à cheval et ses 9e et 15e batteries montées.

Le 8 juin, le 11e régiment prenait définitivement sa composition nouvelle :

Un état-major,
Un peloton hors rang,
Deux batteries à cheval,
Dix batteries à pied montées,
Un cadre de dépôt.

Dans l'intervalle, il avait quitté Vincennes, le 3 janvier 1834, pour se rendre à Douai, où il était arrivé le 10 du même mois.

Il n'y resta que deux ans et en partit le 22 novembre 1836 pour arriver à Strasbourg le 24 décembre.

Il était encore en 1840 dans cette dernière place au moment où le maréchal Soult, reprenant le ministère de la guerre au milieu de sérieuses difficultés diplomatiques, faisait décider une nouvelle augmentation de l'artillerie.

En vertu de l'ordonnance du 15 novembre 1840, 32 batteries montées nouvelles durent être créées, savoir: trois pour chacun des quatre premiers régiments et deux pour chacun des dix autres.

Plus laconique que l'ordonnance de 1833, celle de 1840 justifiait simplement ces créations par la nécessité de donner à l'organisation du corps de l'artillerie « l'extension que comportaient les besoins du service ».

Les deux nouvelles batteries du 11e furent organisées à la date du 1er février 1841, et le régiment se composa dès lors de :

Un état-major,
Deux batteries à cheval,
Douze batteries à pied montées,
Un peloton hors rang,
Un cadre de dépôt.

L'arme tout entière présentait à cette date :

Quatre régiments à quinze batteries à cheval ou à pied montées;
Dix régiments à quatorze batteries à cheval ou à pied montées ;
Un régiment de pontonniers à douze compagnies ;
Douze compagnies d'ouvriers ;
Une compagnie d'armuriers ;
Six escadrons du train des parcs à huit compagnies.

C'étaient, en dehors des accessoires, les cadres de 200 batteries de bataille.

Cette ordonnance de 1840 marque pour l'artillerie la date de son développement maximum entre 1815 et 1870; elle était destinée à passer encore, comme on le verra par la suite, par plusieurs réorganisations, mais toutes la mettront ou la laisseront, du moins en ce qui concerne les cadres des batteries de bataille, dans une situation inférieure à celle qu'elle devait au maréchal Soult.

Les événements de 1848 trouvèrent le 11e régiment à Toulouse; il y était depuis le 6 novembre 1847, après avoir occupé jusqu'au 10 octobre précédent la garnison de Valence, où il était arrivé, venant de Strasbourg, le 16 juillet 1842.

Le 1er juin 1848, un arrêté du pouvoir exécutif, pour assurer le service de la défense des places et des côtes, créa dix-huit batteries à pied, mais supprima, en compensation, les cadres de dépôt des quatorze régiments. Cette *augmentation de l'artillerie,* pour prendre les termes de l'arrêté, se trouvait donc être une véritable *diminution,* puisque chacun des régiments devait, en cas de guerre, laisser derrière lui comme dépôt un de ses cadres de batterie montée et que tous ensemble ne pouvaient plus atteler, en somme, que 1,116 pièces au lieu de 1,200.

Ces dix-huit batteries, avec six autres batteries à pied créées dans les dernières années du règne de Louis-Philippe pour la défense spéciale des côtes de l'Algérie, furent réparties entre les quatorze régiments, de façon à les porter tous à seize batteries.

Le 11e fut donc, à dater du 1er juin 1848, constitué à :

Un état-major,
Deux batteries à cheval,
Douze batteries à pied montées,
Deux batteries à pied non montées nos 15 et 16,
Un peloton hors rang.

La 16e batterie resta à Toulouse auprès de la portion centrale et la 15e fut détachée à Collioure.

Ces batteries, les dernières nées du régiment, allaient être, par suite d'événements inattendus, immédiatement appelées à entrer en campagne.

Siège de Rome.

L'ébranlement de février s'était de proche en proche propagé sur presque toute l'Europe. A Rome, le 24 novembre, le Souverain-Pontife avait dû se retirer devant l'émeute; il s'était réfugié dans les Etats de Naples. Un gouvernement provisoire, présidé par Mazzini, avait déclaré la papauté déchue de son pouvoir temporel.

Toutes les puissances catholiques s'étaient émues et se préparaient plus ou moins activement à intervenir. Les troupes autrichiennes étaient les plus voisines, mais elles se trouvaient fortement engagées dans le nord de la Péninsule contre l'armée piémontaise. Aussitôt Charles-Albert écrasé à Novare (23 mars 1849) avec les idées d'indépendance nationale qu'il personnifiait, les vainqueurs recevaient l'ordre de se préparer à marcher sur les Etats romains.

L'assemblée constituante française s'alarma de l'ascendant qu'allait prendre l'Autriche en Italie si on l'y laissait rétablir l'ordre, à elle seule, du golfe de Naples jusqu'au pied des Alpes.

Une division forte d'une dizaine de mille hommes fut concentrée en hâte à Marseille sous le commandement du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. Quelques jours plus tard, le général Oudinot de Reggio était chargé de la direction supérieure de l'expédition, à laquelle le gouvernement assignait un but nettement défini : entrer à Rome de gré ou de force et y rétablir l'autorité du Pape.

Le 22 avril, les troupes s'embarquèrent, partie à Toulon, partie à Marseille. Le 25 elles débarquèrent sans coup férir à Civita-Vecchia, d'où elles repartirent le 28 pour arriver le 30 sous les murs de Rome.

Le général en chef croyait à ce moment, comme le gouvernement, que la seule présence du petit corps expédition-

naire ferait cesser toute velléité de résistance et que les portes de la Ville Eternelle s'ouvriraient d'elles-mêmes devant lui.

Il n'en fut rien, et la première brigade, chargée d'enfoncer ces portes qui restaient fermées, fut repoussée vigoureusement.

Nos troupes n'avaient ni vivres, ni munitions; il fallut rétrograder sur Civita-Vecchia. C'était, surtout au point de vue moral, un échec fort grave qu'il importait de réparer au plus tôt.

Des renforts et des approvisionnements furent envoyés de France en toute hâte, et le général Oudinot se trouva bientôt à la tête de 20,000 hommes répartis en trois divisions : Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Rostolan et Guesviller.

En même temps, les généraux Vaillant et Thiry venaient prendre respectivement la direction du génie et de l'artillerie.

Le 22 mai, le général en chef se porta de nouveau en avant et vint établir sa petite armée sur la rive droite du Tibre, les 1re et 2e divisions sur les hauteurs qui, de Santa-Passara, s'étendent jusqu'à la villa Pamphili, la 3e division sur la route même de Civita-Vecchia, à la villa Maffëi, à 2,000 mètres de l'enceinte.

D'accord avec les généraux Vaillant et Thiry, le général Oudinot se résolut à diriger l'attaque contre le saillant de la partie d'enceinte élevée à l'époque moderne sur les hauteurs du Janicule.

C'était le point le plus fort de la défense, et, à notre gauche, l'enceinte Aurélienne était d'un abord infiniment plus facile. Mais, en prenant le taureau par les cornes, le général en chef espérait, et l'événement devait réaliser cet espoir, qu'on éviterait, après la conquête de la brèche, la résistance pied à pied dans l'intérieur de la ville et les ruines que cette résistance eût entraînées.

La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 4 au 5 juin, de

l'église San-Pancrazio à gauche jusqu'aux escarpements qui dominent la rive droite du Tibre vers la porte Portuense. Des deux extrémités de la première parallèle, deux attaques cheminèrent, savoir : celle de droite vers les saillants 6-7, celle de gauche vers les saillants 8-9 de l'enceinte du Janicule.

De nouveaux renforts, surtout en armes spéciales, étaient annoncés au corps expéditionnaire. Le 11e régiment d'artillerie y contribuait, pour sa part, par l'envoi de ses deux batteries à pied, batteries nos 15 et 16.

La 16e batterie, embarquée à Toulon le 15 juin 1849, débarqua à Civita-Vecchia le 18 et arriva le 19 devant les murs de Rome.

Elle comptait à son effectif 3 officiers et 137 hommes; elle était commandée par le capitaine Prélat.

A cette date, 19 juin, les opérations du siège étaient déjà fort avancées. Les batteries de brèche avaient commencé leur œuvre contre les bastions n° 6 et n° 7 et la courtine intermédiaire. Dans la nuit du 21 au 22, trois colonnes d'assaut lancées contre ces trois brèches en avaient chassé les défenseurs et y avaient pris pied; mais au jour, sous les feux de l'enceinte Aurélienne et des hauteurs de San Piétro in Montorio, nos troupes avaient dû évacuer la courtine conquise et ne laisser dans les bastions que des gardes terrées dans le couronnement.

Pour conserver l'avantage dans la lutte d'artillerie, le général Thiry, commandant l'artillerie du corps expéditionnaire, jugea indispensable de construire une nouvelle batterie sur la brèche même de la courtine.

La construction de cette batterie, qui était destinée à prendre le numéro 11 dans la série générale des batteries du siège, fut confiée à la 16e batterie du 11e; elle devait l'entreprendre dans la nuit du 22 au 23 et en conserver le service.

Son armement devait comprendre deux pièces de 24 et deux pièces de 16, à retirer de la batterie de brèche n° 8.

La batterie, aidée par des auxiliaires d'infanterie, commença le travail à la nuit tombante. Comme il fallait que le terre-plein fût le plus élevé possible afin de donner aux pièces un commandement d'autant plus grand sur les batteries opposées, on le forma en rapportant sur la maçonnerie écroulée des terres prises dans la demi-lune en arrière et transportées au moyen de sacs et de paniers. On soutenait en même temps ce terre-plein du côté du fossé de la courtine par un revêtement en fascines de roseaux.

Le travail était terminé au jour et les pièces furent montées dans la matinée malgré les feux d'écharpe venant du bastion n° 8, resté en la possession de l'ennemi.

Ce feu, toutefois, gêna assez nos travailleurs pour empêcher absolument la batterie n° 11 d'entrer en action ce jour-là. Elle ne put tirer son premier coup que le lendemain 24 juin, à 4 h. 1/2 du matin.

Elle prit pour premier objectif une longue tranchée qui avait été faite par l'ennemi dans le contre-fort en arrière de la courtine; mais, presque aussitôt, les Romains ripostèrent par le feu de trois batteries, qui, prenant la nôtre de face, d'écharpe et de flanc, la contraignirent à se taire avant qu'elle eût consommé plus de quatre coups par pièce. Les gabions et les sacs à terre de l'épaulement étaient renversés et il y avait impossibilité absolue de songer à les relever et à dégager les embrasures.

Les troupes de soutien voisines avaient fait des pertes sérieuses, mais, dans la batterie même, il n'y avait eu que deux ou trois canonniers très légèrement touchés.

Sur les autres points, l'avantage était resté de même aux batteries de la défense. La direction du siège dut abandonner l'idée de cheminer à partir des points déjà conquis, et il lui fallut se résoudre à reprendre la lutte d'artillerie.

Dans cette lutte, la batterie n° 11 conserva constamment le même rôle : contrebattre avec ses quatre pièces les batteries ennemies de San Piètro in Montorio.

Réparée le 24, de nouveau bouleversée après deux heures de feu, elle reprend le 26 son tir, qu'elle poursuit contre le même objectif avec des fortunes diverses. Elle contribue puissamment à nous assurer, à partir du 28, la supériorité définitive du feu d'artillerie, qui permet de conduire rapidement les attaques nouvelles résolues contre le bastion n° 8.

Le bastion fut, en effet, emporté d'assaut le 29 juin et, dans la journée du 30, l'ennemi sembla abandonner toute idée de résistance.

Cependant, on prit toutes les dispositions nécessaires pour continuer la lutte.

C'est à ce moment seulement qu'entre en scène la 15e batterie du 11e régiment; cette batterie, commandée par le capitaine BEZENÇON, était partie quelques jours après la 16e, avait été embarquée à Port-Vendres le 20 juin et était arrivée le 26 seulement sous les murs de Rome.

Dans la nuit du 1er au 2 juillet, elle fut chargée de construire sur le terre-plein du flanc droit du bastion 8 une nouvelle batterie destinée à combattre le flanc gauche du bastion 9 et à prendre d'écharpe la face attenante pour en éteindre les feux. Le travail fut assez avancé pendant la nuit pour qu'on pût, dans la matinée du 2, mettre en place l'armement, consistant en trois pièces de 16.

La batterie n'eut d'ailleurs pas à faire feu, la capitulation de la place étant survenue au moment même où elle allait entrer en action.

En somme, la 15e n'avait pas été engagée réellement, mais la 16e, au contraire, l'avait été huit jours de suite dans des conditions assez défavorables. Néanmoins, sa chance du premier jour ne l'abandonna pas; elle n'eut que quelques canonniers atteints de contusions sans importance et ne compte aucun nom dans la liste, relativement longue, des 15 tués et 53 blessés de l'artillerie pendant le siège.

Les deux batteries entrèrent dans Rome le 3 juillet 1849

avec le corps expéditionnaire et firent ensuite partie de la division d'occupation : la 15e, jusqu'au 11 octobre suivant; la 16e, pendant une période beaucoup plus longue, jusqu'au 12 novembre 1853.

Bien que demeurées ainsi un temps très inégal sur le sol italien, les deux batteries payèrent à peu près le même tribut au climat. Cinq canonniers de la 13e succombaient, en effet, dès les premières semaines de l'occupation, aux fièvres pernicieuses, qui ne firent qu'une seule victime de plus, six hommes en tout, à la 16e batterie, pendant ses quatre années de séjour dans les Etats pontificaux.



CHAPITRE II

L'unification du matériel. — L'organisation du 14 février 1854. — La guerre de Crimée. — Les canons rayés. — La guerre d'Italie.

1850-1860

L'unification du matériel. — L'organisation du 14 février 1854.

Le 11e régiment avait quitté Toulouse le 30 octobre 1851 pour se rendre à Strasbourg, où il arriva le 19 décembre suivant. Une de ses batteries, la 13e, détachée à Montpellier, était restée dans cette place, et ses sections furent à tour de rôle adjointes aux colonnes mobiles chargées de réprimer, à la fin de l'année, les troubles des départements de l'Hérault et du Gard. C'est la seule batterie du régiment qui ait pris part à la campagne à l'intérieur, part exclusivement passive, d'ailleurs, car aucune des sections n'eut à tirer un seul coup de canon.

Le 23 novembre 1853, cette 13e batterie, toujours détachée à Montpellier, fut désignée pour l'Algérie ; mais nous n'aurons point à l'y suivre, car elle y était à peine arrivée que, par suite d'une nouvelle réorganisation de l'arme, elle était versée au 12e régiment monté.

Bien que le matériel adopté à la fin de la Restauration n'ait pas subi l'épreuve de la grande guerre, on pouvait, en l'état de la science, être absolument satisfait de ses qualités balistiques. Mais les artilleurs se préoccupaient depuis

quelques années des complications que présenterait, au point de vue du service du champ de bataille et surtout au point de vue des approvisionnements, la juxtaposition dans les mêmes batteries d'un canon et d'un obusier de calibres différents.

Dans les premiers mois de l'Empire, le comité d'artillerie proposa de conserver exclusivement, pour tous les services de campagne, le calibre de 12, les pièces de réserve, les pièces légères et les pièces de montagne ne différant plus entre elles que par leur longueur et leur épaisseur de métal. On pourrait, en faisant varier ces dimensions dans des limites convenables, assurer à chaque pièce le degré de mobilité commandé par son rôle tactique; leur puissance balistique varierait en proportion inverse, puisque la diminution des épaisseurs obligerait à une réduction des charges; mais, sous réserve de ces différences de charge, toutes les pièces tireraient indifféremment la même série de projectiles : boulet plein, obus, obus à balles et boîte à mitraille.

La dénomination même des pièces devait indiquer leur appropriation à tous les genres de tir.

Le terme de « canon » et celui d'« obusier » disparaissaient pour faire place à l'appellation unique de « canon-obusier ».

Cette idée, si simple qu'on est quelque peu étonné de ne l'avoir point vue germer plus tôt, fut immédiatement adoptée par l'Empereur, et il sanctionna, dès 1853, les propositions du comité.

Si cette modification du matériel était un progrès incontestable, le personnel de l'artillerie allait être, presque en même temps, soumis à une réorganisation complète, qui fut, à l'époque même, sévèrement jugée par les principaux intéressés et qui, appréciée à distance, marque en effet un véritable recul par rapport aux organisations antérieures.

Le 14 février 1854, le Ministre de la guerre, maréchal Saint-Arnaud, adressait à l'Empereur un long rapport dans

lequel, résumant et analysant les organisations de 1829 et de 1833, il insistait sur les inconvénients de la transformation de toutes les batteries en batteries de bataille : « Transformation qui, en introduisant des chevaux dans toutes les unités, avait eu pour conséquence de subordonner l'instruction spéciale des corps aux soins qu'exigent ces animaux..... et d'amener une tendance presque exclusive aux manœuvres à cheval. »

« Il faut, continuait le maréchal, reconnaître franchement et explicitement qu'il doit y avoir autant d'espèces de régiments d'artillerie que de modes spéciaux de service, c'est-à-dire trois :

» 1° L'artillerie à cheval ou légère, destinée à manœuvrer avec la cavalerie et à jouer un grand rôle dans les réserves d'armée ;

» 2° L'artillerie montée ou de ligne, destinée à manœuvrer avec les divisions d'infanterie et à servir une partie des batteries de réserve ;

» 3° L'artillerie à pied, destinée à concourir à l'attaque et à la défense des places, au service des parcs d'armée et à celui des batteries de réserve marchant avec ces parcs. »

Pour atteler ces batteries de réserve, le maréchal proposait la création d'unités spéciales, dites batteries de parc, exclusivement composées de canonniers conducteurs et substituées au train des parcs, qui devait être supprimé.

Le train des parcs, officiers et troupe, devait être en entier versé dans l'artillerie. C'était « un acte de justice pour un corps qui se plaint, avec raison, d'être tenu dans un état d'infériorité blessante ».

En ce qui concernait particulièrement les officiers, dont l'annexion à l'artillerie constituait la grosse difficulté de l'opération, le décret, tout en proclamant que l'artillerie « ouvrirait ses rangs avec empressement aux anciens et fidèles compagnons de ses fatigues et de ses dangers..... », ajoutait aussitôt : « ils seront versés de préférence dans les

batteries de parc, et la plupart de ceux qui n'y auront pas place trouveront dans les emplois administratifs le moyen de faire profiter les corps de leur vieille expérience ».

En résumé, et pour satisfaire à tous les besoins de toute nature, le maréchal proposait et l'Empereur décrétait la transformation des quatorze régiments mixtes de l'artillerie en seize régiments, dont cinq à pied, sept montés et quatre à cheval.

Les régiments à pied devaient porter les cinq premiers numéros de la série et comprendre chacun douze batteries à pied et six batteries de parc.

Le régiment de pontonniers prenait le numéro 6.

Les sept régiments montés suivaient, de 7 à 13; ils étaient formés chacun à quinze batteries. Enfin, les régiments à cheval prenaient les quatre derniers numéros, 14, 15, 16, 17; ils étaient à huit batteries. Tous les régiments avaient un cadre de dépôt, qui, dans les régiments montés et à cheval, était lui-même monté.

Cette nouvelle « augmentation » de l'artillerie aboutissait, comme celle de 1848, à une diminution du nombre des cadres de batteries de bataille, réduits à 148 (137 batteries montées ou à cheval, plus 11 cadres de dépôt), au lieu des 186 cadres de 1848 et des 200 cadres de l'organisation du maréchal Soult.

Toutes ces batteries devaient, il est vrai, être organisées plus solidement dès le temps de paix. « Il convient, disait le rapport, que chaque batterie puisse en tout temps atteler et servir ses six pièces et atteler en outre trois voitures pour pouvoir suffire sans autre préparation à un service accidentel; il est même nécessaire qu'un certain nombre de batteries puissent passer sans efforts au pied de guerre et, à cet effet, atteler en tout temps dix-huit voitures. Ces batteries, dont le nombre et l'emplacement devront être fixés par le Ministre, seront dites *sur pied de rassemblement.* »

Si ces promesses du décret s'étaient réalisées et si chaque

unité s'était trouvée dotée réellement d'une vie propre dès le temps de paix, c'eût été une compensation presque suffisante aux coupes sombres qu'on pratiquait en même temps dans les cadres des batteries de bataille; mais cette compensation devait rester illusoire; ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que les budgets s'équilibrent aux dépens des effectifs entretenus.

Quoi qu'il en soit, la mise en exécution du décret du 14 février 1854 entraînait une dislocation complète des régiments existants.

Tous les corps devaient d'abord réduire le nombre de leurs batteries montées, puisque, des 136 batteries de cette espèce des organisations précédentes, il n'en devait subsister que 105; puis de nombreux transferts de corps à corps étaient indispensables pour grouper sous le même numéro les unités de même nature.

Ces permutations nécessaires se trouvaient encore compliquées par d'autres qui l'étaient moins et qui n'avaient pour but que de laisser dans telle garnison ou sous le commandement de tel colonel un régiment de telle ou telle espèce.

C'est ainsi que les 1er et 2e régiments à pied furent créés de toutes pièces, tandis que les 6e, 12e et 5e régiments devenaient 3e, 4e et 5e régiments à pied, et que c'étaient les 14e 2e, 7e et 8e régiments qui se transformaient en 14e, 15e, 16e et 17e régiments à cheval.

Le 11e régiment fut l'un des seuls qui, au milieu de ce bouleversement, conservât son numéro. Il n'y eut rien de nouveau pour lui qu'un léger changement de dénomination : de 11e *régiment d'artillerie,* il devint le 11e *régiment d'artillerie monté.*

Le 16 mars 1854, il transformait ses 11e, 12e et 14e batteries en batteries à pied, par le versement de leurs chevaux dans les batteries montées conservées; puis il cédait ces trois batteries avec ses deux anciennes batteries à pied,

15e et 16e, à son camarade de garnison à Strasbourg, le 12e régiment, qui devenait le 4e régiment d'artillerie à pied.

Le 12e lui donnait en échange celles de ses batteries qui demeuraient batteries montées.

Quant à ses deux batteries à cheval, l'ancien 11e les dirigeait sur Vincennes, où elles devaient concourir à la formation du nouveau 17e à cheval.

La 13e batterie, qu'on a vue plus haut partir pour l'Afrique, passait, sur le papier, au nouveau 12e régiment d'artillerie monté, tout en restant détachée dans la colonie.

En résumé, le 11e régiment d'artillerie monté se trouvait, à partir du 16 mars 1854, composé comme il suit :

Etat-major : formé par l'état-major de l'ancien 11e régiment.

Peloton hors rang : formé par le peloton hors rang de l'ancien régiment.

1re	batterie	:	ancienne	7e	batterie	du 12e	régiment	(détachée en Afrique)
2e	—	:	—	6e	—	12e	—	
3e	—	:	—	5e	—	11e	—	
4e	—	:	—	3e	—	11e	—	
5e	—	:	—	4e	—	11e	—	
6e	—	:	—	7e	—	11e	—	
7e	—	:	—	8e	—	11e	—	
8e	—	:	—	9e	—	11e	—	
9e	—	:	—	10e	—	11e	—	
10e	—	:	—	3e	—	12e	—	
11e	—	:	—	4e	—	12e	—	
12e	—	:	—	5e	—	12e	—	
13e	—	:	—	8e	—	12e	—	
14e	—	:	—	9e	—	12e	—	
15e	—	:	—	6e	—	11e	—	
Cadre de dépôt		:	—	10e	—	12e	—	

La distribution des aigles à l'armée, que des causes diverses avaient retardée jusqu'au 10 mai 1854, se trouva être pour l'artillerie comme le baptême de sa réorganisation. Le 11e régiment reçut son nouvel étendard des mains du général commandant la 6e division militaire.

Les tableaux annexés au décret du 14 février prévoyaient, pour les raisons exposées plus haut, trois pieds différents

pour les batteries : pied de paix, pied de rassemblement, pied de guerre. Pour les batteries montées, ces trois effectifs étaient ainsi respectivement fixés :

Pied de paix : 4 officiers avec 6 chevaux, 122 hommes et 59 chevaux de trait ou de selle (troupe);

Pied de rassemblement : 4 officiers avec 6 chevaux, 174 hommes et 112 chevaux de trait ou de selle (troupe);

Pied de guerre : 4 officiers avec 10 chevaux, 234 hommes et 204 chevaux de trait ou de selle (troupe).

Le 11e régiment devait donc présenter dans le rang, comme tous les autres régiments montés, l'effectif ci-dessous.

Pied de paix. — Etat-major : 23 officiers, 6 hommes, 61 chevaux; batteries : 88 officiers avec 139 chevaux, 1,922 hommes, 910 chevaux de trait ou de selle (troupe).

Pied de guerre (en supposant toutes les batteries mobilisées) : Etat-major : 23 officiers, 6 hommes, 61 chevaux; batteries : 88 officiers avec 219 chevaux, 3,602 hommes et 3,085 chevaux.

Quelque temps après l'apparition du décret de réorganisation du personnel, une décision du 7 mars 1854 avait consacré, dans le domaine du matériel, les principes adoptés depuis 1853, en fixant, uniformément, comme suit, la composition de toutes les batteries de campagne :

6 canons obusiers de 12 (légers ou de réserve, suivant l'espèce de la batterie),
8 affûts,
12 caissons de munitions d'artillerie,
6 caissons de munitions d'infanterie,
2 chariots,
2 forges.

C'est donc sur ce pied, personnel et matériel, qu'allaient être mobilisées les batteries entrant dans la composition de l'armée d'Orient.

La guerre de Crimée (1).

Pendant que se poursuivait et s'achevait cette réorganisation plus ou moins heureuse de l'artillerie française, les événements qui se déroulaient en Orient rendaient de jour en jour la guerre plus imminente.

Depuis plusieurs années déjà, le tzar Nicolas ne dissimulait plus la résolution de reprendre et d'achever l'œuvre que ses prédécesseurs avaient préparée par les traités de Kaïnardji, de Bucharest et d'Andrinople; il voulait étendre définitivement la suprématie russe sur l'empire du Sultan.

Après une première escarmouche diplomatique sur la question des Lieux-Saints, question assez vite réglée parce qu'elle intéressait toutes les puissances chrétiennes et que celles-ci s'étaient toutes entremises à la fois, l'ambassadeur russe à Constantinople, prince Menschikof, avait émis des prétentions qui ne tendaient à rien moins qu'à revendiquer pour le tzar le protectorat des onze millions de sujets grecs du Sultan. L'entente était évidemment impossible : le Tzar voulait la rupture; le 3 juillet 1853, ses armées avaient franchi le Pruth et envahi les Principautés.

Pendant qu'Omer-Pacha résistait, non sans bonheur, aux armées russes, la France et l'Angleterre, protectrices séculaires de l'empire ottoman, avaient cherché, avant de recourir aux armes, à arrêter la lutte par une intervention diplomatique, mais la destruction de la flotte turque à Sinope précipitait leur action, et, le 10 avril 1854, après l'envoi d'un ultimatum que le Tzar avait laissé sans réponse, l'empereur Napoléon III et la reine Victoria s'engageaient définitivement à marcher de concert au secours de la Turquie.

Notre corps expéditionnaire était organisé depuis quel-

(1) Voir le croquis n° 2.

ques semaines déjà. Dès les premiers jours de mars, le gouvernement français avait formé une petite armée de quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Le maréchal Saint-Arnaud en avait pris le commandement en chef; le général Thiry était commandant de l'artillerie avec le colonel Le Bœuf pour chef d'état-major.

Aucune des batteries du 11e régiment n'entrait à cette date dans la composition du corps expéditionnaire. Il ne lui avait fourni qu'un seul officier, le commandant Huguenet, nommé au commandement de l'artillerie de la 1re division, commandement qu'il devait garder pendant la plus grande partie du siège jusqu'à sa nomination au grade de lieutenant-colonel, le 26 mai 1855.

Deux autres chefs d'escadron du régiment, les commandants Roche et de Bentzmann, allaient prendre des commandements à l'armée dite *d'observation du Nord*, d'où ils ne devaient pas tarder à être dirigés sur la Crimée, le premier comme commandant de l'artillerie de la 2e division du corps de réserve, le second comme sous-chef d'état-major de l'artillerie de l'armée.

Les premiers détachements de l'armée d'Orient avaient cinglé vers Gallipoli le 19 mars. Le 7 mai, le maréchal de Saint-Arnaud y était arrivé en personne et, à la fin du mois, 30,000 hommes de toutes armes et 5,000 chevaux y étaient réunis.

Pendant que la garnison turque de Silistrie résistait vigoureusement aux efforts des Russes et que, pour tromper l'ennemi sur nos futurs desseins, la 1re division (Canrobert) entreprenait dans la Dobrutscha cette expédition que le choléra devait rendre tristement célèbre, les gouvernements de France et d'Angleterre, se rendant aux propositions du maréchal de Saint-Arnaud, se décidaient en principe à diriger leurs forces sur la Crimée.

En France, on organisait, pour renforcer le corps expé-

ditionnaire, une cinquième division et une réserve générale d'artillerie à dix batteries.

Le colonel Forgeot prenait le commandement de cette réserve, qui, suivant la terminologie réglementaire à cette époque, était organisée en deux « divisions » aux ordres des lieutenants-colonels ROUJOUX et DE BEURMANN, divisions partagées elles-mêmes en deux « subdivisions ».

La 9e batterie du 11e régiment, capitaine LAPORTALIÈRE, était désignée pour constituer, avec la 12e batterie du 9e, la deuxième subdivision (commandant Liédot) de la deuxième division.

La 9e batterie quitta Strasbourg le 2 juillet 1854 et s'embarqua à Marseille pour Varna le 9 août suivant; mais elle fut assez longtemps retenue dans cette place et n'aborda le sol de la Crimée que le 24 octobre.

A cette date, la tranchée était ouverte depuis quinze jours déjà contre Sébastopol.

Du 13 au 18 septembre, en effet, les flottes des trois puissances avaient jeté 30,000 Français, 20,000 Anglais et 7,000 Turcs sur les côtes de Crimée non loin d'Eupatoria. Marchant immédiatement vers le sud, les armées alliées avaient rencontré, le 20, à l'Alma, et complètement défait l'armée du prince Menschikoff; le 26, elles s'étaient présentées devant Sébastopol, où le général Todleben avait commencé ces admirables travaux qui allaient transformer une ville ouverte en une place formidable, et, dès le 29, les commandants en chef alliés avaient reconnu la nécessité d'entreprendre un siège en règle.

Le commandant en chef français n'était plus le maréchal de Saint-Arnaud. Terrassé en pleine gloire par la maladie terrible qui, depuis Varna, avait suivi l'armée, il avait cédé le 26 septembre, le commandement au général Canrobert; quarante-huit heures après, il avait succombé.

Les quatre divisions françaises avaient constitué, deux

par deux, un *corps de siège* aux ordres du général Forey et un *corps d'observation* sous le général Bosquet.

Le corps de siège, grossi de huit bataillons turcs, s'était installé au sud-ouest et au sud de la ville entre la mer et le ravin de Woronzoff (plus tard dit des Anglais), qui aboutit au port du Sud.

L'armée anglaise s'était établie à la droite du général Forey, du ravin de Woronzoff à la vallée de la Tchernaïa, face par conséquent au faubourg de Karabelnaïa.

Au sud, le corps d'observation s'étendait du col de Balaklava aux hauteurs du Télégraphe.

Les attaques françaises avaient pour objectif principal les deux bastions nos 5 et 4 du corps de place, bastions qui devaient rester célèbres dans l'histoire du siège sous les noms de *bastion Central* et *bastion du Mât ;* les attaques anglaises devaient être dirigées sur l'*ouvrage Malakoff* à droite et, à gauche, sur le bastion n° 3, bastion de Karabelnaïa ou *Grand Redan*.

La tranchée avait été ouverte dans la nuit du 9 au 10 octobre, à 1,200 mètres de la place aux attaques anglaises, à 950 mètres seulement de notre côté.

La 9e batterie du 11e débarquait en Crimée, on l'a dit plus haut, le 24 octobre et rejoignait le corps de siège le 25 au soir, à l'heure même où les alliés venaient de repousser, sur le plateau de Balaklava, la sortie du général Liprandi.

Elle recevait immédiatement l'ordre de verser au grand parc son matériel de campagne et d'abandonner son rôle de batterie montée pour venir, avec la plus grande partie des batteries montées de l'armée, partager le sort, de beaucoup le plus glorieux d'ailleurs pour le moment, des batteries à pied.

Nos attaques ne comportaient encore à cette date que dix batteries, élevées en avant de la première parallèle ou dans cette parallèle elle-même sur le mamelon de la Maison Brûlée. A elles dix, elles comprenaient 49 pièces, qui de-

vaient, avec 50 pièces anglaises, lutter contre les 250 pièces de la défense.

A partir du 7 novembre, la 9e batterie du 11e fut chargée du service de la batterie n° 10.

Cette batterie, située à 800 mètres environ en avant et à droite de la batterie n° 9 et à la même distance en avant et à gauche de la batterie n° 8, tirait de plein fouet, à 800 et 1,000 mètres, sur le saillant et la face gauche du bastion du Mât. Son armement comportait 4 pièces de 24 et 3 obusiers de 22.

Elle avait été construite dans la nuit du 22 octobre par la 6e batterie du 5e régiment, qui en avait depuis lors conservé le service.

Au moment où les canonniers du 11e régiment y relevaient ceux du 5e, la batterie n° 10 avait définitivement conquis la supériorité du feu sur la *batterie grise* et la *batterie jaune*, qui lui étaient opposées. Aussi les nôtres n'eurent-ils qu'à continuer pendant quinze jours un feu lent et régulier auquel l'ennemi répondait mollement.

Il n'y eut dans cette période que deux servants blessés.

Le 20 novembre, le service de la batterie n° 10 fut remis aux marins débarqués, qui durent la transformer pour l'armer de sept canons de 30.

La 9e batterie du 11e régiment reprit son matériel et sa place de batterie de campagne à la réserve générale d'artillerie de l'armée.

Pendant les mois de décembre 1854 et janvier 1855, elle concourut d'une part au développement des attaques en leur fournissant tous les deux jours une corvée de vingt-cinq travailleurs et de cinquante chevaux, d'autre part à la protection des travaux en prenant par moitié tous les quatre jours la garde mobile de tranchée.

L'hiver était venu, le sombre et terrible hiver du plateau Chersonèse. La neige encombrait les travaux, le thermomètre était descendu à 20°; les maladies, les cas de congéla-

tion partielle se multipliaient dans les troupes qui faisaient le service aux tranchées; pour la seule 9e batterie, les entrées à l'ambulance se chiffrent par huit ou dix à certains jours, et, dans cette courte période du 15 décembre au 15 février, bien que le feu de l'ennemi ne fasse aucune victime, on ne relève, sur les situations de la batterie, pas moins de seize décès.

Le moral des canonniers, comme d'ailleurs celui de leurs camarades de tous les corps et de toutes les armes, était à la hauteur de l'épreuve, et, si l'on ne trouve aucun nom à citer, c'est que tous auraient dû l'être et que les chefs de tout grade, les capitaines comme les colonels, n'ont pu, dans leurs rapports, que rendre en bloc à tous leurs subordonnés un hommage égal et collectif.

Bien que très ralentis dans une terre devenue plus dure que la pierre, les travaux continuaient, rapprochant peu à peu de la place les batteries assiégeantes et en même temps s'étendant de plus en plus au nord, jusqu'à la baie du Carénage, pour fermer à la garnison toute communication avec la mer.

Se transformant de nouveau en batterie de siège, la 9e batterie du 11e fut chargée, le 31 janvier, concurremment avec la 6e du 7e, de construire à l'extrême gauche de nos lignes une batterie, n° 31 de la série générale, qui devait être armée de 10 mortiers anglais de 10 pouces pour jeter des bombes dans la place d'armes de la Quarantaine et battre, en outre, le fort de Mer afin de protéger, s'il en était besoin, l'approche de nos vaisseaux.

Les travaux furent exclusivement exécutés par les canonniers se relevant par fournées de 30 hommes toutes les vingt-quatre heures. Le travail en lui-même était difficile et pénible, mais il était sans danger, car l'emplacement était complètement défilé des vues de la place. La batterie n'ouvrit son feu que le 9 avril et le soutint jusqu'au 20 mai; elle avait réussi, presque sans pertes, à bouleverser et à

rendre intenable l'intérieur du bastion de la Quarantaine.

Le 20 mai, la batterie attela de nouveau, pour ne plus l'abandonner, son matériel de campagne. Le 25, elle fut attachée à la 5e division (d'Autemarre), désignée pour faire partie du corps combiné qui, sous les ordres de sir Georges Brown, devait être porté par mer sur Kertch et Iénikalé pour couper la route aux convois et aux renforts qui arrivaient aux Russes par la mer d'Azof et la presqu'île d'Araba. L'expédition atteignit son but sans coup férir, et, après être restée à Iénikalé jusqu'au 12 juin, la batterie, n'y laissant qu'un petit détachement de 1 brigadier et 7 servants, se rembarqua pour Kamiesch et vint reprendre sa place à la réserve générale d'artillerie de l'armée.

Cependant, les événements avaient marché.

L'armée s'était accrue de quatre divisions, successivement arrivées de France.

Le 11e régiment avait fourni une de ses batteries, la 2e (capitaine Briant), à la 7e division (Dulac); c'était un de ses chefs d'escadron, le commandant Joly-Frigola, qui commandait l'artillerie de cette division, formée, avec la 2e batterie du 11e, de la 1re du 7e.

L'accroissement des forces françaises, portées à près de 80,000 hommes, avait conduit à modifier la répartition des points d'attaque assignés au début à chacune des armées.

Les Anglais avaient infiniment moins bien supporté que nos soldats le froid et les privations. Dès la fin de janvier 1855, c'est à peine s'il leur restait 10,000 hommes dans le rang. Ils ne pouvaient plus garder les lignes très étendues qu'ils avaient occupées d'abord; ils se resserrèrent en face du Grand Redan, entre le ravin du port du Sud et celui de Karabelnaïa; nous les relevâmes à l'extrême droite, en face de Malakoff, depuis le ravin de Karabelnaïa jusqu'à celui du Carénage et au mont Sapoune.

Vers cette époque précisément, sur les instances du général Niel, aide de camp de l'Empereur, envoyé par lui

en mission à l'armée, les généraux en chef décidaient que l'attaque principale serait dirigée contre le fort Malakoff.

Les positions anglaises, comme on le voit en jetant un coup d'œil sur la carte, se trouvaient intercalées entre les attaques françaises de gauche (contre la ville) et de droite (contre Malakoff). Comme, en même temps, l'armée française accrue était, par ordre de l'Empereur, partagée en deux corps et une division de réserve, le premier corps, composé de quatre divisions, fut spécialement chargé, sous les ordres du général Pélissier, des attaques de gauche; le deuxième corps, également composé de quatre divisions, fut chargé, sous les ordres du général Bosquet, des attaques contre Malakoff.

La division de réserve était commandée par le général Brunet. La division Dulac et, par conséquent, la 2e batterie du 11e régiment faisaient partie du deuxième corps.

L'infanterie de la division Dulac avait d'ailleurs devancé son artillerie de plusieurs semaines devant Sébastopol; la 2e batterie du 11e ne débarqua à Kamiesch que le 26 mars 1855; comme la 9e, elle reçut l'ordre de verser immédiatement son matériel de campagne pour affecter ses conducteurs aux services du grand parc et ses servants aux batteries de siège.

Le 2e corps cheminait depuis près de six semaines contre Malakoff.

La première parallèle avait été ouverte dans la nuit du 13 au 14 février. En raison des immenses moyens dont l'ennemi disposait, il avait fallu la tracer à plus de 1,800 mètres des saillants les plus avancés.

Les travaux d'approche sur un sol où le roc apparaissait dès les premiers coups de pioche, et en face d'une artillerie formidable, ne pouvaient avancer que très lentement. L'ennemi ne se contentait pas d'une résistance passive; il poussait ses travaux au-devant des nôtres, et, du 27 février au 11 mars, il avait abordé puis occupé solidement les hauteurs

du Mamelon Vert à mi-chemin entre l'ouvrage de Malakoff et notre première parallèle.

De notre côté, plusieurs batteries avaient été immédiatement construites contre le Mamelon Vert. A l'extrême gauche de la parallèle du Carénage notamment, la 10ᵉ batterie du 2ᵉ avait élevé, dans la nuit du 18 au 19 mars, une batterie, n° 9 de la série générale, destinée à recevoir quatre pièces de campagne pour tirer sur les contre-approches de l'ennemi en avant du mamelon.

L'emplacement de cette batterie paraissant devoir lui donner un rôle assez important dans l'attaque projetée contre l'ouvrage même du Mamelon Vert, il sembla nécessaire de modifier la direction de ses crêtes et de ses embrasures et de prolonger l'épaulement pour pouvoir y placer huit canons obusiers de 12.

Cette tâche fut confiée, le 14 avril, à la 2ᵉ batterie du 11ᵉ. La batterie était exposée aux coups directs du Mamelon Vert à 1,200 mètres, et de Malakoff à 1,800 mètres, et aux coups de revers des batteries du Phare à 2,450 et 2,600 mètres. Aussi ce travail, auquel étaient employés chaque nuit une vingtaine d'artilleurs avec 100 auxiliaires d'infanterie, fut-il assez vivement contrarié. Pendant les cinq jours que dura la construction, du 14 au 19, 2 canonniers et 4 auxiliaires furent tués, 7 canonniers et 11 auxiliaires blessés; l'un des officiers de la 2ᵉ batterie, le sous-lieutenant CHAMPEAUX, fut, dans la nuit du 16 au 17, grièvement atteint par un éclat de bombe.

La batterie ouvrit son feu le 20 avril et le continua régulièrement à raison de 200 coups par vingt-quatre heures. Elle força l'ennemi à abandonner, momentanément au moins, ses embuscades et sa parallèle de contre-approche.

Le 10 mai, la 2ᵉ du 11ᵉ fut relevée, pour le service de la batterie n° 9, par la 6ᵉ batterie du 7ᵉ régiment. Le capitaine BRIANT prit le commandement de cette unité nouvelle et conserva ainsi la direction du feu de l'ouvrage qu'il avait cons-

truit. Il devait y être un peu plus tard, le 6 juin, grièvement blessé.

Le capitaine Briant fut remplacé à la 2e batterie du 11e par le capitaine Fabre, sous les ordres duquel elle resta jusqu'à la fin de la campagne.

Le 14 mai, elle fut chargée de la construction d'une nouvelle batterie en arrière de la première parallèle, dite parallèle Victoria, au point où cette parallèle s'appuyait au versant est du ravin de Karabelnaïa.

Cette batterie, n° 12 de la série générale des attaques de droite, devait être armée de trois mortiers de 27 pour concourir au bombardement du Mamelon Vert et des ouvrages adjacents à une distance de 5 à 700 mètres, et aussi, éventuellement, pour lancer ses bombes sur le col qui sépare le Mamelon Vert de Malakoff et jusque dans le terre-plein de ce dernier ouvrage à 1,200 mètres environ.

Elle était exposée, à sa gauche, aux coups d'écharpe du Grand Redan et de la batterie Gervais, et, à sa droite, à ceux des Ouvrages Blancs; elle recevait en outre les coups directs de Malakoff et du Mamelon Vert.

Le roc, à l'emplacement de la batterie, était presque à fleur du sol et, pour se procurer les terres de l'épaulement, il fallait répartir sur un assez vaste espace les quinze canonniers et les soixante-dix auxiliaires d'infanterie commandés chaque nuit pour le travail; aussi la construction dura-t-elle un temps relativement long, du 14 au 24 mai. Elle coûta 1 canonnier et 3 auxiliaires tués, 4 canonniers et 16 auxiliaires blessés.

Le feu commença le 27 mai contre le Mamelon Vert et ses annexes; il se poursuivit jusqu'au 6 juin à raison de 24 bombes par mortier et par vingt-quatre heures.

Le 20 mai, sur les instances pressantes du général Canrobert, l'Empereur l'avait autorisé à résigner le commandement en chef entre les mains du général Pélissier; le général de Salles avait remplacé celui-ci dans le commandement du

1er corps et en même temps dans la direction des attaques de gauche contre la ville.

Quant à l'ancien général en chef, refusant toute autre récompense, il avait seulement réclamé le droit de rester au danger à la tête d'une simple division.

Quelques jours auparavant, une petite armée sarde de 15.000 hommes était venue se ranger à côté des armées alliées ; on lui avait assigné vers la Tchernaïa la garde de l'extrême droite des attaques.

Le nouveau commandant en chef était, suivant les expressions de sa première lettre à l'Empereur, décidé « à s'attaquer à la place corps à corps et à conquérir pièce à pièce sa partie sud à tout prix ».

Il fallait avant tout rejeter les Russes sur la place même. Dans les nuits du 22 au 23 et du 23 au 24 mai, aux attaques de gauche, le 1er corps avait, après une lutte acharnée, enlevé les ouvrages avancés du cimetière et refoulé les assiégés dans le bastion de la Quarantaine.

Dans ces mêmes nuits, aux attaques de droite, nos batteries avaient redoublé l'intensité de leurs feux afin de diviser l'attention et les forces de la défense. Le commandant JOLY-FRIGOLA fut cité à l'ordre de l'armée pour l'intelligence et l'énergie avec lesquelles il avait dirigé, dans les ouvrages sous ses ordres, ce duel d'artillerie.

Mais, devant cette partie de nos lignes, c'était le Mamelon Vert qu'il était indispensable d'enlever.

L'assaut fut ordonné pour le 7 juin en plein jour, « à la française ».

Les batteries le préparèrent par un bombardement énergique des points d'attaque. Pour son compte, la 2e du 11e lança, de la batterie n° 12, 120 bombes par mortier sur le Mamelon Vert et sur les communications qui reliaient cet ouvrage à Malakoff. Elle contribua ainsi puissamment à en préparer l'accès à la brigade de Wimpfen, et, quand cette brigade, que son ardeur avait emportée trop loin, fut obli-

gée de se replier, ce furent encore les bombes de la batterie n° 12 qui rendirent de nouveau les terre-pleins de l'ouvrage intenables pour l'ennemi et assurèrent son occupation définitive à 7 h. 40 du soir par la division Brunet.

Le feu de la batterie n° 12 avait attiré sur elle le feu des batteries ennemies. La 2e du 11e perdit, dans la journée du 7, deux sous-officiers tués, un sous-officier et trois canonniers blessés.

A partir du lendemain 8 juin, la batterie dirigea exclusivement son feu contre Malakoff. Elle le cessa le 15, son armement devant être reporté dans les batteries plus rapprochées de l'ennemi.

Le 17 juin, nous avions achevé la cinquième parallèle, et nous étions à 400 mètres de Malakoff; les Anglais, de leur côté, étaient parvenus à 250 mètres du Grand Redan. Les généraux en chef crurent pouvoir lancer, le 18, leurs colonnes d'assaut; elles échouèrent, on le sait, avec des pertes énormes et il fallut en revenir à l'attaque pied à pied.

Pour son compte, la 2e batterie du 11e était chargée, le 3 juillet, de la construction d'une troisième batterie, n° 26 de la série générale, à mi-côte de la berge gauche du ravin du Carénage, entre les sixième et septième parallèles, sur un palier de la route qui joint le Carénage à Karabelnaïa.

Cette batterie, dont la construction dura du 3 au 25 juillet, fut armée d'un canon anglais de 32, de deux canons-obusiers de 80 et de trois mortiers de 32. Elle était destinée à soutenir l'attaque du Carénage et devait, en outre, au jour de l'assaut définitif, de plus en plus imminent, contre-battre éventuellement le feu des vaisseaux ennemis qui pourraient venir s'embosser à l'entrée de la baie du Carénage.

Les canonniers du 11e s'y relayaient par équipes de trente hommes secondés par une centaine d'auxiliaires d'infanterie. La construction coûta 35 tués ou blessés à ces derniers; il n'y eut qu'un seul artilleur tué et sept blessés.

Le 28 juillet, les approvisionnements étaient constitués à 300 coups par pièce et 150 coups par mortier; cependant, par suite de la situation générale des attaques, la batterie n'ouvrit que le 14 août le feu de ses mortiers, à raison de 20 bombes par vingt-quatre heures, et ne démasqua même ses embrasures que le 17 août. Celles-ci furent d'ailleurs immédiatement bouleversées par les batteries de la Pointe, et ce fut seulement dix jours plus tard, le 27, que, mieux soutenus par les batteries voisines, nos canonniers purent conquérir définitivement la supériorité du feu sur les pièces opposées.

Poursuivi avec la plus grande vigueur et interrompu seulement par les fréquentes réparations qu'imposait le tir de l'ennemi, ce feu coûta, du 27 août au 7 septembre, un tué et onze blessés à la 2° du 11°.

Dans ces dernières semaines, une nouvelle unité du 11°, la 10° batterie (capitaine TRIADON), était arrivée, troisième du régiment, en Crimée.

Débarquée à Kamiesch le 24 juillet, elle avait été placée à la deuxième division (colonel de Laumière) de la réserve générale d'artillerie (colonel Forgeot) et presque immédiatement chargée de la construction d'une batterie de mortiers, n° 49 de la série générale des attaques de gauche, à 500 mètres et en capitale du Bastion Central.

La conduite générale des opérations ayant fait abandonner cette batterie avant même qu'elle n'eût reçu son armement, la 10° du 11° fut désignée, le 23 août, pour relever à la batterie n° 58 la 2° batterie du 13° régiment.

Cette batterie n° 58 s'élevait en arrière du petit côté sud du cimetière, dont le mur formait sa crête extérieure, dans les boyaux en zigzag qui allaient de la batterie n° 44 à la batterie n° 55; elle était armée de quatre canons-obusiers de 12 et avait pour but de battre tout le ravin du cimetière dans le cas où l'ennemi tenterait une sortie vers nos tranchées de l'extrême gauche.

Nos cheminements étaient parvenus à 25 mètres de Malakoff, à 40 mètres du Petit Redan.

Les Anglais étaient arrêtés à 200 mètres du Grand Redan par la nature du sol.

Les alliés avaient 814 pièces en batterie contre la place.

Le 3 septembre 1855, les généraux en chef décidaient pour le 8 l'attaque suprême.

Du 5 au 8, un bombardement furieux devait la préparer.

Le 8 au matin, sur toute la ligne, les colonnes d'assaut se massent dans les tranchées. A gauche, du côté de la ville, le général de Salles, avec le premier corps français et la brigade piémontaise Cialdini, doit enlever le bastion Central et le bastion du Mât; au centre, les Anglais doivent marcher sur le Grand Redan; à droite, enfin, le général Bosquet, commandant du 1er corps, doit lancer la division Mac-Mahon sur Malakoff, la division Dulac sur le Petit Redan.

Ce devait être, suivant l'expression du général Bosquet, « un assaut général, armée contre armée ».

La 9e du 11e, avec deux autres batteries de la réserve générale, avait été mise à la disposition du général de Salles.

D'après les ordres du général Le Bœuf, commandant l'artillerie du 1er corps, elle amène ses pièces dans nos tranchées les plus avancées, dans les déblais de carrière qui prolongent la batterie n° 45; de là, elle renvoie ses chevaux dans les communications en arrière, et les cinquante-quatre servants s'attellent aux bricoles; aussitôt que nos fantassins auront gravi la brèche, ils doivent enlever les pièces jusque sur les parapets pour prévenir tout retour de l'ennemi.

A midi, les cinq colonnes d'assaut s'élancent à la fois; sur tous les points elles pénètrent dans la position ennemie, mais elles ne peuvent se maintenir qu'à Malakoff.

Au bastion Central en particulier, les divisions du géné-

ral de Salles prennent par deux fois pied sur le rempart; elles en sont repoussées par deux fois sans que leurs batteries aient eu le temps de les suivre. La 9e du 11e, comme les autres batteries de campagne, ne participe donc à cette journée que passivement par les pertes que lui fait subir le feu de l'ennemi dans les étroits boyaux où elle attend en vain l'occasion d'agir. Son adjudant, Chevigny, et deux canonniers sont tués, sept autres, ainsi qu'un maréchal des logis et un brigadier, sont blessés plus ou moins grièvement.

Les vaisseaux russes sont venus s'embosser, comme on l'avait prévu, dans la baie du Carénage, et ce sont les feux de la 2e du 11e qui, de la batterie n° 26, les empêchent de joindre leur action à celle des batteries de terre; quant à la 10e du 11e, comme l'ennemi ne tente aucun mouvement sur la gauche de nos lignes, elle n'a point à ouvrir son feu, mais le lieutenant Flye-Sainte-Marie et deux canonniers sont grièvement blessés derrière les épaulements qu'elle garnit.

Sur les cinq assauts, celui de Malakoff avait seul réussi. La division Mac-Mahon avait perdu la moitié de son effectif, mais elle s'était maintenue sur la position conquise. Heureusement, ce seul succès suffisait, Malakoff étant la clef de la place; dans la nuit, les Russes se décidaient à l'évacuer.

Le siège avait duré trois cent quarante-neuf jours.

En entrant dans la place, les alliés n'avaient pas seulement conquis un amas de pierres et de fer; toutes les forces vives de la Russie s'étaient héroïquement dépensées autour de Sébastopol; Sébastopol tombée, il ne lui restait plus de troupes organisées pour continuer la lutte.

C'était donc la fin de la guerre, de cette guerre unique dans les fastes modernes et qui, malgré le peu d'années écoulées, semble aujourd'hui une évocation des temps roïques, de cette guerre où la valeur déployée des deux

parts devait cimenter entre les soldats russes et les soldats français une confraternité d'armes aussi profonde que s'ils avaient combattu côte à côte.

La paix cependant ne fut pas signée immédiatement, et la plus grande partie de nos troupes durent encore subir les rigueurs d'un nouvel hivernage.

La 2e batterie du 11e fit partie du corps d'occupation d'Eupatoria et ne s'embarqua à Kamiesh que le 24 mai 1856.

La 9e, après être entrée le 10 septembre avec la division Bazaine dans la cité conquise, hiverna aux environs de Balaklava et s'embarqua le 28 avril à Sébastopol.

La 10e, enfin, ne quitta Kamiesch que vers la fin de mai.

Les trois batteries arrivèrent successivement à Strasbourg, où se trouvait la portion centrale du régiment, les 29 juin, 22 et 26 juillet 1856.

Comme toutes les troupes rentrant de cette rude campagne, les batteries du 11e rejoignirent leur corps au milieu d'ovations enthousiastes. Elles les avaient méritées. Pour apprécier de quel prix elles avaient payé leur gloire, il ne faut pas se contenter de compter les morts du champ de bataille, il faut penser à ceux que le choléra et le scorbut ont terrassés sur les lits d'ambulance ou sur le sol glacé des tranchées.

Non compris les tués et les blessés, 225 canonniers du 11e, plus du tiers de ceux qui étaient partis de France, reposent dans les cimetière de Crimée et de Constantinople.

Oubliés dans leur éternel sommeil, ces humbles héros n'ont pas même le droit de figurer au Livre d'or : ses colonnes sont réservées aux camarades plus heureux tombés en combattant. Je n'ai pu me défendre pourtant de relever leurs noms et de les inscrire, eux aussi, à la suite de l'Historique du régiment. Tous ont été égaux dans le courage et dans le sacrifice; officiers et soldats du 11e, nous devons saluer leur souvenir avec un égal respect.

L'artillerie rayée. — La guerre d'Italie.

L'organisation de 1854, mise en vigueur au début de la guerre de Crimée, survécut à la paix sans modification. Toutefois, la création de la garde impériale avait entraîné, pour l'artillerie comme pour les autres armes, une augmentation de cadres et d'effectif d'une certaine importance. Un régiment d'artillerie à cheval à cinq batteries avait été créé par décret du 1er mai 1854 ; un nouveau décret du 17 février 1855 l'avait porté à six batteries en même temps qu'il créait, toujours au titre de la garde, un régiment à pied à cinq batteries et six batteries de parc. Enfin, le 9 janvier 1856, le régiment à cheval s'augmentait encore de deux unités, qui le portaient au chiffre de huit batteries.

L'armée comprenait donc, au total, 145 batteries montées ou à cheval, 156 batteries même si l'on fait entrer en compte, comme il convient, les cadres de dépôt des onze régiments de ligne. Ce chiffre pouvait alors être considéré comme suffisant largement à toutes les éventualités, même à celle d'une nouvelle grande guerre, dont l'ensemble des événements politiques laissait déjà entrevoir la probabilité.

Depuis 1848, l'Italie supportait avec une impatience sans cesse croissante son asservissement séculaire à la maison d'Autriche. Le Piémont, qui, malgré sa terrible défaite de Novare, restait le seul Etat libre sur le sol italien, le Piémont était naturellement le foyer des revendications nationales. Naturellement aussi, l'Autriche devait tendre à en prévenir les effets en cherchant à réduire le petit royaume du Nord à l'état de demi-vassalité, dans lequel se trouvaient déjà tous les gouvernements du centre et du sud de la péninsule.

Dès 1858, les intentions de l'empereur François-Joseph étaient manifestes, et l'accumulation de ses troupes dans le

royaume lombard-vénitien prouvait qu'il songeait à les réaliser prochainement.

La France ne pouvait permettre à l'Autriche d'étendre son pouvoir jusqu'au pied des Alpes ; d'ailleurs, un irrésistible courant de sympathie, irraisonnée peut-être mais à coup sûr généreuse, entraînait la nation tout entière et son souverain vers la « nation-sœur », et, le 1er janvier 1859, l'empereur Napoléon déclarait à l'ambassadeur d'Autriche que toute agression contre le Piémont serait le signal de l'entrée des armées françaises en Italie.

Le 23 avril, le roi Victor-Emmanuel télégraphiait aux Tuileries qu'il venait de recevoir l'ultimatum de l'Autriche ; le 24, l'empereur Napoléon ordonnait la formation de l'*armée des Alpes,* qui allait prendre quelques jours plus tard le nom d'*armée d'Italie*.

Elle était constituée comme l'indique le tableau ci-dessous :

Commandant en chef : l'Empereur.

Garde impériale : général Regnault de Saint-Jean-d'Angely; deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie.

1er corps : maréchal Baraguey-d'Hilliers ; trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie.

2e corps : général de Mac-Mahon; deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie.

3e corps : maréchal Canrobert ; trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie.

4e corps : général Niel ; trois divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie.

5e corps : prince Napoléon ; deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie.

Ce dernier corps était destiné à agir dans l'Italie moyenne, en dehors, tout au moins au début, du champ de l'action générale.

Une grande partie des éléments de ces cinq corps d'armée étaient déjà concentrés dans le sud de la France, à portée immédiate des passages des Alpes ou des ports d'embarquement.

L'artillerie allait entrer en campagne avec ses pièces nouvelles, si légères et si puissantes à la fois, dont elle attendait merveille, et qui devaient tenir plus encore qu'elle n'en attendait.

C'est en 1840 que deux jeunes officiers d'artillerie, les capitaines TREUILLE DE BEAULIEU et TAMISIER, reprenant l'idée qu'avaient eue avant eux les grands armuriers du moyen âge, et utilisant, pour lui donner un corps, les ressources que mettait à leur disposition la mécanique moderne, avaient commencé les travaux qui devaient conduire à créer d'abord des armes portatives rayées, puis bientôt après tout un système d'artillerie rayée.

L'idée avait fait son chemin assez lentement dans les sphères officielles. Le comité ne s'en occupa sérieusement qu'après la guerre de Crimée, et, n'eût été le goût personnel du souverain pour l'étude des questions d'artillerie, il est vraisemblable que le matériel lisse aurait survécu assez longtemps encore.

Quoi qu'il en soit, grâce à l'impulsion impériale, les idées de TREUILLE DE BEAULIEU furent appliquées en 1857 à un certain nombre d'obusiers de montagne, et les résultats obtenus dans la campagne de Kabylie, s'ajoutant à ceux des polygones d'expérience, parurent assez concluants pour que le nouveau matériel de 4 rayé fût définitivement adopté le 16 mars 1858.

Soixante batteries furent mises immédiatement en commande et les travaux, sous la haute direction du président du comité, général de la Hitte, furent poussés vivement.

Au printemps de 1859, trente-sept batteries étaient complètement prêtes et se trouvaient emmagasinées dans les

arsenaux de Marseille, de Grenoble et de Lyon, où elles attendaient le personnel destiné à les servir.

On avait songé en même temps à transformer en pièces rayées les canons obusiers de 12 du matériel en service et à constituer ainsi, pour les réserves, des bouches à feu d'une grande puissance. Mais cette transformation était à peine commencée et les quatre premières batteries de 12 rayées ne devaient être prêtes que le 25 mai.

L'artillerie divisionnaire fut donc, jusqu'à nouvel ordre, seule dotée de pièces rayées. Chaque division reçut deux batteries de 4; les réserves d'artillerie de corps d'armée (trois à quatre batteries par corps) et la réserve générale de quinze batteries, affectée à l'armée, furent constituées, pour la plus grande partie, en ancien matériel de 12 lisse, auquel s'ajoutèrent les quelques batteries de 4 rayé restées disponibles et quelques batteries d'obusiers de montagne.

Le général Le Bœuf commandait l'artillerie de l'armée, le général de Sévelinges celle de la garde impériale, les généraux Forgeot, Auger, Roussel d'Hurbal, Soleille, Fiéreck, celle des cinq corps d'armée.

Le 11e, qui avait quitté Strasbourg le 22 avril 1858 pour aller tenir garnison à La Fère, fournit à l'armée d'Italie sept de ses quinze unités, les 6e, 7e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e batteries.

La 7e batterie (capitaine CANECAUDE) fut mise sur pied de guerre le 27 avril pour être affectée à la 2e division (Ladmirault) du 1er corps d'armée; elle partit de La Fère le 11 mai par les voies ferrées, s'embarqua à Marseille le 15 et débarqua le 16 à Gênes.

La 11e batterie (capitaine DORAT) fut mise sur pied de guerre le 15 avril pour être affectée à la 1re division (La Motte Rouge) du 2e corps. Elle quitta La Fère le 29 avril, s'embarqua à Marseille le 4 mai et arriva à Gênes le 5.

La 12e batterie (capitaine DE BOURBUILLE) était détachée à

Lyon sur pied de rassemblement depuis le 15 avril 1858; elle fut mise sur pied de guerre le 23 mars et passa le mont Genèvre le 1er mai avec les colonnes de la 3e division (Bourbaki) du 3e corps, à laquelle elle était affectée.

La 13e batterie (capitaine CHERONNET) fut mise sur pied de guerre le 6 mai; elle quitta La Fère le 19 mai, fut embarquée à Marseille le 29 et débarqua le 1er juin à Livourne, où elle rejoignit la 1re division (d'Autemarre) du 5e corps.

Ces quatre batteries étaient armées du nouveau matériel de 4.

La 14e batterie (capitaine BOUGIER), affectée à la réserve du 2e corps, qu'elle rejoignit à Gênes le 17 mai, et la 15e (capitaine MICHAUT), qui ne passa que le 24 mai la frontière à Culoz, pour faire partie de la réserve générale d'artillerie, étaient armées de canons-obusiers de 12.

Quant à la 6e batterie, qui, on le sait, était détachée en Afrique, elle fut embarquée le 21 à Alger et débarquée le 25 à Gênes. Elle avait conservé son organisation de batterie de montagne et son matériel de canons-obusiers légers de 12 lisse; elle fut affectée par moitié aux réserves des 3e et 4e corps, la première demi-batterie sous les ordres du capitaine en premier LUCET, la deuxième demi-batterie sous les ordres du capitaine en second DE QUINCEROT.

Les batteries de 12 de campagne étaient constituées en personnel et en matériel comme elles l'avaient été pour la guerre de Crimée (voir page 38); les batteries de 4 rayé comportaient 5 officiers avec 12 chevaux, 198 hommes de troupe avec 24 chevaux de selle et 180 chevaux de trait; elles traînaient six pièces, deux affûts de rechange, douze caissons, ce qui donnait, à 32 coups par coffre, 240 coups par pièce, deux chariots, deux forges et, en outre, six caissons de munitions d'infanterie, soit 75,600 cartouches.

Enfin, les batteries de montagne comprenaient 5 officiers avec 12 chevaux et 225 hommes de troupe avec 18 chevaux

et 120 mulets; elles portaient six canons-obusiers de 12, huit affûts, soixante caisses à obus (soit 80 coups par pièce), quatre-vingts caisses à cartouches (80,000 cartouches environ) et vingt-deux caisses de matériel.

Le 11e régiment ne fournissait à l'armée d'Italie que deux de ses officiers supérieurs; c'étaient le commandant Petitpied, désigné pour commander deux batteries de la réserve du 2e corps, et le commandant Saunier, nommé au commandement de l'artillerie de la 1re division du 5e corps.

Le 28 avril, nos têtes de colonne traversaient les cols du mont Genèvre et du mont Cenis; dès le 26, les premières troupes du 1er corps d'armée avaient débarqué à Gênes.

Le 11 mai, le jour où l'Empereur s'embarquait à Marseille, 100,000 Français étaient en Italie.

L'armée autrichienne, toute prête depuis de longues semaines à la frontière occidentale du royaume lombard-vénitien, avait franchi le Tessin le 27 avril, puis la Sésia, et Turin s'était trouvé un instant très menacé.

L'approche de l'armée française avait déterminé le commandant en chef autrichien, feldzeugmeister comte Gyulai, à repasser derrière la Sésia et à se concentrer vers Verceil.

Le 16 mai, les armées alliées étaient concentrées, de leur côté : les cinq divisions sardes à l'aile gauche, à Casale, puis les 4e et 2e corps français, enfin le 1er à l'aile droite, à Voghera. En deuxième ligne, notre 3e corps était à Tortone et la garde à Alexandrie.

Les deux armées se trouvaient donc séparées par le Pô.

Le 20 mai, le comte Gyulai prescrit au corps Stadion de passer le fleuve sur un pont jeté près du point où il reçoit le Tessin, à la Stella, et de pousser contre notre droite, vers Voghera, une reconnaissance offensive.

Il est vigoureusement reçu à Montebello par la 1re division (Forey) du 1er corps et forcé de se replier sur Stella.

Cette affaire devait laisser quelques jours dans l'esprit de l'ennemi l'impression que l'offensive française se prononce-

rait par la rive droite du fleuve ; l'Empereur se hâte d'en profiter pour faire passer au contraire toute l'armée sur la rive gauche, l'élever vers le nord en suivant la rive droite de la Sésia, passer cette rivière vers Verceil, déborder le flanc droit de l'armée autrichienne et la gagner de vitesse au passage du Tessin.

Le 30 mai, Cialdini enlève Palestro après un combat assez vif; pendant ce temps, l'armée française défile en arrière de l'armée sarde et se concentre, de Palestro à Verceil, pour passer la rivière, le 3e corps en tête.

Le 31 mai, à 7 heures du matin, les ponts sont prêts et la 1re division du 3e corps commence à passer sur la rive gauche; le combat de la veille a partiellement dévoilé les plans de l'Empereur à l'ennemi, et, dans la nuit, le comte Gyulai a prescrit au corps Zobel, qui forme son aile droite, de se porter sur Palestro pour le réoccuper et interdire le passage sur ce point.

Nos troupes se trouvent en face de ses têtes de colonne; l'artillerie autrichienne occupe les plateaux de la rive gauche de la Sésia, tient les ponts sous son feu et en rend le débouché difficile; les batteries de la 1re division du 3e corps, encastrées dans les colonnes de marche sur une chaussée étroite, ne peuvent répondre. Heureusement, la 3e division (Bourbaki) est sur un terrain moins coupé; ses batteries, 12e du 11e et 3e du 3e, peuvent quitter la chaussée, gagner les hauteurs de la rive droite, d'où elles contre-battent à 1,800 mètres environ les batteries ennemies.

Nos pièces sont inférieures en nombre, mais supérieures en portée et en précision. Elles parviennent à obliger l'artillerie ennemie à s'éloigner assez des ponts pour n'en plus interdire absolument le débouché; le passage peut continuer sans interruption, et les deux premières divisions du corps Canrobert sont en entier sur la rive gauche vers midi, au moment où il devient nécessaire de faire face au corps Zobel, qui, enfin concentré, marche sur Palestro.

L'infanterie autrichienne ne peut gagner du terrain sur la nôtre; mais, de notre côté, nous ne pouvons avancer et nous ne réussissons pas à gravir les légères élévations de la rive gauche d'où l'artillerie ennemie continue à nous tenir confinés sur l'étroite bande d'alluvions qui borde la rivière.

Il est 1 h. 1/2. La 12e batterie du 11e et la 3e du 3e, restées jusqu'à ce moment sur les plateaux de la rive droite, se portent en avant jusqu'aux berges de la rivière au point où la forme de son cours leur permet de s'approcher le plus possible de la position ennemie de la rive opposée. De là, elles dirigent sur son artillerie un feu rapide et précis; elles ne tardent pas obtenir un grand succès : « En jetant le désordre dans le régiment archiduc Guillaume, qui soutient les batteries autrichiennes, elles permettent au 3e bataillon du 3e zouaves d'aborder le plateau et d'enlever cinq pièces autrichiennes, tandis que le 7e bersagliers, gravissant les pentes de son côté, en enlève une sixième. » (Rapport du maréchal Canrobert.)

L'ennemi plie sur toute la ligne et se met en retraite sur Robbio.

Le 1er juin, le mouvement tournant s'accentue; l'armée sarde et le 3e corps français restent à Palestro; le 4e corps se dirige par Verceil sur Novare, suivi du 2e corps et de la garde impériale; le 1er corps occupe Verceil.

Le feldzeugmeister comte Gyulai fait repasser précipitamment, dans la journée du 2 juin, tous ses corps d'armée sur la rive gauche du Tessin, par la route de Vigevano à Milan et les routes annexes. Il se prépare à border la rivière et à en défendre les passages.

Mais l'armée alliée continue à déborder par la gauche la droite de l'armée ennemie. Le 3, à la pointe du jour, les voltigeurs de la garde surprennent le passage du Tessin et du Naviglio-Grande à Turbigo. Le 2e corps suit le mouvement et assure la possession de cette tête de pont. La 1re division (La Motte Rouge), débouchant en tête du corps d'armée,

se trouve en face des avant-gardes de Clam-Gallas, qui tiennent Robecchetto. Le maréchal de Mac-Mahon, qui marche avec l'avant-garde de son corps d'armée, la lance contre le village. Bientôt les batteries de la 1re division (12e du 7e et 11e du 11e), qui marchaient entre les deux brigades, ont passé le pont à leur tour; elles se portent en avant au trot, et leur feu permet à nos tirailleurs indigènes l'assaut de Robecchetto.

Clam-Gallas bat en retraite; à 4 heures, nous sommes définitivement maîtres des passages à Turbigo.

Le comte Gyulai, dont l'armée borde la rivière, la droite à Magenta, forcé de renoncer à en défendre directement le passage, se propose de se concentrer de sa gauche à sa droite dans la matinée du 4, et de se porter avec toutes ses forces contre nos têtes de colonnes ou contre notre flanc droit si l'Empereur veut, après avoir passé la rivière à Turbigo, continuer sa marche vers Milan.

Or l'Empereur, maître des deux passages de Turbigo et de San-Martino, a précisément conçu, pour le même jour, le projet de diriger ses forces du nord au sud contre la droite ennemie.

Les deux armées se trouvent donc marcher directement à la rencontre l'une de l'autre.

Le 2e corps (maréchal Mac-Mahon) commence le mouvement à 9 heures du matin. Sa 2e division (Espinasse) marche à la gauche par la route Robecchetto-Marcallo; sa 1re division (La Motte Rouge), suivie par la division Camou, des voltigeurs de la garde, tient la droite sur la route Robecchetto-Buffalora; elle est en colonne de route, son artillerie (12e du 7e et 11e du 11e) en colonne par pièces entre les deux brigades. Au moment où, vers midi et demi, elle débouche de Casale marchant vers Cuggiono, son avant-garde se heurte à celle de Clam-Gallas. Nos tirailleurs indigènes refoulent, comme la veille à Robecchetto, les pointes ennemies, entrent pêle-mêle avec elles à Cuggiono; mais le gros du corps de

Clam-Gallas s'est arrêté à Buffalora. Cette petite ville est très solidement occupée et organisée; des batteries couvertes par des épaulements commandent et balayent la route; la division La Motte Rouge est obligée de s'arrêter.

Cependant, vers la gauche, la division Espinasse est parvenue à Marcallo; vers la droite, la division des grenadiers de la garde a passé le Tessin, non défendu, et se porte sur Ponte di Magenta à l'attaque des passages du Naviglio-Grande.

Le général La Motte Rouge reçoit l'ordre d'enlever Buffalora. Il déploie ses deux brigades de part et d'autre de la route; le terrain est coupé, mais cependant accessible à la rigueur à l'artillerie; les deux batteries se lancent à travers champ vers l'extrême droite pour chercher à faire tomber, en les prenant d'écharpe, les défenses du village. Une pièce de la 11e du 11e, dont les chevaux culbutent dans un fossé, reste un instant en arrière, mais elle rejoint bientôt au galop. Les deux batteries ouvrent leur feu à 1,200 mètres des pièces autrichiennes; elles les forcent au silence, foudroient les lisières de la position, que notre infanterie aborde par ses deux flancs; les Autrichiens se retirent sur Magenta.

Il est 3 heures; nous nous trouvons de nouveau en présence des mêmes difficultés, encore accrues, puisque l'ennemi refoulé se concentre sur lui-même; il tient tout le pays, très fouillé, très couvert, qui s'étend au nord de Magenta; son artillerie en enfile les abords.

De la gauche à la droite, la division Espinasse, la division La Motte Rouge, la division Mellinet forment autour de Magenta un arc de cercle que prolongent bientôt les divisions Renaut et Vinoy, arrivant à la rescousse vers l'extrême droite contre Ponte-Vecchio. Le mouvement en avant se prononce; les quatre brigades du 2e corps reçoivent pour point de direction commun le clocher de Magenta. Le général Auger prend personnellement le commandement de l'artillerie du corps d'armée. Pendant que les batteries

de réserve, réunies dans l'intervalle des deux divisions, cherchent à faire brèche de loin, la 11e du 11e régiment et la 12e du 7e s'avancent par échelons à droite et à gauche de la route, restant à hauteur des lignes avancées de l'infanterie La Motte Rouge.

« Sur les lisières, la lutte devient terrible ; les maisons, le cimetière sont défendus avec acharnement.... ; notre artillerie continue son mouvement par échelons de batteries.... ; elle vient battre à bout portant, sous la mousqueterie ennemie, l'église et le cimetière, et fraye la route à notre infanterie, qui enlève le village. » (Rapport du général de La Motte Rouge.)

C'est à 8 heures du soir seulement que Magenta, abordé au nord par la division La Motte Rouge, à l'est par la division Espinasse, à l'ouest par la division Vinoy, tombe enfin en notre pouvoir.

La victoire, chèrement disputée, ne nous donnait que la possession du champ de bataille. Nous tenions Ponte-Vecchio, Ponte-Nuovo et Magenta, mais les deux armées restaient bivouaquées en face l'une de l'autre. Le général Gyulai, avec ses forces concentrées en arrière du canal qui coule d'Abbiate-Grosso à Milan, semblait ne devoir nous livrer qu'après une bataille nouvelle l'accès de la capitale de la Lombardie. Le 5 juin, contre toute attente, il se repliait sur l'Adda, et le 2e corps (Mac-Mahon) entrait le 7 à Milan.

L'empereur Napoléon poursuit l'exécution du mouvement commencé à Verceil : marcher de l'ouest à l'est, en s'appuyant à la grande ligne ferrée du nord et au pied des Alpes, et surprendre ou enlever dans la haute partie de leur cours les passages des grands affluents du Pô qui offrent à l'ennemi une série de lignes parallèles de défense.

Dès le 8, le 1er corps (Baraguey-d'Hilliers) force, à Melegnano, le passage de l'Adda ; Gyulai abandonne cette rivière le 11, passe l'Oglio le 12, et ne s'arrête que le 13 sur la Chièse, de Lonato à Castiglione, la droite au lac de Garde ;

l'empereur François-Joseph prend à cette date le commandement personnel des forces autrichiennes, qu'il répartit en deux armées : *première armée,* comprenant trois corps aux ordres du feldzeugmeister comte de Wimpffen; *deuxième armée,* comprenant quatre corps, aux ordres du général de la cavalerie comte de Schlick. Il continue la retraite et s'établit, le 20 et le 21 juin, en arrière du Mincio, de Peschiera à Mantoue.

L'armée franco-sarde a suivi pas à pas l'armée autrichienne. Le 23, elle a franchi la Chièse; les Sardes sont à l'extrême gauche à Desenzano; les 1er et 2e corps au centre d'Esenta à Castiglione; les 4e et 3e à droite de Carpenedolo à Mezzano. Le 24, en vertu des ordres de l'Empereur, le mouvement en avant se prononce sur toute la ligne.

Les Sardes doivent se porter de Denzano sur Pozzolengo.

Le 1er corps doit se porter d'Esenta sur Solferino.

Le 2e corps — de Castiglione sur Cavriana.

Le 3e corps — de Mezzano sur Médole.

Le 4e corps — de Carpenedolo sur Guidizzolo.

De son côté et à la même date, l'Empereur d'Autriche s'était résolu à reprendre l'offensive; le 23 juin, il avait reporté tous ses corps sur la rive droite du Mincio et il voulait, dans la journée du 24, les lancer contre l'armée alliée.

A droite, le comte de Schlick doit marcher sur Lonato-Castiglione, tandis qu'à gauche, le général de Wimpffen se dirigera par Guidizzolo et Médole sur Carpenedolo.

Il se trouve ainsi que le 24, à la pointe du jour, les deux armées marchent sans le savoir au-devant l'une de l'autre; leurs têtes de colonnes tiennent un front sensiblement égal; les 140,000 Franco-Sardes vont se heurter aux 160,000 Autrichiens.

Dès 4 heures du matin, les premiers coups de fusil éclatent aux avant-gardes du 2e corps, qui, parti de Castiglione à 3 heures et suivant en une seule colonne la route de Man-

toue, trouve cette route barrée à la Casa-Morino par les avant-postes ennemis.

Le maréchal Mac-Mahon déploie son corps d'armée et cherche à orienter son attaque. Presque immédiatement le canon tonne à sa droite et à sa gauche. Ce sont, au sud, les 3e et 4e corps, Niel et Canrobert, qui sont arrêtés à Médole et à Castelgoffredo par les avant-gardes de la Ire armée autrichienne, tandis qu'au nord, le 1er corps (Baraguey-d'Hilliers) trouve le plateau de Solferino fortement occupé par la IIe armée.

Le 1er corps, en effet, s'était, lui aussi, ébranlé à 3 heures du matin. Il marchait en deux colonnes, ayant pour objectif commun le plateau de Solferino.

La 2e division (Ladmirault), qui s'était engagée à gauche par les sentiers des hauteurs, n'avait emmené avec elle que quatre pièces de la 15e batterie du 10e, les deux autres pièces avec la 2e batterie divisionnaire, 7e du 11e, s'étaient jointes à la réserve d'artillerie du corps (deux batteries de 12, une demi-batterie d'obusiers de montagne) et marchaient avec elle, à la suite de la division Forey, sur la route de droite, qui longeait, par la Fontone, le pied des hauteurs gravies par la 2e division.

La 3e division (Bazaine) avait pris cette même route en arrière de l'artillerie.

Il était 6 heures du matin quand les têtes de colonnes de la division Ladmirault arrivèrent en face de Solferino; l'intensité de la fusillade qui les accueille ne laisse pas de doute au général sur la force de l'ennemi qu'il a devant lui; il déploie immédiatement sa division et fait ouvrir le feu des quatre pièces qu'il a conservées avec lui, en même temps qu'il réclame l'envoi immédiat de son artillerie et le secours de la division Forey.

« Aussitôt prévenu, le capitaine Leclerc, à la tête de la 7e batterie du 11e et de la 3e section de la 15e du 10e, n'emmenant avec lui que deux caissons, se lance par les sen-

tiers difficiles qui escaladent les hauteurs et parvient à rejoindre sa division... ; les deux batteries s'échelonnent, la 7ᵉ du 11ᵉ à 300 mètres en avant et à droite de la 15ᵉ du 10ᵉ ; elles sont à 2,500 mètres de Solferino et le terrain ne permet pas de discerner nettement le résultat de leur tir, mais l'ébranlement visible de l'infanterie ennemie indique qu'il est efficace. » (Rapport du général Forgeot.)

La division Forey, puis la division Bazaine gravissent, à la droite de la division Ladmirault, les pentes du mont Fenile ; mais elles sont bientôt arrêtées, elles aussi, par la canonnade et la fusillade ennemie ; elles parviennent à se maintenir sur les crêtes du plateau, mais sans pouvoir gagner de terrain en avant.

Au sud du champ de bataille, le 4ᵉ corps a délogé les Autrichiens de Medole ; le 3ᵉ corps le suit formant échelon en arrière à droite et protégeant l'extrême droite de nos lignes ; tous deux n'avancent que pied à pied au prix des plus énergiques efforts.

Au centre, le 2ᵉ corps n'a trouvé devant lui qu'une résistance plus faible, dont il est venu à bout avec une facilité relative ; mais, pendant les premières heures, le maréchal de Mac-Mahon, également sollicité vers la droite et vers la gauche, ne peut, sans laisser une trouée dangereuse dans notre ordre de bataille, se porter à l'aide ni du général Niel, ni du maréchal Baraguey-d'Hilliers. Il fait cependant soutenir ce dernier par la plus grande partie de ses batteries. C'est en les guidant lui-même vers les emplacements qu'il a reconnus que le général Auger, commandant l'artillerie du 2ᵉ corps, est mortellement frappé.

Les dispositions générales de l'ennemi se dessinent de plus en plus. Il apparaît nettement que les efforts de sa résistance se concentrent autour de Solferino et que c'est là qu'il faut la briser. D'ailleurs, vers 10 heures, les têtes de colonne de la garde impériale parviennent sur le champ de bataille en arrière des lignes du maréchal de Mac-Mahon,

et, celui-ci, recouvrant la liberté de ses mouvements, en profite tout de suite pour se rabattre à gauche au secours du maréchal Baraguey-d'Hilliers.

Il donne à sa 1re division, la Motte Rouge, l'ordre de se porter directement du sud au nord vers Solferino. Le général de la Motte Rouge prend la formation en colonne double de brigade, précédée d'une nuée de tirailleurs; ses deux batteries, 12e du 7e et 11e du 11e, marchent en colonne serrée entre les deux régiments de tête, puis bientôt, se portant au trot à la hauteur des tirailleurs, elles ouvrent, à 1,600 mètres, leur feu contre les batteries ennemies qui gravissent le revers sud du mamelon de Solferino. Au moment même où la 11e du 11e enlève les avant-trains, son capitaine en 2e, le capitaine Merlin, qui venait prendre les ordres du capitaine commandant et établir la liaison de la réserve avec la batterie de combat, tombe la mâchoire fracassée par une balle; les chefs des deux premières voitures, le maréchal des logis Bressy et le brigadier Fronchon sont grièvement blessés; plusieurs attelages s'abattent les uns sur les autres. La mise en batterie s'effectue cependant. Nos pièces, très supérieures en précision, éteignent presque aussitôt les pièces autrichiennes et profitent de leurs portées pour faire converger à toute volée leurs obus avec ceux des batteries du 1er corps contre les masses ennemies qui couvrent le plateau.

Il est 11 h. 1/2; à la droite et au centre tout est en bonne voie; mais à la gauche l'armée sarde n'a pas été heureuse : ses attaques sont venues se briser contre le VIIIe corps autrichien, bien posté et vigoureusement commandé.

Il faut en finir : l'Empereur ordonne aux maréchaux Baraguey-d'Hilliers et Mac-Mahon de percer à tout prix le centre ennemi, c'est-à-dire d'enlever la forte position que couronne, au sommet du mamelon isolé de la Rocca, la tour de Solferino, dominant le village et le plateau du même nom.

Au 1er corps, le général Forgeot appelle sur le plateau toute l'artillerie des divisions Bazaine, Ladmirault et Forey,

pour battre à petite portée les murs, l'église et le cimetière; les pièces sont si serrées dans cette grande batterie, que la 7e du 11e, retardée malgré « des efforts inouïs » (général Forgeot), ne trouve plus de place pour prendre part à la lutte et est réduite à se tenir défilée sur les revers des pentes.

Foudroyés à bout portant, les défenseurs du village abandonnent les lisières et se replient à l'intérieur. Nos troupes se précipitent en avant; à gauche, la division Bazaine enlève le cimetière; à droite, après une première attaque infructueuse, le général Forey, lançant de nouveau sa division à l'assaut, gravit à sa tête les hauteurs de la Rocca, et se rend maître de la tour.

Mais à ce moment même les événements prennent, au nord du champ de bataille, une tournure menaçante. A la droite autrichienne, le général Benedeck refoule vigoureusement l'armée piémontaise; ses colonnes, s'avançant dans la plaine, au nord des hauteurs que nous venons de conquérir, débordent déjà la division Bazaine; si elles continuent leur mouvement, elles vont s'élever entre nous et les corps piémontais et leur infliger un irréparable désastre. Accouru vers son extrême gauche sur le mamelon de la Contrada di San Martino, le maréchal Baraguey-d'Hilliers voit le danger; il ordonne au général Forgeot de chercher à arrêter avec du canon les colonnes autrichiennes. Le général se porte, bride abattue, vers la 7e batterie du 11e, qui, fort heureusement, se trouve, comme on l'a vu plus haut, en réserve; il l'amène au galop vers le mamelon, et, bien qu'elle n'y puisse, faute d'espace, installer que trois de ses pièces, leur feu rapide suffit à porter le désordre dans les formations profondes de l'ennemi, qu'elles battent à 1,800 mètres environ; ces colonnes s'arrêtent, tourbillonnent, et les divisions sardes peuvent se reporter en avant. « Grâce à la remarquable justesse de son tir », écrit le général Forgeot dans son rapport, repris par le rapport du Maréchal et par le bulletin de l'Empereur, « la

7e batterie du 11e a obtenu avec 60 obus, sans subir aucune perte, des résultats considérables (1). »

Ce n'était, en effet, rien moins que le salut de l'armée sarde en même temps que la liberté d'action rendue à notre 1er corps.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers en profite sans retard pour entamer énergiquement la poursuite vers Cavriana, tandis que le maréchal de Mac-Mahon, continuant à la tête du 1er corps son mouvement convergent, enlève San Cassiano et le mont Fontana, derniers appuis du centre ennemi.

Presque en même temps, vers 2 heures et demie, les divisions du 4e corps (Niel), soutenues par une partie du 3e corps (Canrobert), chassent définitivement, par un suprême effort, les 7e et 11e corps autrichiens des villages de Casa-Nuova, Baite, Rebecco, autour desquels la lutte se poursuivait acharnée depuis le matin avec des chances diverses. Pour préparer cette attaque, le général Niel a peu à peu concentré en face de Rebecco, sous les ordres du général Soleille, toutes les batteries de son corps d'armée et quelques-unes de celles du maréchal Canrobert; c'est ainsi que la 6e du 11e se trouve appelée à ouvrir le feu avec ses petits obusiers lisses de montagne contre les pièces de campagne qui défendent la position. Son commandant, le capitaine Lucet, ayant été le seul blessé pendant l'action, aurait eu mauvaise grâce à se plaindre des conditions inégales dans lesquelles il avait été engagé ; il se borna à exprimer dans son rapport le regret de n'avoir pas eu de pièces rayées, « qui eussent pu sans doute faire quelque mal à l'ennemi »,

Pendant toute la bataille, la 12e du 11e est restée à l'extrême droite des lignes du 3e corps, avec la division Bourbaki, chargée d'arrêter éventuellement un mouvement

(1) C'est cet épisode qui fait le sujet du tableau donné par le Ministre de la guerre à la salle d'honneur du 11e régiment d'artillerie.

présumé de la garnison de Mantoue. Ce mouvement ne s'étant pas prononcé, elle n'a pas été engagée. Il en est de même de la 14e du 11e, qui, partageant le sort des réserves d'artillerie du 2e corps, ne peut que tardivement doubler les longues colonnes qui la précèdent et n'arrive en ligne que pour lancer quelques obus sur l'ennemi en retraite.

En résumé, vers 3 heures, le centre de l'armée autrichienne est décidément enfoncé ; mais sa gauche dispute le terrain pied à pied devant nos 3e et 4e corps, et sa droite se maintient avec avantage en face de l'armée piémontaise.

L'empereur d'Autriche espère un instant encore ressaisir la victoire en prononçant par ses deux ailes d'énergiques contre-attaques ; mais, à notre gauche, l'entrée en ligne de la brigade de Savoie, et, à notre droite, les charges vigoureuses des divisions de cavalerie Desvaux et de Forton arrêtent les colonnes autrichiennes ; au centre, les divisions Bazaine, Forey, Decaen, La Motte Rouge poursuivent leur mouvement en avant ; à 4 heures, l'empereur François-Joseph se décide à ordonner la retraite générale derrière le Mincio.

Quelques jours plus tard, le 8 juillet, l'armistice de Villafranca terminait la campagne, et la cession de la Lombardie commençait l'œuvre de l'unité italienne, achetée par le sang de 21,000 soldats français.

Très chèrement disputés dans toutes les rencontres par des adversaires pour lesquels nous emportions la plus profonde estime, nos succès avaient été dus pour une large part à la supériorité de notre matériel d'artillerie sur celui de l'artillerie autrichienne.

En vertu même de cette supériorité, l'artillerie française avait été peu éprouvée par le feu ennemi.

Le 11e régiment, dont les batteries avaient figuré, plus ou moins nombreuses, dans tous les engagements, ne comptait pour la campagne entière qu'un seul homme tué, deux officiers et deux hommes de troupe blessés. Il avait payé, il est

vrai, un tribut plus élevé aux maladies qu'aux balles et aux obus : vingt de ses canonniers étaient morts aux ambulances de fièvres paludéennes et typhoïdes, ou de dysenterie.

Le 23 juillet, la plus grande partie de l'armée d'Italie recevait l'ordre de rentrer en France. Les 7e, 11e et 14e batteries du 11e furent acheminées par le mont Genèvre ou le mont Cenis sur la Fère, où elles parvinrent les 18, 23 et 27 septembre ; la 6e batterie s'embarqua à Gênes le 10 août et débarqua à Alger le 14 ; quant aux 12e et 15e batteries, affectées au corps d'occupation qui devait rester en Italie jusqu'à la conclusion de la paix définitive, elles ne rentrèrent en France qu'au printemps suivant et rejoignirent la Fère les 12 et 16 juillet 1860.



CHAPITRE III

Les batteries du 11e en Algérie.

Les batteries du 11e en Algérie.

En suivant, de 1830 à 1859, les batteries du régiment à travers les champs de bataille de l'Europe, nous avons dû négliger, pour la clarté du récit, celles qui, à la même époque, inscrivaient le numéro du 11e dans les fastes des guerres d'Algérie.

Il eût été difficile, en effet, d'introduire à leur date à l'historique du corps les épisodes épars dans lesquels ont figuré ses batteries ou ses sections ; l'exposition des faits en eût été singulièrement troublée. Ce n'est qu'en réunissant ces épisodes dans un cadre d'ensemble que l'on peut espérer faire ressortir la part prise par le 11e à la conquête définitive de notre grande colonie africaine, part modeste assurément si on la compare à celle de certains régiments d'infanterie ou de cavalerie, mais qui n'a pas été sans gloire.

On ne peut songer sans stupéfaction, aujourd'hui, que, jusqu'aux premières années de ce siècle, les puissances riveraines de la Méditerranée aient toléré, à quelques

heures de leurs ports, l'existence d'un Etat sans autre fonction internationale et sans autre source de revenus que le brigandage maritime et le pillage des côtes.

Encore en 1816, le dey Omar avait hautement déclaré à lord Exmouth « qu'il ne consentirait jamais à se dessaisir du droit qu'il avait de charger de fer tout ennemi de l'« odjack », et, en bombardant Alger, l'amiral anglais n'avait guère obtenu, comme autrefois Duquesne, qu'un résultat platonique, un traité aussitôt violé que consenti.

Même après l'ignominieux traitement infligé par le dey Hussein à notre consul, le coup de chasse-mouches administré en pleine audience pendant les fêtes du Beiram de 1827, le gouvernement français ne s'était pas immédiatement décidé à une action énergique ; il se serait contenté, une fois de plus, de satisfactions illusoires, qu'il réclama avec patience pendant plus de deux années. Ce ne fut que sur le refus hautain et définitif d'Hussein d'en accorder aucune que l'expédition fut résolue.

Le 14 juin 1830, 40,000 hommes, commandés par le général de Bourmont, débarquaient sur la plage de Sidi-Ferruch ; le 19, ils dispersaient, dans la plaine de Staouëli, les armées de la Régence ; le 15 juillet, le drapeau blanc fleurdelisé flottait sur Alger et sur la Kasbah ; le terrible odjack qui, pendant trois cents ans, avait épouvanté la Méditerranée de ses déprédations, était à jamais anéanti.

La France crut un instant que tout était terminé par ce rapide triomphe ; dès le lendemain de la prise d'Alger, elle put s'apercevoir que c'était une illusion.

Elle avait planté son drapeau sur la terre d'Afrique : elle allait être obligée d'obéir, qu'elle le voulût ou non, à cette loi historique d'expansion qui s'impose à toute civilisation supérieure mise brusquement au contact d'une civilisation rudimentaire.

Depuis l'époque romaine, le nord de l'Afrique avait été successivement foulé par tous les conquérants, Vandales,

Byzantins ou Arabes. Les derniers en date, les Turcs, s'y étaient implantés avec Barberousse au commencement du XVIe siècle ; c'étaient un souverain et des janissaires turcs que nous venions de chasser d'Alger ; c'étaient aussi des gouverneurs et des soldats turcs qui tenaient les beylicks du Tittori, d'Oran et de Constantine.

Après nous être substitués à eux sans grande peine sur les deux premiers points, on sait au prix de quels efforts nous dûmes, quelques années plus tard, en 1837, leur arracher leur dernier boulevard.

C'est qu'après avoir assisté d'abord, avec une grande indifférence, à des événements qui n'amenaient pour elles qu'un changement de maîtres, les populations arabes s'étaient levées en masse contre les conquérants chrétiens et qu'un ambitieux, qui était à la fois un homme de génie, Abd-el-Kader, s'était révélé à l'heure psychologique pour guider leur fanatisme et personnifier leurs aspirations d'indépendance.

Fort heureusement pour nous, les Arabes eux-mêmes, sur ce sol qu'ils occupaient depuis douze cents ans, étaient fort loin encore d'avoir jeté partout des racines profondes ; ils avaient refoulé, sans s'identifier avec elles, les populations autochtones, Kabyles des massifs montagneux, Berbères des ksours du sud. A leur tour, ces populations allaient assister à peu près impassibles à notre lutte contre leurs anciens spoliateurs.

Ce sont ces haines de race, dont on n'a d'ailleurs que plus tard bien embrassé les causes et compris les effets, qui nous ont permis de décomposer, pour ainsi dire, en phases successives l'œuvre de la conquête et de la mener à bonne fin.

Dans son ensemble, alors fort peu connu, l'Algérie présente une série de zones bien distinctes, parallèles entre elles et au rivage méditerranéen.

C'est d'abord la bande littorale, le Tell, la région labou-

rable, colonisable, avec ses vallées au sol exceptionnellement fertile et ses âpres pâtés montagneux du Dahra, de l'Ouarenseris et du Djurdjura. Puis, c'est la région des Hauts-Plateaux, le domaine de l'Arabe pasteur; arides, balayés par les ouragans de sable, ils ne se prêtent à aucune culture, offrant seulement des pâturages passagers après la saison des grandes pluies. C'est, enfin, séparé des Hauts-Plateaux par une épaisse chaîne de hauteurs continues, le Sahara, avec ses immenses espaces désolés, mais aussi avec ses chapelets de riches oasis.

Nous n'occupions encore que les vallées et les plateaux les plus abordables du Tell lorsqu'apparut Abd-el-Kader. Abd-el-Kader était un adversaire redoutable ; à plusieurs reprises, de 1833 à 1840, il nous menaça jusqu'aux portes d'Alger, et on put craindre en France qu'il ne nous tînt bloqués dans nos forteresses du littoral. C'est en 1840 seulement que la lutte se dessina nettement en notre faveur avec l'enlèvement du col de Mouzaïa par le duc d'Orléans. C'est d'ailleurs seulement à partir de cette année 1840 que le principe de l'occupation étendue l'emporta définitivement, dans les conseils du gouvernement, sur celui de l'occupation restreinte. En même temps que le général Bugeaud était appelé au gouvernement général, l'effectif de l'armée d'Algérie était porté jusqu'à 72,000 hommes.

Abd-el-Kader, cependant, fit tête près de trois années encore, et parvint, à plusieurs reprises, à jeter l'effroi jusque dans la banlieue d'Alger ; ce n'est qu'après la prise de sa smalah par le duc d'Aumale que, traqué de toutes parts, séparé de ses partisans soumis ou dispersés, il se résigna, à la fin de 1843, à se réfugier au Maroc. On sait comment fit explosion sous ses pas le fanatisme, dès longtemps surexcité, des populations du Maghreb, et comment, quelques mois plus tard, le 14 août 1844, l'armée marocaine, franchissant la frontière, vint se faire écraser à l'Isly.



Les Batteries de montagne du 11°.

1° LA 5° BATTERIE

Depuis les derniers jours de 1843, le 11° régiment d'artillerie était enfin représenté à l'armée d'Afrique. Partie de Valence le 2 décembre, la 5° batterie avait été débarquée à Bône le 31 du même mois.

Pour cette guerre spéciale, on avait dû, on le sait, créer un matériel particulier et un type nouveau de batterie.

La nature du pays et l'absence absolue de viabilité ne permettaient guère, sauf sur quelques points du littoral, d'employer les pièces de campagne autrement que comme matériel de siège. Pour gravir avec les colonnes les sentiers de chèvre de l'Ouarenseris et du Dahra, pour les suivre au travers des solitudes sablonneuses des Hauts-Plateaux, il fallait une bouche à feu assez légère pour qu'un mulet de moyenne force la portât sans être incommodé ou ralenti dans sa marche, assez facile à manier à bras d'hommes pour pouvoir être rapidement mise en batterie ou replacée sur le bât, assez puissante cependant pour ouvrir tout au moins un mur d'enceinte en pisé ou une lisière de village.

Le matériel de 12 de montagne, dont les éléments avaient été en grande partie empruntés à l'artillerie anglaise des Indes, avait admirablement réalisé cet ensemble de conditions diverses, et le plus grand nombre des batteries de l'artillerie d'Afrique en avaient été armées.

Une batterie de montagne comprenait :

5 officiers (capitaine commandant, capitaine en 2°, trois lieutenants ou sous-lieutenants) ;

225 hommes de troupe ;

30 chevaux de selle dont 11 d'officiers, et 160 mulets.

Ces derniers portaient :

6 canons-obusiers de 12 ;

9 affûts ;
60 caisses à obus, soit 80 coups par pièce;
100 caisses à munitions d'infanterie, contenant ensemble 80,000 cartouches;
3 forges ;
52 caisses d'outils de rechange, de bagages, de vivres ou de matériel divers.

Chacune des sections devait pouvoir se suffire à elle-même et marcher isolément avec :

1 officier ;
60 à 70 hommes ;
6 chevaux de selle ;
30 à 50 mulets ;
2 canons-obusiers ;
3 affûts ;
1 forge,

et un nombre variable avec les circonstances de caisses à munitions d'artillerie ou d'infanterie et de caisses de matériel.

C'est sur ce pied que fut mobilisée la 5e batterie du 11e, comme d'ailleurs toutes celles que le régiment fournit par la suite à l'armée d'Afrique.

Au moment où la batterie débarquait à Bône, l'avenir, on l'a dit plus haut, paraissait assuré. La résistance arabe semblait terminée avec la fuite d'Abd-el-Kader, comme la résistance turque l'avait été par la reddition de Constantine. Ce n'était plus l'ère des marches timides rayonnant autour des points d'occupation; nos prétentions pouvaient être plus lointaines et plus hautes, et le gouverneur, qui venait d'être nommé maréchal, était en droit d'entrevoir le moment où l'autorité de la France serait reconnue sans conteste sur tous les points du vaste territoire des trois provinces.

Nos colonnes n'avaient cependant jamais abordé encore ni le massif de la Kabylie, ni celui de l'Aurès, ni les ksours du Sud. Défendues contre les envahisseurs, les unes par

l'âpreté de leurs montagnes, les autres par les solitudes désolées qui les enveloppaient, les populations de ces régions étaient restées à peu près inviolées par la conquête arabe et turque, aussi bien qu'autrefois par la conquête romaine, et, comme nous l'avons vu au début, elles n'avaient tout d'abord éprouvé que fort peu d'émotion en voyant, une fois de plus, le Tell changer de maîtres.

Cependant, ces Turcs, ces Arabes que nous dépossédions étaient sinon des frères de race, du moins des coreligionnaires, et, à défaut d'un appui direct bien actif, ils étaient toujours assurés de trouver chez leurs voisins kabyles ou sahariens un refuge, de la poudre et des armes.

Aussitôt que, délivré enfin de soucis immédiats, le gouverneur général avait pu envisager la situation d'ensemble, il n'avait pas tardé à comprendre et à faire comprendre au gouvernement métropolitain que nous ne serions les possesseurs incontestés du littoral d'Alger qu'après avoir étendu non seulement notre influence, mais même notre pouvoir direct sur les montagnards du Djurdjura et sur les tribus nomades ou sédentaires des frontières sahariennes.

Cette troisième phase de la conquête allait être la plus longue et peut-être la plus rude. En ce qui concerne la région des oasis, elle n'est pas encore terminée aujourd'hui.

Deux sections de la 5° batterie avaient été maintenues à Bône; la 1re section, dirigée sur Sétif, après le débarquement, allait précisément faire partie de la première expédition poussée vers l'extrême sud, de la colonne que le duc d'Aumale, récemment nommé commandant de la province de Constantine, conduisait, en février et mars 1844, jusqu'à Biskra, à 300 kilomètres du littoral.

Le prince n'eut d'ailleurs qu'à paraître pour établir notre autorité dans cette région du Mzab, où un parti puissant, celui du grand chef Ben-Ganah, nous avait appelés. A peine la colonne eut-elle à tirer, au retour, en gravissant les

pentes du Djebel-Amar, quelques coups de fusil contre les contingents du parti opposé.

La section rentra à Sétif en avril; elle y resta jusqu'à la fin de l'année.

A la même époque, une autre colonne parallèle, commandée par le général Marey, avait atteint Laghouat, tandis que le gouverneur général en personne dirigeait la première marche de nos troupes le long du littoral kabyle et occupait Dellys.

Les deuxième et troisième sections de la batterie n'avaient pris aucune part à ces expéditions de printemps; au mois d'août, au moment de l'incursion marocaine, elles furent, avec quelques autres troupes, appelées dans la province d'Alger, puis dirigées à la fin de l'année, par Aumale et les Portes-de-Fer, sur Sétif, où la batterie entière se trouva ainsi réunie.

Dans sa marche sur Biskra, le duc d'Aumale avait longé, sans y pénétrer, le massif de l'Aurès, et les montagnards n'avaient pu résister à l'envie de faire quelque peu parler la poudre. Comme on ne les avait pas immédiatement châtiés, l'agitation avait grandi, et, dans les premiers mois de 1845, les Ouled-Sultan étaient descendus dans la plaine et étaient venus piller nos colonnes jusque dans la banlieue de Batna.

Expéditions dans l'Aurès et dans le Hodna. — Le général Bedeau, qui avait pris des mains du duc d'Aumale le commandement de la province de Constantine, concentra à Batna 3,000 fantassins et 400 cavaliers, qu'il forma en deux petites brigades aux ordres du général Levasseur et du colonel Herbillon, et se prépara à marcher à leur tête sur l'Aurès.

La première section de la 5e du 11e, lieutenant Arrivet, fut affectée comme artillerie à la brigade Herbillon; le capitaine-commandant Ohier devait marcher avec elle. Deux

autres sections de régiments différents furent affectées à la brigade Levasseur; le commandant Pariset commandait l'ensemble de l'artillerie.

La colonne partit de Batna le 1er mai; le 5, elle pénétra par le versant nord dans le massif de l'Aurès, que le général avait l'intention de traverser du nord au sud dans toute son épaisseur. La marche se poursuivit sans obstacle pendant les premiers jours, et le général put atteindre assez facilement le plateau central de Médina, qui commande les principales vallées du massif, et où il avait décidé l'établissement d'un camp retranché, dont les travaux furent aussitôt commencés.

De là, il rayonna dans toutes les directions, soumettant successivement au tribut les Ouled-Abdi, les Ouled-Amran, les Beni-Maafa, etc.; ces derniers seuls firent une résistance assez sérieuse. En arrivant, le 20, au pied du contre-fort qui supporte le village d'Aïdoussa, nous le trouvâmes fortement occupé par quelques milliers de montagnards, et l'avant-garde fut arrêtée net par la fusillade. La position, très solide par elle-même et organisée avec intelligence, était à peu près inabordable de front. La brigade Levasseur s'établit en face d'elle, tandis que la brigade Herbillon recevait l'ordre de suivre les guides qui s'offraient à l'amener, par un grand détour au travers de la montagne, sur les derrières de l'ennemi.

Les sentiers dans lesquels elle s'engagea étaient à peine praticables pour les hommes à pied, et ce fut au prix d'efforts inouïs que la section Arrivet parvint à les suivre. Enfin, vers le milieu du jour, les éclaireurs de tête aperçurent les revers d'Aïdoussa à quelque 1,200 mètres, mais séparés d'eux par un ravin profond. Par bonheur, une étroite corniche permit de mettre en batterie les deux petites pièces de montagne; quelques obus, éclatant au milieu des défenseurs surpris, suffirent à jeter parmi eux une confusion indicible, et les bataillons des brigades Levasseur et Herbil-

lon, s'élançant à l'attaque, se rejoignirent au centre même du village abandonné.

Ce fut la seule affaire sérieuse, et le général Bedeau, laissant le colonel Herbillon dans l'Aurès pour organiser le pays, regagna Batna avec la brigade Levasseur.

A peu près vers la même époque, le général d'Arbouville, commandant à Sétif, avait reçu l'ordre de parcourir la région M'sila-Bou-Saada, où se manifestaient quelques symptômes d'agitation. Il partit de Sétif, le 4 juin, à la tête d'une petite colonne de 1,500 hommes, emmenant comme artillerie la troisième section de la 5e batterie du 11e, avec le capitaine en 2e de la batterie, le capitaine LEBŒUF.

La colonne arriva sans encombre jusqu'à Bou-Saada; mais elle y était à peine parvenue, que le général d'Arbouville reçut un appel pressant du général Marey, aux prises avec des difficultés sérieuses dans le sud du Titteri, chez les Ouled-bou-Azis.

Il se hâta d'accourir par Bordj-Bou-Aréridj et les Portes-de-Fer, et, le 18 juin, les deux colonnes réunies atteignirent les contingents des Ouled-Bou-Azis, grossis de ceux des tribus voisines, et les châtièrent assez rudement pour faire, du coup, rentrer tout le Titteri dans le devoir.

Le jour même où la colonne d'Arbouville regagnait Sétif, le général apprenait que les tribus du Hodna, au milieu desquelles il s'était montré le mois précédent, prenaient de nouveau une attitude menaçante. Il repartit immédiatement. Cette fois, le passage des montagnes qui enserrent au nord le plateau du Hodna lui fut assez vivement disputé; le 18 juillet, entre Bordj-bou-Aréridj et M'sila, la colonne se heurta à de nombreux contingents des Ouled-Naïl et des Beni-Djaad. Dans ce pays âpre et tourmenté, l'attaque pouvait coûter beaucoup de monde. Le capitaine LEBŒUF était aux côtés du général d'Arbouville; gravissant un plateau d'accès assez difficile, mais d'où l'on découvrait au loin les hauteurs occupées par l'ennemi, il parvint à y faire hisser

ses deux petites pièces, et quelques volées d'obus eurent raison de la résistance ; le capitaine LEBŒUF fut cité à l'ordre du jour « pour le sang-froid et l'énergie dont il avait fait preuve ». Ce fut la seule affaire de cette nouvelle expédition. La colonne, et la section avec elle, rentrèrent à Sétif dans les premiers jours d'août.

A ce moment (août 1845), la tranquillité était profonde dans les trois provinces, mais elle y fut de courte durée. Vers le milieu de septembre, Abd-el-Kader, désespérant d'entraîner de nouveau le sultan du Maroc, reparut subitement de sa personne au milieu de la province d'Oran, que sa présence suffit à mettre en feu. En même temps, un marabout énergique, Bou-Maza, auquel nous devions déjà les révoltes du printemps dans le Dahra et dans le Titteri, soulevait toutes les tribus de la vallée du Chélif et menaçait un instant Miliana.

C'est la date (24-26 septembre 1845) de la glorieuse défense de Sidi-Brahim, mais c'est aussi celle de la malheureuse capitulation d'Aïn-Temouchen. Ce fait inouï de Français déposant les armes donna à l'insurrection une redoutable intensité.

Pendant que le maréchal prenait en personne, dans la province d'Oran, la direction des colonnes convergentes qui, sans parvenir à atteindre Abd-el-Kader lui-même, réussissaient du moins à étouffer l'incendie qu'il avait allumé, le général Marey était dirigé d'Alger sur le Titteri de nouveau soulevé par Bou-Maza, et, de nouveau aussi, le général d'Arbouville était appelé de Sétif pour lui prêter main-forte.

Le général d'Arbouville se mit en marche, le 4 novembre, avec 1,800 fantassins, quelques cavaliers et deux sections de montagne, dont la première de la 5e batterie du 11e, lieutenant ARRIVET.

Ce fut la répétition presque exacte de la campagne du printemps précédent; les deux colonnes se réunirent le 11 au pied des derniers contreforts des Ouled-bou-Aziz, à une

journée de marche du point où leurs contingents avaient été battus au mois de juin, et où ils s'étaient de nouveau concentrés ainsi que ceux des Beni-Djaad et de toutes les tribus avoisinantes.

Les deux généraux se portèrent immédiatement contre eux; ils les trouvèrent, le 12, solidement établis dans des positions soigneusement organisées et disposés à se défendre à outrance.

Lancés en tirailleurs sur des pentes abruptes couronnées de murs en pierres sèches d'où partait une fusillade nourrie, nos fantassins n'avançaient que difficilement.

L'artillerie (quatre sections de montagne) cherchait depuis plus d'une heure, sans grand succès, à préparer l'attaque. Etablis trop loin et très en contre-bas de la position ennemie, nos obusiers envoyaient leurs projectiles un peu au hasard, quand le capitaine commandant l'artillerie eut, cette fois encore, l'heureuse inspiration d'occuper une éminence rocheuse dont quelques-uns de nos voltigeurs venaient de déloger l'ennemi. Il n'y avait guère de place que pour deux pièces; il appela la section Arrivet, qui, en trois quarts d'heure, aidée par des hommes d'infanterie, parvint à escalader les rochers et à atteindre l'emplacement assigné. De là elle battait presque à bout portant le front d'attaque et découvrait au loin les revers de la position. Une trentaine d'obus bien dirigés suffirent à disperser les défenseurs et valurent au lieutenant Arrivet la bonne fortune d'être cité par le général d'Arbouville comme « ayant décidé de la journée ».

Dès le lendemain, les deux généraux se séparèrent; le général Marey se dirigea vers Boghar, tandis que le général d'Arbouville resta dans le Titteri, qu'il sillonna dans tous les sens, recueillant, avec la soumission des tribus, les impôts arriérés; il ne rentra à Sétif que dans les premiers jours de 1846.

Pour faire face à Abd-el-Kader vers Tlemcen, le gouver-

neur général avait dû dégarnir partiellement la province de Constantine.

L'éloignement de la colonne d'Arbouville y avait encore notablement réduit l'effectif de nos forces; aussi les émissaires de l'Emir avaient-ils pu reprendre leurs menées au milieu des régions mal soumises du Hodna et du Bellezma. Le colonel Herbillon, commandant de la subdivision de Batna, avait en vain tenté de rétablir l'ordre avec une petite colonne de deux bataillons; son intervention infructueuse n'avait réussi qu'à changer une sourde agitation en révolte ouverte; toutes les grandes tribus du Sud, Ouled-Sultan, Ouled-Sellam, Ouled-Naïl, s'étaient mises en insurrection ouverte, chassant ou massacrant les chefs que nous leur avions donnés, pour se ranger sous l'obéissance d'un certain Si-Saâd, l'un de nos ennemis déclarés.

La situation était grosse de périls. Le général Levasseur, commandant intérimaire de la province, n'hésita pas; il concentra en hâte sur Ras-el-Azoum tout ce qui n'était pas absolument indispensable aux garnisons des places, soit cinq faibles bataillons d'infanterie ne faisant guère que 2,000 baïonnettes, 300 cavaliers et ce qui restait de la 5e batterie du 11e, les 2e et 3e sections, sous les ordres du capitaine commandant Ohier. Il prit lui-même, le 4 décembre, le commandement de cette petite brigade pour marcher vers le sud.

La résistance ne fut d'ailleurs pas ce qu'on avait pu craindre. Grâce aux jalousies qui divisaient les grands chefs indigènes et à la haine que le plus puissant d'entre eux, El-Mokrani, portait à Si-Saad, tout fut terminé en quelques semaines, après deux ou trois engagements sans importance; pour obtenir l'aman, les rebelles nous livrèrent l'un des principaux lieutenants de Si-Saad, Bou-Darbela, et Si-Saad lui-même n'échappa au même sort que par une prompte fuite.

Le temps avait été superbe et la colonne n'aurait rapporté

que le souvenir d'une charmante promenade militaire, si elle n'avait eu cruellement à souffrir dans la route de retour, des rigueurs subites d'un hiver inattendu sous cette latitude.

Le général s'était engagé, le 1er janvier 1846, dans les montagnes qui enserrent au nord le bassin du Hodna; ce jour-là même, le thermomètre descendit à plusieurs degrés au-dessous de zéro, et la nuit qui suivit fut absolument glaciale, de même la journée du 2 et la nuit du 2 au 3. Peu préparés à cette température, qui succédait sans transition à des jours de véritable chaleur, les hommes avaient beaucoup souffert; quelques mulets, quelques chameaux avaient péri. On avait hâté la marche sans concevoir cependant d'inquiétude. Le 3, la colonne marchait depuis le point du jour sous un ciel bas chargé de nuages épais; elle venait d'entrer dans les défilés du Djebel-bou-Thaleb, quand le vent, qui depuis le matin soufflait du nord avec force, se déchaîna en ouragan furieux, en même temps que d'épais tourbillons de neige couvraient, en quelques minutes, le sentier suivi d'une couche de plusieurs pieds d'épaisseur. Epouvantés, une partie des chevaux et des animaux de bât avaient échappé à leurs conducteurs et renversaient tout sur leur passage. Les hommes eux-mêmes se dispersaient, sourds à la voix de leurs officiers, fuyant devant la tempête dans l'espérance vaine de trouver un abri; cependant, une partie des fantassins, presque tous les cavaliers et tous les artilleurs étaient restés à leur place de colonne; le général Levasseur, se multipliant, parvint à les serrer les uns contre les autres, et à établir, vers 4 heures du soir, un semblant de halte gardée.

Le capitaine Omier avait fait bander les yeux de tous ses animaux; trois ou quatre canonniers, à tour de rôle, maîtrisaient chacun d'eux, tandis que les autres, pour éviter l'engourdissement, serpentaient autour du parc au pas de course. L'obscurité vint bientôt, épaisse et profonde; il fal-

lait empêcher les hommes de s'asseoir et surtout de dormir, car le sommeil pouvait être mortel; le capitaine lui-même, ses officiers et ses sous-officiers faisaient et refaisaient l'appel nominal, forçant chacun à répondre à haute voix. Par ces moyens ou par des moyens analogues, on parvint à passer ainsi dans tous les groupes les premières heures de la nuit. Vers 11 heures, la tempête s'apaisa; on put à grand'peine allumer quelques feux, prendre un peu de nourriture et de repos.

Quand la colonne rentra à Sétif, le 5 janvier, 1,200 hommes sur 2,000 manquaient à l'appel; seules les deux sections défilèrent au complet devant le général : il ne leur manquait ni un homme ni un mulet; aussi celui-ci, dans son rapport, qu'il adressa le jour même au gouverneur général, en tête de tous ceux qui n'avaient pas désespéré dans cette nuit fatale, citait-il le capitaine OHIER pour son *admirable conduite*. Avec le capitaine commandant l'un des sous-officiers de la batterie, le maréchal des logis HURSTEL, avait mérité d'être particulièrement nommé au rapport pour son dévouement et son énergie; le maréchal lui envoya l'épaulette de sous-lieutenant.

Le désastre, cependant, se réduisit à des proportions moindres qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Tous les disparus n'avaient pas succombé et beaucoup d'entre eux regagnèrent Sétif dans les journées suivantes. Le chiffre des morts, encore trop élevé, ne dépassa guère la centaine, mais les hôpitaux furent encombrés de plus de 500 malades.

De son côté, vers la fin de janvier, la section ARRIVET regagna Sétif, et la batterie s'y trouva réunie tout entière. A la même époque, elle changea de commandant; le capitaine OHIER, nommé chef d'escadron, fut remplacé par le capitaine BOURSON.

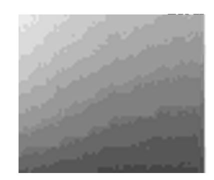
L'année 1846 s'écoula sans que la paix de la colonie fût troublée sur aucun point; ce ne fut d'ailleurs pas pour les

troupes une année de repos; de nombreuses colonnes sillonnèrent en tous sens toutes les parties du territoire depuis le littoral jusqu'à l'extrême sud, jusqu'à Laghouat et Aïn-Madhi. Pour sa part, la 5e du 11e, avec trois bataillons et deux escadrons, sous les ordres du colonel EYMARD, resta en expédition du 31 mai jusqu'au 21 juillet dans la région des chotts du sud de Constantine.

Du reste, cette apparition de nos soldats au milieu de toutes les tribus, le bel ordre de leurs marches, l'exacte discipline qu'ils observaient, le prestige de leurs chefs, valurent presque des combats heureux. Cette année 1846 marque une étape décisive dans l'histoire de la conquête. Jamais les soumissions volontaires n'avaient été si nombreuses et si sincères : les chefs les plus influents du Djurdjura et de la vallée du Sébaou vinrent à Alger demander l'aman. Bou-Maza, notre plus fanatique et notre plus habile ennemi après Abd-el-Kader, repoussé par les tribus et désespérant de la fortune, s'était rendu au colonel de Saint-Arnaud; l'Emir lui-même, de nouveau réfugié au Maroc, n'en devait plus sortir que pour se remettre, lui aussi, entre nos mains. Sans que l'on pût prévoir encore cette solution prochaine, on savait du moins que son prestige était irrémédiablement atteint et qu'Arabes et Marocains restaient sourds à ses excitations.

Première expédition en Kabylie. — Seule, au milieu de cette vaste contrée pacifiée et soumise, la Kabylie restait, sinon activement, du moins passivement hostile, fermée à nos colonnes, auxquelles elle interdisait les passages d'Alger à Bougie et de Bougie à Sétif.

Peut-être pouvait-on se contenter jusqu'à nouvel ordre des offres d'alliance et de bonne amitié des Kabyles : c'était l'avis du gouvernement; ce n'était pas celui du maréchal. Au commencement de janvier 1847, une attaque subite de quelques montagnards contre les tribus soumises des environs de Bougie fournit à ce dernier un argument irrésistible



et l'expédition fut décidée. Le maréchal n'ignorait pas qu'elle serait difficile ; il savait que ses troupes allaient avoir affaire à une population très courageuse, fière d'une indépendance jusque-là inviolée, fortement retranchée dans des villages solides au milieu d'un pays inextricable ; aussi donna-t-il à ses préparatifs une ampleur inusitée. Djidjelli, Dellys, Sétif, Bougie furent bondées d'approvisionnements de toutes sortes. Onze bataillons, trois escadrons, trois batteries, une véritable petite armée, fut concentrée à Bordj-Bouïra, dans le Hamza, aux sources de l'oued Sahel. Le maréchal vint se mettre en personne à leur tête dans les premiers jours de mai ; son intention était de descendre toute la vallée de l'oued Sahel jusqu'à Bougie, tandis que, de Sétif, le général Bedeau, avec neuf bataillons, trois escadrons et quatre sections de montagne, devait le rejoindre à mi-chemin par la vallée du Bou-Sellam.

Les deux premières sections de la 5e du 11e faisaient partie, sous les ordres du capitaine Bourson, de la colonne Bedeau.

La division, commandée par le maréchal, s'ébranla le 13 mai ; elle n'éprouva de résistance qu'un seul jour, le 15 mai, et de la part d'une seule tribu, celle des Beni-Abbès, qui furent délogés en moins d'une heure et se dispersèrent pour ne plus reparaître.

De son côté, le général Bedeau, parti à la même date, s'ouvrit le passage sans beaucoup plus de peine.

Cependant, les Reboulla et les Béni-Ourtilane s'étaient mis en travers de la route. Abordés le 16 mai, les Reboulla s'évanouirent devant la fusillade de l'avant-garde ; chez les Beni-Ourtilane, le 18, ce fut un peu plus sérieux : ils occupaient des retranchements solides et il fallut appeler l'artillerie. Les sinuosités de la vallée obligèrent le capitaine Bourson à avancer ses pièces à moins de 100 mètres des positions ennemies ; à cette distance, il suffit d'une dizaine d'obus pour décider la question ; mais aussi trois canonniers

avaient été grièvement atteints. Evacués sur Sétif, deux d'entre eux, le conducteur Ravoux et le servant Kuhn, succombèrent à leurs blessures.

Le 21 mai, les deux colonnes se rejoignirent entre les deux vallées; le 23, elles entrèrent à Bougie, et, le 24, après une imposante cérémonie dans laquelle le maréchal donna, au nom de la France, l'investiture aux principaux chefs kabyles, il s'embarqua pour Alger.

La colonne Bedeau se reposa à Bougie pendant quinze jours, puis revint sur ses pas pour regagner Sétif.

Nous n'avions guère fait, en somme, qu'une grande reconnaissance; les tribus kabyles nous avaient laissé le passage libre ou à peu près, mais elles s'étaient repliées sur leurs montagnes sans faire acte de soumission. Nous étions postés au pied de leurs villages sans y pénétrer; le maréchal était loin d'avoir réalisé ses projets, tout au plus en avait-il amorcé l'exécution. Ce fut la dernière expédition de la 5e du 11e; elle n'eut plus à sortir de sa garnison de Sétif jusqu'au moment où elle reçut l'ordre de rentrer en France; elle s'embarqua à Philippeville le 15 mars 1848, et rejoignit, le 5 mai suivant, à Toulouse, la portion centrale du régiment.

Sans cesse en colonne pendant quatre années, ses sections avaient parcouru, du littoral kabyle aux confins du désert, plus de 6,000 kilomètres, et, si elles n'avaient perdu que sept canonniers du feu de l'ennemi, vingt-deux autres, sans compter ceux qu'on avait évacués sur la France, étaient morts de fatigue, des fièvres ou de la dysenterie.

2° LA 6e BATTERIE

Quelques semaines avant que la 5e batterie rentrât en France, le régiment avait reçu l'ordre, le 27 décembre 1847, de porter sa 6e batterie au pied de guerre de montagne et de la tenir prête au départ; cette batterie avait été embar-

quée à Marseille le 28 janvier, débarquée le 31 à Alger, et de là dirigée par étapes sur Constantine, où elle était arrivée le 23 février.

Huit jours plus tard, l'Algérie apprenait la chute de la monarchie de Juillet; le duc d'Aumale quittait le palais du gouvernement général pour la terre d'exil, et le général Changarnier prenait de ses mains le commandement suprême.

Naturellement, le contre-coup des commotions métropolitaines ne tardait pas à se faire sentir dans la colonie. Le gouvernement provisoire rappelait sur le continent un certain nombre de régiments; en même temps, et par un véritable comble d'imprévoyance, il changeait six fois en six mois le commandant en chef. Il ne tint pas à lui que la situation, déjà assez difficile, ne devint périlleuse.

Abd-el-Kader, heureusement, n'était plus là pour prêcher la guerre sainte; heureusement aussi, ces gouverneurs qui se succédaient si rapidement étaient tous de vieux Africains : tous savaient qu'il importait avant tout de montrer aux Arabes qu'avec ou sans *sultan* nous étions toujours également prêts à faire respecter l'autorité de la France; aussi, malgré la réduction des effectifs laissés à leur disposition, firent-ils sillonner en tous sens par de nombreuses colonnes le territoire des tribus.

C'est ainsi que la 1re section de la 6e du 11e fut adjointe à deux bataillons et à un escadron qui, du 25 mars au 5 juin, parcoururent, sous les ordres du colonel Canrobert, le Hodna et l'Aurès, tandis que les deux autres sections étaient affectées à la brigade mixte du général Gentil, qui, du 25 mai au 24 juin, évolua entre Sétif et Bougie pour tenir la Kabylie en respect.

Le capitaine commandant CAUVET avait marché avec la colonne Canrobert; le capitaine en 2e FOULON-GRANDCHAMPS avec la colonne Gentil.

Bien que l'agitation continuât à couver un peu partout,

ces expéditions combinées du printemps avaient suffi à assurer un été tranquille, et le général Charron, en prenant, au mois de septembre 1848, possession du gouvernement général, qu'il allait garder deux années, pouvait écrire qu'il avait trouvé la colonie plus calme qu'elle ne l'avait jamais été.

La campagne de 1849 sembla d'abord être la reproduction exacte de celle qui l'avait précédée. Comme en 1848, des signes avant-coureurs d'insurrection s'étaient, il est vrai, manifestés sur bien des points; mais, comme en 1848 aussi, les colonnes Pélissier et Mac-Mahon dans la province d'Oran, Blangini, Daumas et Canrobert dans la province d'Alger, de Salles et Saint-Arnaud sur le territoire kabyle, avaient, sans grand'peine, fait de nouveau régner l'ordre et la soumission.

C'est tout à fait à l'improviste qu'arriva du Sud la nouvelle des graves événements qui allaient amener l'un des drames les plus sanglants de nos guerres d'Afrique.

Le siège de Zaatcha. — Le duc d'Aumale avait, en 1844, atteint et occupé Biskra; depuis, nous n'avions pas dépassé ce point, qui était resté l'extrême limite sud de nos possessions directes. Nous étions en rapports, en bons rapports même, avec les habitants des oasis des Zibans; ils nous payaient assez régulièrement un léger tribut. Mais ils étaient restés indépendants en fait et continuaient à se gouverner à leur gré sous des chefs choisis par eux, qui ne nous demandaient guère que pour la forme notre investiture, quand ils ne s'en passaient pas purement et simplement.

La plus importante de ces oasis, celle de Zaatcha, obéissait depuis plus de quinze années à un chef intelligent et énergique, Bou-Zian, qui avait toujours su maintenir son autonomie en face des beys de Constantine, et même en face d'Abd-el-Kader. Il avait dû, cependant, par crainte de l'Emir, se rapprocher de nous, et il était de ceux qui semblaient avoir accepté notre suprématie.



Mais, après les événements de 1848, il crut le moment venu de recouvrer sa pleine indépendance et se mit en devoir de préparer contre nous, dans le Sud, une révolte générale. Ses menées, couronnées d'abord d'un assez mince succès, passèrent quelque temps inaperçues; ce ne fut qu'au printemps de 1849 qu'elles éveillèrent enfin l'attention du bureau arabe de Biskra. Le commandant de Saint-Germain crut malheureusement pouvoir s'assurer sans résistance de la personne de Bou-Zian : le lieutenant Seroka, chargé de cette mission avec quelques spahis, tomba au milieu d'une population surexcitée et parfaitement décidée à défendre son chef; il faillit être massacré avec ses hommes et ne dut son salut qu'à la fuite.

Quelque insignifiant que fût en soi cet échec d'une simple ronde de police, ce fut l'étincelle qui alluma l'incendie; Bou-Zian entra ouvertement en révolte et appela à la guerre sainte les populations sahariennes.

Le commandant supérieur du cercle de Biskra, commandant de Saint-Germain, ne disposait que de quelques centaines d'hommes; c'était peu contre une population de 5,000 à 6,000 fanatiques. Il fit appel au commandant Carbuccia, alors en expédition dans le Hodna avec une petite colonne de 1,500 à 1,600 hommes (deux bataillons, deux escadrons, une section de montagne). Le 16 juillet, le colonel parut devant l'oasis de Zaatcha.

Quoique plusieurs de nos officiers eussent déjà pénétré dans Zaatcha, nous n'avions que des données très incertaines sur la configuration de l'oasis, l'assiette de la ville elle-même et le degré de résistance qu'elle était susceptible de présenter.

Plus considérable que les autres oasis des Zibans, celle de Zaatcha enserre, dans sa forêt de palmiers de plusieurs kilomètres de tour, outre la ville principale, qui lui donne son nom, les ksours moins importants de Lichana, de Farfar et de Tolga. Quand on l'aborde en venant de Biskra,

c'est-à-dire par le nord-est, on trouve à sa lisière même une école religieuse, la *Zaouïa,* dont les bâtiments aux murs épais, sans ouvertures extérieures, forment de ce côté, en cas d'attaque, un véritable ouvrage avancé.

Puis, que de la Zaouïa ou de tout autre point de la lisière, on veuille gagner le ksour central, on a devant soi un lacis inextricable de sentes à peine assez larges pour le passage d'un homme, enserrées par des murs en pisé ou des haies épaisses de figuiers de Barbarie, coupées par de profonds canaux d'irrigation s'embranchant les uns dans les autres à d'innombrables carrefours, dédale de quelques centaines de mètres d'épaisseur, formant en avant de la place comme une immense succession d'ouvrages accessoires.

La place elle-même était entourée d'une solide enceinte en pisé parfaitement flanquée et précédée d'un large et profond fossé plein d'eau. Les premières maisons du ksour s'adossaient à la muraille, au-dessus de laquelle leurs hautes terrasses crénelées donnaient parfois un second et même un troisième étage de feux.

Au moment où, le 16 juillet 1849, le colonel Carbuccia se présentait en face de la Zaouïa, il n'avait, répétons-le, qu'une idée extrêmement sommaire des obstacles qu'il pouvait rencontrer devant lui. Mais, pas plus que nos autres officiers d'Afrique, il n'avait l'habitude d'hésiter. Il forme sa petite troupe en deux colonnes d'assaut, et, confiant l'une d'elles au commandant de Saint-Germain, il s'élance avec l'autre : les portes de la Zaouïa sont brisées à coups de haches; nos soldats y pénètrent, et, malheureusement, au lieu d'y rester et de s'y établir, ils se jettent d'enclos en enclos à la suite des défenseurs; mais ceux-ci ont bientôt disparu au milieu des fourrés et des clôtures, et les nôtres, entourés de toutes parts, fusillés à bout portant par des ennemis invisibles, sont obligés de battre en retraite, emportant 31 morts et 117 blessés.

Le colonel Carbuccia n'avait ni munitions ni vivres; il

fallut reculer jusqu'à Biskra. L'échec était sérieux; l'effet moral fut immense. Comme une traînée de poudre, l'insurrection gagna toutes les oasis des Zibans, les Ouled-Naïl, le Hodna et l'Aurès.

A Alger, et même à Constantine, on ne pensait guère à Bou-Zian; on y apprit à la fois et les préliminaires de la révolte et l'échauffourée du début et le grave insuccès final. On ne pouvait, cependant, songer à se mettre, dans cette saison, en marche au travers des sables; au soleil, le thermomètre s'y élevait à 70°. D'accord avec le gouverneur général, le commandant de la province, général Herbillon, dut se résigner à remettre la revanche aux premiers jours de l'automne.

Par surcroît, le choléra venait de faire son apparition en Algérie : de juillet à novembre, nos effectifs avaient fondu à vue d'œil; même avec les renforts envoyés d'Alger, le général Herbillon ne put disposer, pour les conduire sur Zaatcha, que de six petits bataillons et de quatre escadrons, en tout 4,500 hommes à peine. Il emmenait comme artillerie l'une des section de la 6ᵉ batterie du 11ᵉ régiment (3ᵉ section, lieutenant LEROY), trois mortiers et une section de fusils de rempart; cette artillerie était commandée par le chef d'escadron PARISET.

En même temps, le colonel de Barral, avec 2,000 fantassins, 400 cavaliers et deux sections de montagne, dont la 1ʳᵉ de la 6ᵉ du 11ᵉ (lieutenant DE MAGALLON), devait châtier les rebelles du Hodna.

Le capitaine CAUVET, commandant la 6ᵉ batterie du 11ᵉ, marchait avec la 3ᵉ section; le capitaine en second FOULLON-GRANCHAMPS, avec la 1ʳᵉ.

Venues de Constantine, de Batna, de Sétif, les troupes du général Herbillon étaient concentrées, dans les premiers jours d'octobre, à Biskra; le général y arrivait le 4, et le 5, à 8 heures du matin, il arrêtait son avant-garde au point

même où s'était arrêtée, le 16 juillet précédent, celle du colonel Carbuccia.

Ce fut ce même officier supérieur que le général chargea de nouveau d'enlever la Zaïoua. Comme en juillet, nos soldats y pénétrèrent; mais, comme en juillet aussi, et malgré les ordres formels du général, leur ardeur les entraîna à la suite de l'ennemi dans les labyrinthes de l'oasis : le résultat ne fut pas plus heureux. Fusillés de tous côtés à bout portant, ils durent se retirer en hâte vers la lisière, laissant 24 morts sur le terrain et emportant, à grand'peine, 47 blessés, dont 13 officiers.

Il était évident qu'on ne viendrait à bout de la place que par une attaque régulière.

Dans la nuit du 7 au 8, l'artillerie construisit une solide batterie en terre sur une légère éminence dont la prise de la Zaouïa nous avait donné la possession; on y installa les deux pièces de campagne et les trois mortiers. La batterie n'était guère à plus de 350 mètres du ksour, mais son tir, très gêné par les palmiers, ne pouvait suffire à faire brèche et surtout à préparer l'accès; le général se décida à avancer pied par pied vers les deux saillants nord-est et sud-est de l'enceinte.

Dans les premiers jours, l'ennemi ne se montra pas très entreprenant et ne troubla guère les travailleurs. Du 12 au 18, le progrès des approches permit d'abord de reporter bien plus en avant les pièces établies le premier jour sur le mamelon de la Zaouïa, puis de construire à la tête des sapes, à 50 mètres à peine de chacun des saillants attaqués, deux petites batteries de brèche. L'une de ces batteries, celle qui faisait face au saillant nord-est, fut armée des deux obusiers de la section Leroy et servie par son personnel.

Le 19, elle avait réussi à ouvrir la muraille en face d'elle, au prix, d'ailleurs, de plus de 200 obus; en face du saillant sud-est, l'autre batterie avait eu le même succès. Sur ces

entrefaites, le colonel de Barral, après avoir facilement remis l'ordre dans le Hodna, avait rejoint le petit corps de siège avec 1,500 hommes de renfort. Le général Herbillon décida l'assaut pour le 20 octobre.

La charge sonne à 6 heures du matin. A gauche le colonel Carbuccia, à droite le colonel Dumontel s'élancent sur les deux brèches; mais, reçus par le feu à bout portant des maisons, qui forment un arrière-retranchement intérieur, ils ne peuvent s'établir sur le couronnement et doivent reculer, laissant sur les talus qu'ils ont gravis 40 morts et 120 blessés. Les assiégés se jettent à la poursuite et ne sont arrêtés que par l'intervention des bataillons de réserve et la mitraille des batteries de brèche.

Le petit corps expéditionnaire fondait à vu d'œil : déjà près de 300 hommes étaient tués ou blessés et 500 malades remplissaient les ambulances de Biskra. D'autre part, on venait d'apprendre qu'un ancien kalife d'Abd-el-Kader, Mohammed bel Hadj, avait réussi à soulever les populations sahariennes et s'apprêtait à marcher à leur tête au secours de la place. Il était urgent d'en finir. Le général Herbillon adressa un appel pressant au gouverneur, lui demandant de nouveaux renforts et, surtout, des pièces plus puissantes que celles dont il avait disposé jusque-là.

En les attendant, nos soldats se trouvèrent presque assiégés à leur tour.

Le 25 octobre, une sortie furieuse rendit un instant les Arabes maîtres de nos tranchées; nos postes avancés avaient été surpris et massacrés. Heureusement, deux bataillons eurent le temps de prendre les armes et de s'élancer au-devant des assaillants, en même temps que le capitaine Cauvet installait en hâte les deux pièces de la section de Magallon sur une butte d'où elles voyaient au travers des arbres, à très petite distance, le terrain de la lutte, que leurs obus parvinrent rapidement à balayer.

Cependant, Mohammed bel Hadj se rapprochait chaque

jour, et nos communications avec Batna et Biskra devenaient très précaires.

Dans la nuit du 30 au 31, le général, emmenant avec lui toute la cavalerie qui lui restait, 400 chevaux, avec 250 fantassins seulement et la section Leroy, se porta à sa rencontre; il n'eut pas à aller loin: précisément les Sahariens atteignaient vers Tolga les lisières de l'oasis. Une dizaine d'obus, tombant dans la foule surprise, y portèrent le désordre, et nos cavaliers, chargeant à fond de train, les dispersèrent vers le désert. En quelques minutes, tout était terminé.

Pendant cette courte expédition, les assiégés avaient tenté une nouvelle sortie en masse; mais les troupes de tranchée se trouvaient cette fois sur leurs gardes et ne s'étaient pas laissé aborder.

Nos travaux se poursuivaient lentement; les têtes des deux attaques avaient, il est vrai, été reliées par une tranchée continue; mais, dans une troisième sortie, le 5 novembre, les défenseurs avaient réussi à en incendier les blindages et à en bouleverser les parapets. L'artillerie, dont les projectiles s'épuisaient, tirait à peine contre la place et réservait son feu pour repousser de nouvelles sorties. Les canonniers, roulant entre eux comme dans un grand siège pour le service des tranchés, étaient très éprouvés par les fatigues de cette garde, qui revenait un jour sur trois, et par la fusillade du rempart.

Cependant, les appels du général Herbillon avaient été entendus. Le 8 novembre au soir, le colonel Canrobert arrivait avec deux bataillons, un escadron et une section de montagne; le 15, le colonel de Lourmel amenait encore deux bataillons avec deux pièces de 12 de campagne et un grand convoi de munitions.

Avec ces renforts, le corps de siège comprenait plus de 8,000 hommes, que le général Herbillon organisa en trois petites brigades sous les ordres des colonels de Barral, Canrobert et Dumontel.

Dès le 16, à la tête des deux premières, il se porta contre les Sahariens, qui se montraient de nouveau plus nombreux et plus entreprenants qu'à la fin d'octobre. Cette fois, ils furent absolument surpris et taillés en pièces. Débarrassé de tout souci extérieur, le général put se préoccuper exclusivement d'en finir avec Zaatcha.

Il fallait se hâter, car l'état sanitaire était maintenant tout à fait inquiétant. Venu du nord avec les colonnes de secours, le choléra avait fait son apparition dans le camp, et du 15 au 30 novembre près de 1,000 hommes encore avaient dû être évacués sur Biskra.

Le génie et l'artillerie avaient vivement poussé les travaux ; une véritable « troisième parallèle » entourait maintenant les faces nord-est et nord de la place ; elle était reliée avec le camp en arrière par de larges cheminements bien défilés. Quatre nouvelles batteries, nos 9, 10, 11 et 12, avaient été élevées ; la batterie n° 9, armée de deux pièces de 12 de campagne, avait ouvert sur une grande largeur la courtine de la face nord ; la batterie n° 10, élevée vis-à-vis du saillant nord-est et armée de deux obusiers de montagne, avait surtout pour but de balayer le terrain en avant des deux faces attaquées, pour protéger nos travaux contre les sorties ; elle avait été construite et elle était servie par la 6e du 11e ; les batteries nos 11 et 12 continuaient et élargissaient les brèches pratiquées dès le début aux angles saillants nord-est et sud-est.

Les défenseurs ne montraient cependant aucun symptôme de découragement et leurs munitions semblaient inépuisables, car ils les prodiguaient dès que de notre côté une tête se montrait au-dessus des parapets.

Leurs balles faisaient ainsi chaque jour une dizaine de victimes.

Le 24 novembre, à 11 heures du matin, des hurlements sauvages, que dominent les « youyou » des femmes, éclatent tout à coup derrière les remparts ; et, à travers leurs

portes ouvertes, par-dessus leurs murailles écroulées, les assiégés s'élancent en torrent sur nos lignes. Les chasseurs du 5ᵉ bataillon, qui occupent la tranchée, sont égorgés avant d'avoir pu sauter sur leurs armes, de même que les artilleurs de la batterie n° 9. A la batterie n° 10, occupée à ce moment par une quinzaine de canonniers du 11ᵉ sous les ordres du capitaine FOULLON-GRANCHAMPS, on a été assailli un peu plus tard et on a eu le temps de se mettre en défense; nos hommes luttent corps à corps, à coups d'écouvillons et de sabres-baïonnettes; le capitaine est blessé ainsi que les deux chefs de pièce; plusieurs hommes tombent, les autres continuent à défendre leurs canons.

Heureusement, les nôtres ne sont pas loin; les chasseurs du 8ᵉ bataillon se précipitent au pas de course, dégagent notre galerie du couronnement de la face nord et, avec elle, les batteries nᵒˢ 10 et 11. Leurs pièces, remises immédiatement en action, couvrant de mitraille les glacis, forcent les Ksouriens à précipiter leur retraite vers la place.

Cette chaude affaire nous coûtait une cinquantaine d'hommes, dont 3 officiers de chasseurs et 1 lieutenant du 13ᵉ d'artillerie tué dans la batterie n° 9.

Pour son compte, la section de service de la 6ᵉ du 11ᵉ avait eu ses deux chefs de pièce grièvement blessés, un canonnier tué et quatre autres blessés. Le capitaine FOULLON-GRANCHAMPS avait été atteint, lui aussi, mais légèrement.

Le maréchal des logis LOMBARD, l'artificier GIRARD, le servant AUSTIER furent cités à l'ordre du corps de siège pour l'énergie dont ils avaient fait preuve dans la défense de leurs pièces. Le premier devait, quelques jours plus tard, succomber à ses blessures.

Le 25, la journée est calme; les batteries de démolition continuent seules à tirer à intervalles réguliers pour empêcher de réparer les brèches.

Malgré ses murailles éventrées, malgré la dispersion de ses alliés du dehors, Bou-Zian ne manifeste aucune velléité

de soumission. Il faut en finir; le général ordonne de se préparer pour le lendemain à un troisième et décisif assaut.

Les troupes se massent dans la tranchée pendant les dernières heures de la nuit : à droite, au nord, le colonel Canrobert avec 250 chasseurs du 5e bataillon, 100 hommes des compagnies d'élite du 16e de ligne et 530 zouaves ; au centre, au saillant nord-est de l'enceinte, le colonel de Barral avec 450 chasseurs du 8e bataillon, 400 hommes du 38e de ligne et 100 zouaves ; à gauche, au sud-est, le lieutenant-colonel de Lourmel avec 650 hommes du 8e de ligne et 250 du 43e.

Chaque colonne doit être précédée d'un détachement de sapeurs et suivie d'une section de montagne pour détruire au besoin les obstacles intérieurs. C'est la section de Magallon qui suit la colonne de Barral.

La section Leroy, elle, est mise aux ordres du colonel Dumontel, qui, avec trois bataillons soutenus par toute la cavalerie, doit, pendant l'assaut, surveiller les débouchés de l'oasis.

A 8 heures du matin, le clairon du général sonne la charge, immédiatement répétée sur toute la ligne. Les trois colonnes s'élancent et couronnent en quelques secondes les trois brèches; mais ce n'est que le prélude de la lutte. Toutes trois doivent s'ouvrir le passage pied à pied, au travers du réseau des ruelles barricadées ; chaque maison forme une petite forteresse qu'il faut emporter d'assaut et à coups d'hommes. Les trois colonnes cependant finissent par se réunir vers 9 h. 1/2 sur la place centrale; en face d'elles, un groupe de maisons plus élevées et plus solides que les autres paraît former le réduit suprême de la défense. Les premières compagnies qui l'abordent sont fauchées par la fusillade et reculent en désordre. Il faudrait du canon; mais les sections n'ont pu suivre au travers des décombres accumulées; l'une d'elles arrive cependant et tire une trentaine d'obus sans pouvoir faire brèche; enfin quelques sapeurs se dévouent et parviennent, en se défilant de maison en mai-

son, à apporter des sacs de poudre jusqu'au pied de cette muraille que le canon est impuissant à entamer : l'explosion y déchire une large ouverture à travers laquelle les zouaves se précipitent.

Nul ne demanda grâce ni ne chercha à fuir. A la fin du jour, là où avait été Zaatcha il ne restait qu'un amas de ruines fumantes, sous lesquelles tous ses défenseurs étaient ensevelis.

Aux vainqueurs, Zaatcha coûtait 165 tués, 790 blessés, 500 morts de la dysenterie ou du choléra : le cinquième de ceux qui avaient paru sous ses murs.

Comme dans tous les sièges, l'artillerie et le génie avaient été particulièrement éprouvés.

La 6e du 11e, qui avait armé avec deux de ses pièces une des batteries les plus rapprochées des remparts et les avait servies sans interruption pendant les quarante-quatre jours de tranchée ouverte, qui, en outre, avait dû, à maintes reprises, faire marcher ses deux autres pièces avec le reste de son personnel pour concourir aux opérations actives ou à la protection des convois, la 6e du 11e avait eu trois officiers blessés sur quatre, deux sous-officiers tués et un blessé sur cinq, enfin, sur 79 hommes, un tué, six blessés et dix-huit évacués, dont douze étaient morts ou allaient mourir dans les ambulances de Batna et de Biskra. C'était plus du quart de l'effectif amené devant la place.

Expédition dans l'Aurès. Siège de Nara. — Le grand foyer de l'insurrection était éteint dans le sang ; toutes les tribus du Hodna et du Bellezma s'étaient hâtées de protester de leur repentir et de leur obéissance, et le général Herbillon avait cru pouvoir faire rentrer immédiatement les troupes, qui venaient d'être mises à si rude épreuve, dans leurs garnisons respectives.

Cependant, le feu couvait encore sourdement dans les étroites vallées de l'Aurès, et, sur l'ordre du gouverneur général,

le colonel Canrobert, qui venait de prendre le commandement de la subdivision de Batna, fut chargé d'aller une fois de plus rétablir l'ordre dans cette région.

Le colonel partit de Batna le 25 décembre 1849 avec cinq bataillons, trois escadrons et deux sections de montagne, dont la 2° section (adjudant Lambert) de la 6° du 11°, qui n'avait pas pris part à l'expédition de Zaatcha.

Il aborda l'Aurès le 27, par les sources de l'oued Abdi, avec l'intention d'en descendre toute la vallée pour remonter ensuite celle de l'oued Abiod.

Pendant les cinq premiers jours de marche, la colonne ne trouva devant elle que des tribus empressées de protester de leurs bons sentiments et rien ne faisait prévoir une résistance sérieuse, quand, le 3 janvier, en approchant du village de Nara, la tête d'avant-garde fut arrêtée net par une fusillade nourrie.

Il suffit d'une rapide reconnaissance pour constater que l'ennemi était en force et qu'il avait très habilement choisi et préparé sa position défensive.

Perché à 60 mètres au-dessus de l'oued Abdi sur un contre-fort abrupt, le village de Nara n'était accessible, du côté du torrent, que par d'étroits escaliers taillés dans le roc. Ses maisons, étagées de palier en palier, permettaient de couvrir de feux, non seulement les abords mêmes du village, mais aussi tous les sentiers de la vallée.

L'artillerie avait cherché vainement une position de batterie ; les hauteurs opposées étaient inaccessibles, et les coudes brusques de la vallée ne lui permettaient pas de s'y installer à portée utile. L'escalade directe, sans préparation par le feu, était une opération chanceuse, en tous cas très meurtrière. Pour tourner la position et l'aborder par les hauteurs mêmes auxquelles elle se rattachait, il fallait, au dire des guides, deux journées de marche au travers d'un pays très difficile. Le colonel Canrobert chargea le colonel Carbuccia de tenter ce mouvement avec un millier de fan-

tassins ; lui-même, avec le reste de ses troupes, occupant l'ennemi par de bruyants et très ostensibles préparatifs d'attaque.

Cette combinaison réussit pleinement. Le colonel Carbuccia ne trouva pas d'ennemis devant lui, et le 6, au point du jour, sa fusillade, éclatant tout à coup sur les rochers qui dominaient Nara, prouvait aux assiégés que toute retraite leur était désormais coupée par la montagne.

En même temps, le colonel Canrobert lançait ses bataillons à l'assaut.

Attaqués ainsi de toutes parts, les montagnards se défendirent héroïquement ; aucun d'eux ne demanda l'aman. A Nara comme à Zaatcha, la lutte ne cessa dans le village en flammes qu'avec la vie du dernier défenseur.

Le lendemain, au moment où la colonne se remettait en route, elle fut assaillie, comme deux ans auparavant celle du colonel Levasseur, par un terrible ouragan de neige.

Fort heureusement, les ruines de Nara pouvaient tant bien que mal fournir encore un abri ; le colonel Canrobert se résolut sagement à y attendre la fin de la bourrasque ; il l'attendit quatre jours entiers. Le 16 janvier 1850, il rentrait à Batna sans autre incident.

Ces terribles exemples allaient assurer pour longtemps la tranquillité du sud de la province de Constantine. Le reste de la colonie continuait à jouir d'un calme profond. Partout des routes s'ouvraient dans le Tell ; les relations commerciales se multipliaient de province à province ; les caravanes du sud arrivaient chaque jour plus nombreuses à nos postes. Quand, le 4 novembre 1850, le général Charron remit aux mains du général d'Hautpoul les rênes du gouvernement, il put dire avec raison qu'après vingt ans de guerres sanglantes notre domination paraissait enfin acceptée.

Deuxième expédition de Kabylie. — Seule, la Kabylie constituait encore, au milieu des provinces soumises, une

sorte de confédération semi-indépendante. L'expédition de 1847 avait, il est vrai, parcouru toute une moitié de l'épais massif qui s'étend de Dellys à Philippeville, mais elle s'était arrêtée à l'oued Sahel. De l'oued Sahel à l'oued El-Kebir, dans la *Petite Kabylie*, nos armes n'avaient pas encore pénétré, et, sans que les habitants fussent entrés contre nous en hostilité ouverte, ils n'avaient cessé depuis trois ans de donner asile, après chaque insurrection, à nos pires ennemis.

C'était le grand regret du maréchal Bugeaud d'avoir laissé sur ce point son œuvre inachevée. Appelé de nouveau en 1849 à prendre dans les Chambres une part active aux affaires du pays, il n'avait pas cessé de proclamer que la pacification ne serait accomplie que lorsque nos soldats tiendraient garnison permanente sur les crêtes des montagnes kabyles.

Le général d'Hautpoul et le commandant de la province de Constantine, le général de Saint-Arnaud, partageaient naturellement l'avis du maréchal; c'est le général de Saint-Arnaud que le Ministre de la guerre chargea de commander l'expédition.

Le 8 mai 1851, une division de 8,700 hommes était concentrée à Mila; elle était formée de deux brigades aux ordres des généraux de Luzy et Bosquet.

Deux sections de la 11e du 13e étaient attachées à la brigade de Luzy; les deux sections de gauche de la 6e du 11e (adjudant Lambert et lieutenant Maldan) constituaient, sous les ordres du capitaine Cauvet, l'artillerie de la brigade Bosquet.

En outre, deux batteries à pied, 15e du 4e et 15e du 16e, marchaient avec la brigade de Luzy, formées en un escadron à pied, dont on attendait des services spéciaux grâce aux carabines à tige dont les hommes étaient armés.

Bien que ce singulier mode d'emploi des troupes d'artillerie soit resté exceptionnel, on en retrouve cependant

plusieurs exemples en compulsant les journaux de marche des colonnes.

La division Saint-Arnaud devait agir sur le cœur même de la Petite Kabylie, dans le triangle Mila-Djidjelli-Philippeville, tandis qu'à l'ouest le général Camou, avec une petite brigade de 2,000 hommes, couvrirait le flanc gauche et isolerait la Grande de la Petite Kabylie en tenant solidement la route de Bougie à Sétif.

Le 9 mai, la division s'ébranla, prenant au nord-ouest la direction de Djidjelli à travers les rameaux enchevêtrés des Babors.

Depuis longtemps tenues en éveil par les préparatifs qui se faisaient ostensiblement au pied de leurs montagnes, les populations s'étaient partout préparées à la résistance, et dès le 11 mai, en arrivant au col de Beïnen, l'avant-garde trouva ce col et le village de Kasen occupés en force par les contingents kabyles; le passage coûta 16 morts et 97 blessés.

Ces contingents avaient été fournis en grande partie par les Beni-Kattal. Aussi le 12, tandis que la brigade de Luzy continuait son chemin vers Djidjelli, la brigade Bosquet inclina à l'est pour châtier leurs villages; elle les trouva déserts et les incendia tout à son aise. Mais, quand elle voulut revenir sur ses pas pour rejoindre le gros de la division, elle se vit tout à coup entourée d'ennemis et assaillie de toutes parts. Certes, ses 2,000 hommes n'avaient pas à craindre qu'on leur barrât la route : en hâtant le pas, quitte à recevoir sans les rendre les coups de fusil d'une haie d'ennemis invisibles, la tête et le gros auraient été rapidement hors d'affaire; mais, par une habile tactique dont nos colonnes de Kabylie devaient bien souvent par la suite éprouver les effets, les montagnards s'acharnaient sur l'arrière-garde, la forçant à faire tête constamment, obligeant par suite les camarades à l'attendre, souvent à revenir sur leurs pas pour la dégager; c'est à peine si, dans ces conditions,

on avançait de 1 ou 2 kilomètres à l'heure et il fallut deux longues journées à la brigade pour redescendre les sentiers qu'elle avait gravis en quelques heures; elle rapportait une vingtaine de morts et plus de 200 blessés.

Pendant ces deux journées, la section LAMBERT était restée à l'arrière-garde, constamment en batterie on peut le dire, car, d'une position à l'autre, on avait eu rarement le loisir de charger les mulets ou de les atteler; les canonniers traînaient leurs pièces à la bricole, s'arrêtant à la hauteur des derniers pelotons d'infanterie aussitôt qu'une occasion s'offrait d'envoyer quelques obus sur un groupe ennemi: si bien qu'à deux reprises, dans une charge furieuse, les Kabyles arrivèrent jusque sous la bouche des canons, où l'un d'eux fut tué d'un coup de baïonnette par le servant AUTHIER.

Dans son rapport, auquel sont empruntés les détails qui précèdent, le commandant de l'artillerie, colonel Elias, cite tout particulièrement pour leur énergie et leur sang-froid l'adjudant LAMBERT d'abord, puis ses deux chefs de pièce, les maréchaux des logis HAMMERER et LEMOYGNE. Le brigadier BONNET, le servant REYNAUD, qui, avec une balle dans l'épaule, n'avait pas voulu de toute la journée abandonner son service, et le servant AUTHIER sont également cités.

Le général Bosquet, naturellement plus bref, se loue lui aussi hautement des services rendus par l'artillerie pendant la retraite.

Le 15, la division, de nouveau réunie, reprit sa marche sur Djidjelli, où elle parvint deux jours plus tard sans difficultés nouvelles.

Le 26 mai, après quelques expéditions rayonnantes autour de Djidjelli, le général Bosquet fut détaché avec une partie de sa brigade, deux bataillons et la section LAMBERT, pour aller par la vallée du Bou-Sellam renforcer vers Aumale le général Camou. Pendant tout le mois de juin, les deux généraux opérèrent de concert dans la vallée de l'Oued-Sahel et sur le revers des Bibans; leur seule présence suffit à con-

tenir les tribus du nord-ouest de la Kabylie et à dégager d'autant le général de Saint-Arnaud.

Celui-ci continuait à avoir fort à faire autour de Djidjelli. Avec le reste de la brigade Bosquet et un bataillon enlevé au général de Luzy, il avait reformé une deuxième brigade confiée au colonel MARULAZ. Il fallut les derniers jours de mai et toute la première quinzaine de juin pour dégager la place et punir, en détruisant leurs villages, ceux de ses voisins qui s'étaient montrés le plus agressifs. Le 18 juin, le général Saint-Arnaud, lassé d'attendre des soumissions qui n'arrivaient pas, se décida à aller les imposer. Il prit avec sa division la direction de l'est ; à peine sortie de la place, la colonne se trouva de toutes parts entourée de Kabyles qui, sans oser l'attaquer, l'escortaient de crête en crête à portée du fusil. Dans ces conditions, la marche était pénible et lente et les hommes pouvaient à peine se reposer dans leurs bivouacs sans cesse inquiétés. Le 26 juin, on n'était encore parvenu qu'à mi-chemin de Djidjelli à l'oued El-Kébir ; les vivres et les munitions diminuant, le général se décida à redescendre sur la côte vers la petite rade de Kounar, à l'embouchure de l'oued Nil, pour se ravitailler au navire de guerre le *Titan*, auquel il avait donné l'ordre, avant de quitter Djidjelli, de se rendre sur ce point et qui s'y trouvait en effet.

Sur les sentiers descendant vers la mer, un peu moins mauvais que ceux parcourus jusque-là, le gros de la colonne avait cheminé rapidement et l'arrière-garde, deux bataillons et la section MALDAN, commandée par le colonel Marulaz, se trouvait assez isolée. C'était l'occasion depuis longtemps guettée par les Kabyles. Tout d'un coup, un long cri de guerre retentit dans la montagne ; en tête, en queue, sur le flanc de la colonne, la fusillade éclate, tandis que les plus intrépides se jettent jusque sur nos rangs ; la section est un instant en danger. Les Kabyles ont pénétré au milieu d'elle et un servant est poignardé au moment où il concourt à

mettre sa pièce en batterie; mais les compagnies voisines se sont élancées à la rescousse et l'ont bientôt dégagée. Le colonel Marulaz prend l'offensive à son tour et se lance à l'assaut des crêtes occupées par l'ennemi. Par un hasard heureux, la section s'est trouvée précisément arrêtée sur un point d'où elle peut prendre une part active au combat. Elle est, il est vrai, en prise à la fusillade; deux servants tombent ainsi que l'un des chefs de pièce, le maréchal des logis LEMOYGNE, mais ses obus font de larges trouées dans les groupes serrés de burnous blancs et les obligent à reculer devant nos fantassins. La lutte se poursuit pied à pied avec acharnement et ne cesse que grâce à l'entrée en ligne d'une partie des bataillons du gros qui ont fait demi-tour au bruit du combat. Devant ces troupes fraîches, les montagnards se décident à la retraite salués par les derniers projectiles de la section MALDAN qui, en moins d'une heure, a vidé ses coffres. Ils emportent leurs blessés, mais laissent sur le terrain 83 cadavres; nous avions eu nous-mêmes 28 morts et plus de 100 blessés.

Ce fut la dernière affaire de cette dure campagne de soixante-dix jours, qui nous avait coûté 184 morts dont 13 officiers et 850 blessés dont 42 officiers.

L'ennemi n'opposa plus aucune résistance, jusqu'à l'oued El-Kébir; la colonne s'établit le 15 juillet sous les murs de Collo.

Les résultats, cette fois encore, étaient loin d'être en rapport avec les sacrifices; les passages que nous avions forcés s'étaient reformés derrière nous; nous avions ravivé les haines et éloigné pour longtemps toute chance de soumission volontaire, sans avoir même essayé de prendre pied solidement sur un seul point du territoire ennemi.

Le 1ᵉʳ janvier 1852, le général Randon était venu prendre le gouvernement au nom de l'Empereur.

Successivement au cours de cette année 1852, le général Bosquet, puis le général de Mac-Mahon se montrèrent en

Kabylie. Au printemps de 1853, le général Randon marcha lui-même avec les deux divisions Bosquet et Mac-Mahon réunies ; mais ce ne furent que de grandes reconnaissances un peu théâtrales le long des routes qui nous étaient ouvertes, depuis longtemps déjà, de Sétif à Djidjelli et de Sétif à Collo.

Le gouverneur général avait d'autres projets pour 1854 ; il avait dès lors formé et soumis à l'Empereur le plan de la conquête définitive de la Kabylie, plan dont les événements européens ajournèrent l'exécution, mais qu'il devait, quelques années plus tard, mener brillamment à bonne fin.

La première section de la 6° du 11° avait fait partie de la colonne Bosquet en 1852 ; la troisième avait été attachée en 1853 à la division Mac-Mahon. Ce fut pour l'une et pour l'autre une simple promenade à inscrire par la batterie aux dernières pages de son journal de marche.

Le 14 janvier 1854, elle s'embarqua à Philippeville et rejoignit, le 21 février, à Strasbourg, la portion centrale.

La réorganisation du 16 mars allait, comme on l'a vu précédemment, lui faire prendre dans le régiment le numéro 15.

3° LA 1re BATTERIE

La 13° batterie du 11° était venue, à la fin de 1853, relever la 6° batterie dans la province de Constantine. La réorganisation de 1854 ayant fait passer au 12° (qui devenait 4° régiment à pied) les 11°, 12°, 14°, 15°, 16° batteries du régiment, la 13° suivit leur sort malgré son éloignement de France.

En revanche, la 7° batterie de l'ancien 12°, depuis quelque temps déjà stationnée à Alger, était rattachée au 11° régiment, où elle prenait le numéro 1. C'est donc ce membre nouveau de la grande famille dont nous avons maintenant à suivre la destinée.

De nouveau nos flottes transportaient nos soldats à travers la Méditerranée ; mais elles ne s'arrêtaient pas sur les

côtes algériennes : elles cinglaient vers les lointains rivages de la Corne d'Or et de la Crimée.

Le général Randon avait cru pouvoir promettre à l'Empereur qu'aucune révolte arabe ne viendrait distraire l'attention et les forces de la France et il avait offert pour l'armée d'Orient 20,000 hommes de l'armée d'Algérie.

Les événements donnèrent raison à son audacieuse confiance ; sauf dans les massifs de Kabylie, où l'état de guerre n'avait jamais cessé, il ne fut pas tiré un coup de fusil en Afrique pendant toute la durée du grand siège ; bien plus, les volontaires arabes ne cessaient d'affluer dans les dépôts de tirailleurs pour aller combattre sous nos drapeaux l'ennemi du « commandeur des croyants ».

A peine, au contraire, les Kabyles eurent-ils vu du haut de leurs montagnes nos bataillons s'embarquer à Bougie et à Philippeville que tout le Sahel fut de nouveau en feu. De nouveau, vers le milieu de mars 1854, Bougie, Dellys, et Djidjelli se trouvèrent presque absolument bloqués du côté de la terre.

Il était plus important que jamais sinon d'éteindre, du moins de localiser l'incendie.

Le 1er juin, le général de Mac-Mahon, commandant la division de Constantine, se porta de Sétif par l'oued Sahel sur le haut Sebaou avec sept bataillons et quatre sections de montagne, à peu près 5,000 hommes.

De son côté, le général Camou amenait en même temps d'Alger sur le Sebaou moyen une division un peu plus forte, 7,000 baïonnettes environ. Les deux premières sections de la 1re du 11e, sous les ordres du capitaine commandant, le capitaine Danié, formaient l'artillerie de l'une de ses brigades ; l'autre brigade avait également deux sections, mais provenant d'une batterie du 13e régiment.

Le 4 juin, le général Randon, prenant lui-même le commandement en chef et, en même temps, la direction immédiate de la division Camou l'engagea sur la rive droite

du Sebaou contre les Beni-Djennaad, dont les contingents s'étaient concentrés sur l'âpre contrefort couronné par les deux villages d'Agherib et de Souk-el-Tenin. Par chance, en face de la position ennemie, juste à la même hauteur et à moins de 600 mètres à vol d'oiseau, un autre contrefort se présentait à souhait pour notre artillerie ; le capitaine Danié y établit ses pièces, et leurs obus, fouillant les deux villages, jetèrent un tel ébranlement parmi les défenseurs qu'ils cédèrent à la première attaque.

Le 12 juin, les deux divisions réunies vinrent s'établir sur le haut plateau du Sebt, qui forme comme la terrasse centrale de la Grande Kabylie. De là, elles dominaient la contrée, et l'intention du général Randon était d'en rayonner successivement vers les vallées qui y ont leur origine commune. Mais, tout d'abord, ce fut, au contraire, l'ennemi qui, débouchant par toutes ces vallées à la fois, tint le petit corps expéditionnaire comme assiégé dans ses positions, et, du 15 au 18 juin, le général eût à repousser une série d'attaques furieuses des Beni-Menguellet, des Beni-Yaya et des Beni-Raten.

Le 19 seulement, il était dégagé ; passant à l'offensive, le général Randon se porta avec toute la division Camou sur les villages des Beni-Menguellet, qui étaient le plus à sa portée : tous avaient été mis en état de défense ; celui de Traourit notamment dut être enlevé à coups d'hommes, bien que la batterie Danié en eût largement éventré les lisières. Le retour vers le Sebt, qu'avait gardé pendant ce temps la division Mac-Mahon, fut des plus difficiles. Les Kabyles dont nous venions de brûler ou de raser les villages suivaient la colonne pas à pas, s'acharnant suivant leur tactique habituelle contre l'arrière-garde, qui dut, pour ainsi dire, effectuer sa retraite à reculons.

La deuxième section de la batterie Danié, qui marchait avec le bataillon de queue, n'eut de toute la journée le loisir ni de charger ni d'atteler ses mulets de pièce. Les hommes les

traînaient à la bricole, s'arrêtant tous les 500 ou 600 mètres, chaque fois qu'une bosse du terrain permettait d'envoyer une volée aux groupes kabyles par-dessus la tête des derniers tirailleurs.

A plusieurs reprises les Kabyles arrivèrent jusqu'aux pièces, et le servant Lassus fut poignardé sur la sienne; trois autres canonniers et un maréchal des logis furent blessés, mais purent être emportés.

La lutte ne cessa que quand la division rallia le plateau du Sebt.

Ce fut ensuite au tour de la division Mac-Mahon de châtier les Beni-Raten, comme la division Camou venait de châtier les Beni-Menguellet. Elle le fit au prix des mêmes efforts, mais avec plein succès, et les tribus vaincues vinrent demander la paix au général Randon.

Bien que le gouverneur général eût dû, une fois de plus, se contenter d'une soumission superficielle, la lutte avait été assez rude pour garantir une tranquilité prolongée, et bon nombre de combattants de Kabylie purent aller rejoindre leurs frères d'armes dans les tranchées de Sébastopol.

La 1re batterie du 11e, dont les services avaient été estimés à un assez haut prix pour que son capitaine fût mis par le général Randon à l'ordre de l'armée d'Afrique, fut maintenue à Alger. Elle y passa les derniers mois de 1854 et toute l'année 1855, la plus longue période de calme complet que la colonie ait connue jusqu'alors.

Ce furent les Kabyles qui reprirent les armes. Le 20 janvier 1856, on apprit à Alger qu'ils avaient attaqué à l'improviste le poste de Tizi-Ouzou, avaient failli en surprendre la petite garnison et la tenaient étroitement investie.

Le grand siège était fini, mais les régiments d'Afrique étaient encore campés sur le plateau de Chersonèse et le gouverneur général ne put donner au général Deligny pour se porter au secours de Tizi-Ouzou que deux bataillons, un demi-escadron et la 3e section de la 1re du 11e.

Son approche suffit cependant à débloquer la place; mais il n'était pas assez fort pour suivre l'ennemi au cœur de ses montagnes; toutefois, il avait à sa portée l'une des tribus assaillantes, celle des Beni-Djennaad: il voulut du moins châtier celle-là.

Après avoir d'abord reculé sans combattre devant nos soldats, les Beni-Djennaad tinrent énergiquement tête, le 30 janvier, dans les villages barricadés de Bou-Souar et d'Hadoudja. Par deux fois nos fantassins furent arrêtés sur l'obstacle et durent reculer en laissant une cinquantaine des leurs sur le terrain. L'artillerie ne fut d'abord pas plus heureuse; mise en batterie à 600 ou 700 mètres des lisières, nos deux petites pièces n'obtenaient aucun résultat apparent; le général en personne les fit avancer de 500 mètres, et leurs projectiles, lancés ainsi à bout portant, ne tardèrent pas à ouvrir à l'infanterie de larges brèches par lesquelles elle se précipita.

Bien qu'obtenu en vingt minutes à peine, ce résultat n'avait pas été sans coûter assez cher à la section. Sur douze servants, quatre étaient tombés avec les deux chefs de pièce, maréchaux des logis LAPIERRE et BERTHET. Ce dernier succomba quelques jours plus tard à ses blessures, ainsi que les canonniers FABRE et RAMBOZ.

Le général Deligny ne tenta pas de poursuivre ses succès: c'eût été une grande imprudence avec l'effectif dont il disposait; il se replia lentement sur Tizi-Ouzou, puis sur Alger.

Quelques mois plus tard, à la fin d'août, le poste de Dra-el-Mizane était subitement entouré et assailli par les Beni-Raten, comme Tizi-Ouzou l'avait été par les Beni-Djennaad. Mais, depuis le printemps, le traité de Paris avait rendu à la France et à l'Algérie leurs garnisons normales; le gouverneur général, auquel l'Empereur venait d'envoyer le bâton, était impatient d'en finir.

Il fit marcher contre les insurgés deux divisions complètes,

plus de 15,000 hommes, sous les ordres des généraux Renault et Yusuf.

Malgré ce déploiement de forces, malgré la soumission prudente de la plupart des tribus, les Douala et les Beni-Raten restaient en armes, et, du 26 septembre au 8 octobre, la première brigade de la division Renault avec deux sections de la première du 11e dut emporter de haute lutte plusieurs de leurs villages. Le maréchal, à la tête des trois autres brigades, se préparait à marcher à la réalisation de ses projets d'établissement définitif, quand il fut arrêté par des ordres venus de France. L'Empereur voulait laisser quelque repos aux vainqueurs de Sébastopol. « Vous ne direz pas un long adieu aux montagnes que nous venons de parcourir, annonçait le maréchal dans son ordre du jour, nous y reparaîtrons au printemps, et cette fois pour y rester en maîtres ».

La conquête de la Kabylie (*1re et 6e batteries du 11e*). — Comme le maréchal Bugeaud en 1847, le maréchal Randon fit accumuler à Dellys, Djidjelli, Bougie et Sétif les rechanges, le matériel, les munitions et les vivres. L'hiver 1857 fut tout entier consacré à ces soins. C'est seulement dans les premiers jours d'avril que les troupes reçurent les ordres de marche.

La masse principale, trois divisions aux ordres des généraux Renault, Yusuf et Mac-Mahon, devait se former dans le Sebaou moyen pour s'élever du nord au sud, au travers du Djurdjura.

En même temps, une quatrième division, réunie à Sétif, sous le général Maissiat, devait prendre la défense à revers en pénétrant dans les montagnes par le col de Chellata, et son mouvement devait être appuyé et couvert par deux brigades mixtes opérant dans l'oued Sahel sur les revers sud du massif.

C'était une concentration de près de 40,000 hommes, de

beaucoup la plus considérable qui ait jamais été effectuée dans l'Afrique française; elle était terminée le 15 mai.

La 1re batterie du 11e avait fourni une section à la division Renault; la 6e batterie (1) du régiment, capitaine Nicolas, qui avait quitté Strasbourg le 15 mars, venait d'arriver le 23 avril à Alger; ses deux premières sections avaient été immédiatement désignées pour l'artillerie de la division Yusuf.

Le 19 mai, le maréchal Randon arrivait au fort de Tizi-Ouzou pour prendre lui-même le commandement en chef.

Les trois divisions Renault, Yusuf et Mac-Mahon, leur extrême droite appuyée au bordj, étendaient leurs camps dans la vallée du Sebaou, au pied des derniers escarpements des trois grands contreforts qui portent les principaux villages des Beni-Raten et vont se souder, à 600 mètres au-dessus des eaux de la rivière, au plateau de Souk-el-Arba, le centre et la place forte de cette puissante tribu.

Chacune des divisions devait gravir l'un de ces contreforts pour marcher ensuite vers le rendez-vous commun du plateau, après avoir enlevé les obstacles qu'elle rencontrerait sur sa route.

Toutes trois s'ébranlèrent le 24 mai, à 3 heures 1/2 du matin; le soir, elles étaient réunies à Souk-el-Arba, après avoir conquis pied à pied un terrain défendu avec acharnement et, le lendemain, les députés des soixante villages des Beni-Raten venaient se soumettre à discrétion.

C'était un grand succès, mais il nous avait coûté près de 500 hommes, dont une centaine de morts.

L'artillerie, retardée à l'escalade des hauteurs, n'avait pu prendre au combat qu'une part lointaine. La 1re et la 6e du

(1) On a déjà vu en Afrique, de 1847 à 1853, la 6e batterie du 11e régiment, mais cette batterie avait pris, on se le rappelle, le numéro 15 à la suite de la réorganisation de 1854. Celle qui débarquait à Alger en 1857 sous le même numéro 6 était l'ancienne 7e batterie d'avant 1854.

11e avaient suivi leurs divisions respectives sans trouver l'occasion d'intervenir.

Fidèle au plan qu'il s'était tracé, le maréchal s'arrête à cette première étape pour ne se porter de nouveau en avant qu'après avoir assuré la possession définitive du territoire conquis.

Dès le 26, le commandant du génie de l'armée, général de Chabaud-Latour, commence à tracer sur le plateau de Souk-el-Arba les grandes lignes de l'ouvrage qui va devenir le fort Napoléon, tandis qu'en arrière ses officiers jalonnent la route qui, par 25 kilomètres de lacets, le réunira à Tizi-Ouzou.

Le 2 juin, 10,000 soldats, la pioche ou la pelle à la main, sont répartis sur les chantiers; le 14, jour anniversaire du débarquement des Français en Algérie, le maréchal pose solennellement, sous une croix entourée de trophées militaires, la première pierre de la forteresse future et, dès le 23, les deux premières pièces de 12 peuvent arriver sur le plateau, que des ouvrages provisoires ont déjà transformé en une place à l'abri de toute attaque.

Pendant ce temps, en vue de Souk-el-Arba, à quelques kilomètres à peine, les derniers défenseurs de la patrie kabyle, les Beni-Menguellet et les Beni-Yenni, se sont concentrés sur la crête d'Ichériden pour la résistance suprême.

C'est pour le 24 que le maréchal a résolu l'attaque.

Les trois divisions sont disposées dans le même ordre qu'un mois auparavant pour gravir les hauteurs de Souk-el-Arba : au centre, le maréchal avec la division Yusuf; à droite le général Renault, vis-à-vis des longs contreforts qui portent les villages des Beni-Yenni; à gauche, le général de Mac-Mahon face au piton d'Ichériden.

C'est ce dernier qui doit attaquer de front, tandis que les deux autres divisions envelopperont la gauche de l'ennemi

en marchant vers les hautes crêtes couronnées par le village d'Aït-el-Arba.

Mais elles ne peuvent franchir assez rapidement les gorges tourmentées qu'elles ont devant elles, et la division Mac-Mahon s'élance seule à l'assaut d'Ichériden ; deux fois elle est rejetée aux pieds des pentes, et quand elle pénètre enfin dans le village en flammes, c'est après avoir vu tomber dans ses rangs 30 officiers et 356 hommes.

Les deux divisions Renault et Yusuf n'ont pu qu'assister l'arme au bras aux péripéties de la lutte. C'est à elles à compléter la victoire.

Le 25, à 3 heures du matin, elles s'élancent pour descendre dans la gorge profonde de la Djemma, qui les sépare des crêtes des Beni-Yenni. Il leur faut plus de six heures pour parvenir au torrent qui coule à près de 1,000 mètres au-dessous d'elles et gravir ensuite, sous un soleil de feu, le versant opposé.

Le maréchal, qui est monté au milieu d'elles, leur accorde une heure de repos, puis il ordonne à la division Renault de marcher directement contre Aït-el-Hassen, tandis que la division Yusuf, le tournant par la gauche, se porte sur Aït-el-Arba.

La 2e brigade, général Deligny, prend la tête, les sections de la 6e du 11e marchant entre ses deux régiments ; la 1re brigade, général Gastu, l'appuie. Les deux villages objets de cette première attaque tombent plus vite qu'on n'osait l'espérer. C'est que les défenseurs n'y ont laissé que quelques enfants perdus, pour se concentrer plus en arrière et plus haut sur la montagne dans le village de Taourit-Mimoun.

Le général Deligny a déjà vu souvent l'attaque impétueuse de ses bataillons échouer contre les villages kabyles faute d'avoir été préparée par le feu. Il les arrête à 700 ou 800 mètres de Taourit-Mimoun et, montrant au capitaine Nicolas une légère éminence à 300 ou 400 mètres plus près

des lisières ennemies, il lui ordonne d'aller y établir ses pièces pour ouvrir le passage à la colonne d'assaut.

Protégées par deux compagnies déployées en tirailleurs, les deux sections avancent aussi vite que possible jusqu'au point désigné; les canonniers se couvrent en quelques minutes par des abris rapides et mettent en batterie. Mais, à mi-chemin entre la place et cette batterie de siège improvisée, une bande mince de broussailles, qui ne cache pas l'ennemi à un homme debout, le dérobe complètement à la vue des pointeurs courbés sur la culasse. Trois hommes, le maréchal des logis Chamagne, le brigadier Lacassagne et le canonnier Toute s'élancent et, sous une grêle de balles, entaillent avec leurs sabres, dans cette espèce de haie, de larges embrasures. Toute tombe assez grièvement blessé; ses deux camarades achèvent la tâche et peuvent l'emporter en se retirant. Quelques salves heureuses bouleversent les barricades, fouillent les maisons crénelées et ébranlent assez la défense pour permettre à nos bataillons de pénétrer en un seul élan jusqu'au cœur de la position. Chamagne, Toute et Lacassagne furent mis à l'ordre de l'armée. Le commandant de l'artillerie, général de Vivès, et le général Deligny comprirent dans leurs éloges la batterie tout entière en attribuant au capitaine Nicolas et à ses hommes une bonne part de l'honneur de la journée.

La soumission des Béni-Raten et l'occupation de Souk-el-Arba avaient porté le premier coup à l'indépendance berbère. La prise d'Ichériden et la dispersion des Beni-Yenni l'anéantissaient sans retour. Nos divisions allaient trouver encore devant elles quelques résistances isolées, mais l'élite des guerriers kabyles avait succombé dans ces combats suprêmes, et ce fut pour l'honneur seulement que les dernières tribus insoumises tinrent à faire parler la poudre avant de se remettre entre les mains des vainqueurs.

Quinze jours après les sanglants combats des 24 et 25 juin, il ne restait plus un seul montagnard en armes et des som-

mets de Tamesguide, de la crête extrême du Djurdjura, jusqu'à Dellys, le maréchal put traverser avec son état-major la Kabylie vaincue sans autre escorte qu'un escadron de chasseurs d'Afrique.

Comme le lui écrivait l'Empereur, il venait d' « *achever la conquête* ».

La 1re batterie rentra en France quelques mois après l'expédition; elle rejoignit, le 5 janvier 1858, à Strasbourg, la portion centrale du régiment. La 6e batterie, qui la remplaça dans la province d'Alger, fut appelée en 1859 à l'armée d'Italie, rentra à Alger après la campagne et ne quitta définitivement la colonie qu'à la fin de 1860.

Aucune autre batterie du régiment ne lui succéda en Afrique.

D'ailleurs, l'ère héroïque était close; des frontières du Maroc à celles de la Tunisie, du rivage méditerranéen aux limites indécises du désert, tous se courbaient, résignés, sous notre domination; il fallut les désastres inouïs de 1870-1871 pour la remettre en question un instant.

Le régiment, nous l'avons déjà dit, ne peut revendiquer qu'une bien modeste part dans la grande œuvre. Cependant, de 1843 à 1857, au cours de cette longue période de luttes incessantes, dans chacune des colonnes qui ont sillonné la province de Constantine, la dernière qui ait déposé les armes, il s'est trouvé quelques canonniers du 11e.

Sans doute il ne leur a pas été donné à tous de prendre part aux luttes décisives, mais tous ont connu les marches sans fin sous le soleil du désert ou dans les inextricables ravins de la Kabylie et de l'Aurès, les nuits glaciales du bivouac après les jours brûlants, les longues stations dans les postes fiévreux.

Si, dans les quatre batteries qui se sont succédé de 1843 à 1860 en Algérie, trente-huit hommes seulement sont tombés

sous les balles ou sous le yatagan, quatre-vingt-dix-huit ont succombé aux maladies et aux fatigues.

Le nom de Zaatcha, inscrit sur l'étendard, rappelle donc plus qu'une date, plus qu'un retentissant fait d'armes : il doit évoquer en nous le souvenir de tous ceux de nos anciens qui pendant quinze années ont peiné et combattu sur la terre d'Afrique pour l'agrandissement de la patrie française.



CHAPITRE IV

L'organisation de 1860. — L'expédition du Mexique. — L'organisation de 1867.

1860-1870

L'organisation de 1860.

La paix de Villafranca avait arrêté nos troupes victorieuses au seuil du célèbre quadrilatère; le prestige des grandes places de l'Adige et du Mincio avait contribué pour beaucoup à cette brusque conclusion, qui, malgré les promesses impériales du début, laissait sous le joug autrichien la perle de l'Adriatique.

C'est ainsi que, après une guerre qui avait été exclusivement une guerre de campagne, dans laquelle l'artillerie de campagne avait, grâce à ses pièces rayées, joué un rôle prépondérant, les préoccupations du souverain se reportèrent, comme après Sébastopol, sur le matériel de siège et sur l'artillerie à pied.

De là, la réorganisation du 20 février 1860.

Contrairement aux traditions, le décret du 20 février 1860 n'était précédé d'aucun rapport ministériel et d'aucuns considérants :

« Il est créé 20 nouvelles batteries à pied réparties, à raison de quatre par régiment, dans les cinq régiments à pied existants (1 à 5). »

« Les 105 batteries existant dans les sept régiments d'artillerie montée (7 à 13) sont réduites à 100 batteries réparties 10 par 10 entre dix régiments (7 à 16). »

« Il n'est rien changé à la composition des régiments à cheval, mais ils prennent de nouveaux numéros (17 à 20) à la fin de la série. »

Le régiment à cheval de la garde est réduit de huit à six batteries; le régiment à pied est transformé en régiment monté à huit batteries, et il est créé, en son lieu et place, une « division à pied » formée d'une batterie à pied et d'une compagnie d'ouvriers-pontonniers.

Les cadres de dépôt de tous les régiments de la ligne et de la garde sont supprimés.

Le train d'artillerie est rétabli, avec les éléments des batteries de parc, sur le pied d'un escadron pour la garde et six escadrons pour la ligne (un pour chacun des cinq régiments à pied, un pour le 6e régiment, pontonniers).

En résumé, le nombre des batteries à pied s'élevait de 65 à 81, tandis que le nombre des batteries de campagne restait stationnaire, la ligne perdant cinq batteries pour six que gagnait la garde.

Les ordres d'exécution pour les créations ou suppressions que comportait l'organisation du 20 février furent donnés à la date du 1er avril suivant.

Le nombre total des batteries montées de la ligne devait, comme on l'a vu, être diminué de cinq unités; ce furent cinq batteries du 11e, les cinq dernières parmi celles qui étaient présentes à la portion centrale, batteries nos 9, 10, 11, 13 et 14, qui furent supprimées en tant qu'unités distinctes; leurs servants furent répartis entre les 2e, 3e, 4e et 5e régiments à pied, leurs conducteurs versés partie aux

batteries conservées par le régiment lui-même, partie aux 12e et 13e régiments.

A dater du 1er avril 1860, le 11e régiment est constitué comme suit :

État-major et peloton hors rang, formé par l'état-major et le peloton de l'ancien 11e						Laon.
1re batterie, formée par la			3e batterie de l'ancien 11e...			La Fère.
2e	—	—	4e	—	—	Id.
3e	—	—	5e	—	—	Id.
4e	—	—	8e	—	—	Id.
5e	—	—	1re	—	—	Laon.
6e	—	—	7e	—	—	La Fère.
7e	—	—	2e	—	—	Saint-Omer
8e	—	—	12e	—	—	Corps d'occupation du Nord de l'Italie.
9e	—	—	15e	—	—	Id.
10e	—	—	6e	—	—	En Afrique.

Les quatre dernières batteries rejoignirent Laon et La Fère dans le courant de l'année 1860, et le régiment resta partagé entre ces deux places jusqu'à la fin de l'été 1861, époque à laquelle il fut en entier dirigé sur Rennes.

C'est vers cette même époque que les rapports de la France avec le Mexique prenaient le caractère aigu qui devait amener quelques mois plus tard la déclaration de guerre.

L'expédition du Mexique (1).

Depuis que le Mexique s'était rendu indépendant de l'Espagne en 1821, les gouvernements plus ou moins réguliers qui s'y étaient succédé avaient été impuissants à établir l'ordre et à garantir la sécurité des biens et des personnes des résidents étrangers.

La France, l'Angleterre et l'Espagne, notamment, avaient à obtenir réparation de nombreux griefs et à poursuivre la

(1) Voir, pour le siège de Puebla, le croquis n° 3.

réalisation d'obligations pécuniaires consenties envers elles par la République mexicaine.

Les gouvernements des trois nations se trouvaient donc naturellement amenés à agir de concert contre le gouvernement mexicain. La conférence de Londres du 31 octobre 1861 posa les bases et définit les moyens de cette action commune, qui devait consister essentiellement dans la saisie des principaux ports mexicains et, par conséquent, des produits de leurs douanes.

Les flottes anglaise et française, aux ordres des contre-amiraux Milnes et Jurien de la Gravière, devaient bloquer les côtes; un corps combiné de 6,000 Espagnols et de 3,000 Français devait assurer l'occupation des centres commerciaux qu'il serait nécessaire de détenir comme gage. L'empereur des Français avait consenti à laisser à l'Espagne la direction des opérations militaires au cas où il faudrait compter avec l'armée mexicaine. L'amiral Jurien de la Gravière devait donc éventuellement mettre ses 3,000 hommes de débarquement aux ordres du commandant en chef espagnol, général Prim.

Dès le 1er décembre 1861, les Espagnols abordaient à la Vera-Cruz; bien que les Français les eussent suivis de près et les eussent même ensuite précédés sur Cordova, cet empressement avait semblé cacher des vues particulières, et l'Empereur, pour conserver la part d'influence qu'il entendait se ménager sur les événements, avait immédiatement ordonné l'envoi au Mexique d'une brigade combinée de 4,500 hommes de toutes armes. Le général de Lorencez, désigné pour les commander, arriva le premier à la Vera-Cruz, le 6 mars 1862; à la fin du mois, toutes ses troupes y étaient réunies.

Dans l'intervalle, de profondes divergences s'étaient manifestées entre les commissaires des trois puissances alliées. Il était impossible qu'il en fût autrement, car les trois gouvernements avaient eux-mêmes des vues très

différentes, et on sait comment l'empereur Napoléon s'était laissé assez vite entraîner à caresser des projets infiniment plus vastes que ceux du début, projets qui n'allaient à rien moins qu'à substituer dans le nouveau monde l'influence de la race latine à celle de la race anglo-saxonne.

Quoi qu'il en soit, la conférence d'Orizaba du 9 avril 1862 consommait la rupture de l'alliance : les Espagnols et les Anglais se déclaraient satisfaits des explications et des promesses du président Juarez ; ils retiraient leurs vaisseaux et leurs troupes. Les commissaires français, au contraire, adressaient à la nation mexicaine une proclamation par laquelle ils déclaraient la guerre à son gouvernement ; mais ce n'était qu'une formule, nation et gouvernement n'ayant aucun motif de séparer leurs causes. En fait, le petit corps du général Lorencez se trouvait isolé en face de tout un pays ennemi ; il lui fallait cependant à tout prix abandonner la côte et renoncer à l'appui de la marine pour se porter en avant : les conditions générales topographiques et climatériques lui en imposaient l'obligation.

Comme on le sait, en effet, le sol du Mexique s'élève en terrasses successives soutenues par de gigantesques gradins depuis les rivages des deux océans jusqu'au plateau central. La zone basse, la zone des terres chaudes, qui vers Vera-Cruz présente quelque vingt lieues de largeur, est la patrie du terrible vomito negro ; y maintenir le corps expéditionnaire dans la saison d'été, qui approchait, c'était le vouer à une destruction certaine.

Force était de gagner tout au moins la deuxième terrasse, celle qui porte Cordova et Orizaba et qui, à l'altitude moyenne de 900 à 1,200 mètres, constitue la zone des terres tempérées ; mais il eût été sage de s'y maintenir jusqu'à nouvel ordre.

Le général de Lorencez crut devoir aller plus loin et marcher sur Mexico avec ses 6,000 hommes. Il réussit bien, le 28 avril, à forcer le formidable défilé des Cumbres et à

s'élever sur le troisième gradin, sur le plateau d'Anahuac; mais il fut arrêté devant Puebla par les 12,000 hommes de la division Zaragoza et ne put emporter la place, qui lui barrait la route. Il dut battre en retraite sur Orizaba et y attendre les renforts demandés en France.

Aussitôt informé de ces événements, l'Empereur avait décidé l'envoi au Mexique d'un corps expéditionnaire et désigné le général Forey pour le commander.

Celui-ci débarqua à Vera-Cruz le 21 septembre; il précédait d'un mois ses troupes dont les départs s'étaient échelonnés de juillet à septembre, et qui devaient former deux divisions, aux ordres des généraux Bazaine et Douay, et une brigade de cavalerie commandée par le général de Mirandol.

Deux batteries de 4, dont une de campagne et une de montagne, étaient affectées à chaque division. En outre, une réserve de deux batteries de campagne (une de 12 et une de 4) devait suivre le corps expéditionnaire, ainsi qu'un petit parc composé de huit pièces de 12 de siège.

Le général de Laumière commandait l'artillerie avec le commandant de La Jaille comme chef d'état-major.

Les sept batteries ainsi désignées pour l'expédition furent, suivant les errements habituels, empruntées à sept régiments différents.

La 1re batterie du 11e fut l'une des élues; elle devait faire partie de la réserve; elle fut mise sur pied de guerre, dans les premiers jours d'août 1862, partit de Rennes le 23 du même mois et s'embarqua le 23 à Cherbourg sur le transport l'*Eure*. En outre, l'un des officiers supérieurs du 11e, le commandant Saunier, fut désigné pour commander la réserve d'artillerie du corps expéditionnaire. Un peu plus tard, le commandant de l'artillerie de la division Bazaine, le commandant Michel, était classé au 11e en passant lieutenant-colonel, et le régiment se trouvait ainsi représenté à l'armée du Mexique par deux officiers supérieurs.

La 1[re] batterie avait été armée de 4 de campagne; mais son organisation était un peu différente de l'organisation des batteries de ce type. D'abord, pour augmenter le nombre des cartouches transportées, on lui avait donné des caissons d'infanterie du matériel de 12; puis, tout en lui laissant un certain nombre de chevaux de trait, on avait constitué la plus grande partie de ses attelages en mulets, qu'on supposait, avec raison d'ailleurs, comme l'expérience le prouva assez vite, devoir rendre de meilleurs services dans un pays très accidenté et très peu frayé.

En résumé, la batterie présentait à l'effectif le jour du départ :

5 officiers avec 12 chevaux,
221 hommes de troupe,
78 chevaux (dont 54 de trait et 24 de selle),
128 mulets de trait.

Et comme matériel :

6 pièces de 4 de campagne,
8 affûts,
12 caissons de munitions d'artillerie,
6 caissons de munitions d'infanterie (voitures du matériel de 12),
2 chariots,
2 forges.

Elle était commandée par le capitaine Pachon.

Le transport l'*Eure* ne se trouvait pas, le moins du monde, aménagé pour transporter du matériel ni surtout des chevaux; il fallut tout d'abord laisser la batterie entière rudimentairement installée sur le pont. Dans ces conditions, la traversée fut rude : deux chevaux et cinq mulets périrent dès la première semaine; aussi, en arrivant à la Martinique le 23 septembre, on débarqua les hommes et les animaux et on les laissa se refaire jusqu'au 30.

Repartie le 1[er] octobre, l'*Eure* mouilla, le 20, en rade de

Vera-Cruz, et le débarquement de la batterie, aussitôt commencé, s'acheva le 22.

La 2ᵉ brigade, de Berthier, de la 2ᵉ division, Douay, devait précisément quitter Vera-Cruz le surlendemain 24, pour se porter sur Jalapa, à la lisière de la zone tempérée. La batterie lui fut attachée provisoirement et se mit en route avec elle; l'ensemble formait une colonne de sept bataillons, un escadron et six pièces, en tout 5,500 hommes.

Le départ et les premiers jours de marche furent des plus pénibles; la plupart des mulets étaient attelés pour la première fois; ils refusaient de tirer, ruaient, cassaient les traits, et c'était aux hommes à soutenir et à pousser les voitures. La route d'ailleurs était abominable, et il fallut atteler jusqu'à quatorze mules ou chevaux aux caissons d'infanterie pour leur faire gravir les crêtes de la Rinconada.

L'ennemi n'apparut qu'une seule fois, au défilé de Cerro-Gordo, encore ne tenta-t-il aucun effort sérieux, et la colonne entra, sans coup férir, le 7 novembre, dans Jalapa.

Cette courte traversée des terres chaudes suffisait largement à montrer ce qu'on aurait eu à y attendre d'un séjour prolongé. Dans les premiers jours qui suivirent l'entrée à Jalapa, la batterie eut jusqu'à vingt-cinq hommes hospitalisés à la fois.

On préparait, d'ailleurs, activement la marche en avant, que le général en chef, de sa personne à Orizaba avec la majeure partie de ses forces, fit reprendre aussitôt que possible.

Dès les premiers jours de décembre, il ordonna d'aborder le plateau d'Anahuac par les trois routes d'Orizaba-Acultzingo (général Douay), d'Orizaba-Maltrata (colonel L'Hériller) et de Jalapa-Pérote (général Bazaine).

Deux sections de la 1ʳᵉ du 11ᵉ suivirent, le 16 décembre, cette dernière colonne sur Pérote; la 3ᵉ section resta avec une fraction de la brigade de Berthier en garnison à Jalapa. Elle en partit un peu plus tard, le 4 janvier, et rejoignit, le

25, à San-Andres, au pied du pic d'Orizaba, les deux autres sections. La batterie prit à cette date la place qui lui avait été primitivement assignée à la réserve d'artillerie (commandant SAUNIER) du corps expéditionnaire.

Le 17 février, les têtes de colonnes des divisions Douay et Bazaine n'étaient plus qu'à une petite journée de marche d'Amozoc, point sur lequel devait s'opérer la concentration du corps expéditionnaire avant l'investissement de Puebla. Les garnisons des lignes d'étapes assurées, le commandant en chef disposait de 26,000 hommes environ et de 56 bouches à feu approvisionnées à 300 coups ; il annonça à l'armée, par un ordre général, que le moment était venu de venger l'échec subi l'année précédente par le général de Lorencez.

Le parc s'organisait un peu en arrière à Quetcholac ; la 1re batterie du 11e y resta cantonnée du 18 février jusqu'au 11 mars.

Le 17 février, le général Forey portait son quartier général sur ce même point de Quetcholac et donnait aux deux divisions Bazaine et Douay l'ordre définitif de concentration sur Amozoc. Elles y furent réunies en entier le 15 mars.

Le 16 au matin, elles poussaient devant elles les avant-postes ennemis et prenaient position sur le Cerro-Amalucan, à l'ouest de la place. De là, la division Douay s'étendait autour d'elle par le nord, tandis que la division Bazaine l'enveloppait par le sud. Le 18, les deux divisions se donnaient la main à l'est, vers le pont de Mexico : l'investissement était complet.

La place, naturellement très forte, avait été intelligemment organisée, depuis l'année précédente, par le général Zaragoza et son successeur, le général Ortéga.

Entre les forts de Guadalupe, à l'est, et de San-Javier (ou du Pénitencier), à l'ouest, neuf ouvrages de campagne, se flanquant réciproquement, avaient été élevés sur les positions dominantes.

Au centre, la ville elle-même, composée de maisons très solidement construites, séparées par des rues qui se coupent à angle droit, formait toute une série d'îlots massifs ou *cadres* se présentant comme autant de forteresses juxtaposées. Une cinquantaine d'églises et de couvents d'une architecture massive, avec des murs de maçonnerie de plusieurs mètres d'épaisseur, à peine attaquables au canon de campagne, achevaient de faire de l'ensemble un formidable réduit.

Le général Ortéga disposait pour défendre la place de 22,000 hommes environ et de 200 pièces de canon.

Le général Forey avait choisi comme premier objectif le fort du Pénitencier, qui formait à l'ouest une saillie très prononcée permettant de faire converger les attaques; il établit son quartier général vis-à-vis dudit fort, au Cerro-San-Juan.

Le 23 mars au soir, la tranchée était ouverte sur 1,000 mètres de longueur à 600 mètres du saillant du fort. En face d'une artillerie très active mais peu expérimentée, les travaux purent être vivement poussés sous la protection de simples batteries rapides, et, dès le surlendemain 25 mars, on en était à la deuxième parallèle, à 330 mètres de l'ouvrage.

C'est de là que commença l'attaque par l'artillerie. Pour sa part, la 1re du 11e fut chargée de construire deux batteries, nos 7 et 9 de la série du siège, en avant de la deuxième parallèle.

La batterie no 7 fut tracée et entreprise en même temps que la parallèle elle-même; elle était destinée à battre de plein fouet la face gauche du bastion attaqué, dont on apercevait l'escarpe sur une assez grande hauteur; elle fut terminée la nuit même, reçut son armement de quatre pièces de 12 de siège et commença immédiatement le feu. C'est elle qui, deux jours plus tard, réussit à pratiquer la première brèche.

La batterie no 9, construite dans la nuit du 26 au 27, for-

mait retour par rapport à la batterie n° 7 et devait contre-battre les ouvrages de Morelos, dont les feux d'écharpe gênaient nos attaques. Elle fut armée de deux canons de 12 de siège.

Dans cette même nuit du 26 au 27, on avait ouvert une troisième parallèle à 135 mètres du saillant.

A ce moment, les parapets du fort étaient absolument bouleversés; les bâtiments du Pénitencier étaient percés à jour; la plus grande partie de l'armement en avait été retirée et rien ne semblait plus pouvoir arrêter une attaque de vive force. Mais, en même temps, l'ennemi avait élevé en arrière, sur les lisières de la ville, depuis l'église San-Agostino, à notre droite, jusqu'à celle de San-Marcos, à notre gauche, et au débouché de toutes les rues adjacentes, de solides barricades hérissées d'artillerie qui tenaient sous leur feu le terre-plein même de l'ouvrage et ses abords.

Il fallait abréger le chemin que les assaillants auraient à parcourir à découvert; on continua donc les cheminements jusqu'à 60 mètres du fort demantelé, et, dans la nuit du 27 au 28, on ouvrit à cette distance une quatrième parallèle.

C'est de cette parallèle que le 29 mars, à 5 heures du soir, le général Bazaine donna le signal de l'assaut au 1er bataillon de chasseurs (commandant de Courcy), et au 2e bataillon du 2e zouaves (commandant Gautrelet). C'étaient les deux mêmes bataillons dont les efforts s'étaient, l'année précédente, brisés devant la place; ils avaient réclamé la faveur de prendre leur revanche.

Les deux colonnes s'élancent sur les parapets, qu'elles couronnent en un clin d'œil; elles y sont accueillies par la fusillade à bout portant des bâtiments du Pénitencier, que l'ennemi a réoccupés, et par celle des murs crénelés, des terrasses et des clochers de la ville, tandis que des pièces légères, que l'ennemi a ramenées au dernier moment à la gorge de l'ouvrage, balaient à bout portant le débouché de la brèche et les terre-pleins.

Nos soldats poursuivent néanmoins leur course, abordent le Pénitencier, y pénètrent, en tuent les défenseurs à coup de baïonnette ou les font prisonniers et s'organisent tant bien que mal, derrière les murs croulants, pour accueillir les retours offensifs.

En même temps, le maréchal des logis Ehrmann, de la 1re du 11e, qui commande le détachement d'encloueurs attaché à la colonne de Courcy, s'est jeté avec ses canonniers et une vingtaine de chasseurs sur la batterie mexicaine dont les obusiers de montagne prennent d'écharpe les assaillants du Pénitencier; les artilleurs mexicains sont tués sur leurs pièces, que nos soldats retournent aussitôt contre la place.

Le maréchal des logis Ehrmann fut fait chevalier de la Légion d'honneur, et les trois canonniers de la batterie qui l'accompagnaient, l'artificier Charles et les servants Bodin et Delamarre, reçurent la médaille militaire.

Cette journée nous coûtait plus de 200 hommes, et parmi eux le commandant de l'artillerie, général de Laumière, mortellement frappé aux côtés du général en chef. Elle n'avança pas les opérations du siège autant qu'on l'avait espéré. Les Mexicains achevèrent pendant la nuit de s'organiser en arrière dans les bâtiments de la ville, à 50 mètres à peine du Pénitencier; leurs tirailleurs, embusqués sur les terrasses, plongeaient sur les attaques, dont ils empêchaient presque absolument les travaux. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, le capitaine en second Blondel, de la 1re du 11e, construisit dans les terre-pleins du fort San-Javier une batterie pour deux pièces de 4 de campagne (n° 12 de la série du siège); on parvint même à organiser dans les étages supérieurs du Pénitencier de véritables batteries casematées qui furent armées de canons de montagne; mais leur feu à bout portant écornait à peine les constructions massives qu'elles avaient devant elles; puis, quand le pétard et la mine les eurent enfin ouvertes, on se trouva en

présence d'une nouvelle ligne de défense, tout aussi solide que la précédente, qui partait de Carmen pour aboutir à San-Anita en passant par les églises ou couvents de San-Inès, San-Agostino et la Merced.

Il fallait se résigner à faire successivement le siège en règle de chacun des cadres : le plan de la ville en indiquait cent cinquante-huit.

Le 3 avril, le capitaine Pachon reçut l'ordre d'abandonner et de désarmer les batteries 7 et 9, dont l'avancement des travaux avait masqué les feux, pour reporter leur armement en avant.

La 1re du 11e fut employée immédiatement à la construction d'une nouvelle batterie dans la quatrième parallèle; cette batterie (n° 4 de la série générale) destinée à être armée de trois pièces de 12 de siège était établie dans le prolongement de la rue aboutissant à l'angle nord-ouest du couvent de San-Agostino et devait chercher à y faire brèche. Les travaux furent activement poussés dans la nuit du 3 au 4, malgré d'assez grosses difficultés matérielles et le tir assez violent et assez bien ajusté de l'ennemi; ils étaient terminés le 4 à la pointe du jour. Le lieutenant Séard, qui les avait dirigés, fut cité à l'ordre du jour du corps de siège; le sous-lieutenant Marx et un canonnier avaient été grièvement blessés, un assez grand nombre d'autres avaient été contusionnés. A 5 heures du matin, la batterie ouvrit le feu; à 7 h. 1/2, un violent incendie se déclarait dans le couvent, mais ses murs n'étaient pas entamés; ils ne l'étaient pas encore malgré six jours de feu ininterrompu lorsque, le 11 avril, la 1re du 11e abandonna la batterie.

C'est en vain qu'à plusieurs reprises, pendant ces premières semaines d'avril, nos colonnes avaient tenté de déboucher des cadres dont nous étions les maîtres : chaque fois, elles avaient été repoussées avec des pertes considérables. La situation devenait inquiétante, d'autant plus que

les approvisionnements en poudre et en munitions s'épuisaient rapidement.

Le général en chef se résolut à tourner cette ligne, qu'on ne pouvait emporter de front. A cet effet, et tandis que le général Douay continuait à cheminer de cadre en cadre en avant de San-Javier, le général Bazaine devait chercher à aborder la place par le sud, en dirigeant ses travaux d'approche contre les forts de Carmen et de Totimehuacan.

C'est en vue de l'attaque de ces forts que le capitaine Pachon dut entreprendre une nouvelle batterie, n° 15, dans la branche gauche du deuxième redan de Morelos ; cette batterie, qui devait être armée de quatre canons de 12 de siège, était destinée à éteindre les feux de la face droite du fort de Carmen, et aussi à battre presque à bout portant les murs du couvent de San-Inès, contre lequel le général Douay devait tenter de déboucher.

Une autre batterie de deux pièces de 4 (n° 20) fut encore établie par la 1re du 11e dans la dernière branche du redan de Morelos, à quelque cent mètres à peine des murs de San-Inès, pour en préparer l'assaut.

Le 25 avril, à 5 heures du matin, toutes les batteries qui, de près ou de loin, aperçoivent San-Inès ouvrent un feu violent.

Le capitaine Pachon a laissé au capitaine Blondel le commandement de la batterie n° 15, et il est venu diriger le feu de la batterie n° 20, qui a le rôle le plus périlleux.

Mais l'ennemi concentre ses feux contre elle. En moins d'une heure, sur les 16 hommes qui s'y trouvent, un brigadier est tué et six canonniers grièvement blessés ; une pièce surtout est particulièrement malheureuse : son pointeur et ses trois remplaçants sont successivement renversés l'un après l'autre ; il faut se résigner à en interrompre le service.

Le capitaine commandant, le maréchal des logis chef Giraud, les deux chefs de pièce Cussey et Soubiran, le sous-chef artificier Caillet, le servant Guerber, qui, jusqu'au

dernier moment, avaient assuré avec régularité et sang-froid le service de leurs pièces furent cités à l'ordre du jour.

Cependant, d'autres batteries, moins dangereusement placées, avaient réussi à ouvrir un semblant de brèche. Le général Castagny s'élance à la tête de huit compagnies du 1er zouaves; il arrive avec elles jusqu'aux murs du couvent, mais, là, nos soldats sont arrêtés par une grille en fer que des abatis protègent; ils tourbillonnent sous le feu des créneaux et, finalement, sont contraints de battre en retraite, laissant plus de 300 morts ou blessés sur le terrain.

Il devenait trop certain qu'en s'entêtant à cette lutte pied à pied, le petit corps de siège allait s'user sans résultat. Le général en chef donna l'ordre de se fortifier dans les cadres conquis, mais sans chercher désormais à en déboucher; on devait se borner à poursuivre l'attaque directe des forts de Carmen et de Totiméhuacan.

La longueur inattendue de la résistance avait donné au gouvernement mexicain le temps de rassembler une armée de secours et de la diriger sur la place. Cette armée, qui était commandée par le général Comonfort, avait pris position à quelque distance de nos lignes, et, le 4 mai, le général l'Hériller avait dû employer la plus grande partie de sa brigade pour arrêter, vers San-Pablo-del-Monté, une colonne qui essayait d'introduire dans Puebla un convoi de ravitaillement. Les jours suivants, Comonfort se rapprocha encore de la place et vint concentrer ses forces, à quelques portées de canon à peine, autour du village de San-Lorenzo.

Le général Forey résolut de le déloger et, dans la nuit du 7 au 8, laissant la division Douay maintenir l'investissement, il marcha lui-même contre San-Lorenzo à la tête de la division Bazaine. Le succès fut complet et écrasant; l'armée de Comonfort fut en partie détruite et les survivants dispersés.

La 1re batterie du 11e avait marché avec la division Bazaine, mais elle fut tenue en réserve et ne donna pas pendant la bataille.

Le 12 mai, à 7 h. 1/2 du soir, la tranchée fut ouverte sur 800 mètres de longueur, à 690 mètres du saillant sud de Totimehuacan.

Le 13, le commandant provisoire de l'artillerie détermina les emplacements des batteries à élever la nuit suivante.

Pour sa part, la 1re du 11e fut chargée de construire celle qui devait porter le numéro 17 de la série du siège. Cette batterie 17 était située vers l'extrême gauche de la parallèle et en avant; elle devait être armée de deux pièces de 12 de campagne et de deux pièces de 4; sa tâche était de contrebattre la face gauche du bastion attaqué et d'enfiler le flanc adjacent. Construite et armée la nuit même, la batterie ne commença le feu que le 16 au matin, pour prendre part à la lutte violente d'artillerie que le général en chef ordonnait sur toute la ligne; elle tira dans la journée 400 obus; elle eut deux affûts brisés et sept canonniers blessés, mais elle avait démonté les pièces qui lui étaient opposées et ouvert dans l'escarpe une brèche presque praticable.

Le soir, d'ailleurs, l'artillerie de la place était éteinte partout; à la nuit, on put entreprendre à la sape volante la deuxième parallèle à 250 mètres à peine du saillant attaqué et la terminer sans encombre.

Il n'y avait plus dans Puebla ni vivres, ni munitions; le 17 mai, à 4 heures du matin, le général Ortega annonçait au général Forey que, la place ne pouvant continuer la défense, elle était à sa disposition. En même temps, dans un dernier et très fier ordre du jour, il enjoignait à ses soldats de brûler leurs drapeaux, de détruire leurs armes et leur matériel; puis il les laissait tous, officiers et hommes de troupe, libres de choisir le parti qu'ils croiraient le plus honorable et le plus conforme aux intérêts de leur pays.

Presque tous cherchèrent immédiatement à gagner la campagne. La moitié environ y réussit; les autres furent arrêtés et faits prisonniers par nos troupes; mais, parmi ceux-là, beaucoup encore, et entre autres Ortéga lui-même,

parvinrent à échapper, dans le trajet de Puebla à Vera-Cruz, aux soldats qui les conduisaient; nous allions les retrouver devant nous à la tête ou dans les rangs des armées libérales.

Le siège avait duré soixante-deux jours, dont cinquante-cinq de tranchée ouverte. Il nous avait coûté près de 700 hommes tués ou blessés.

La 1re du 11e avait eu, à elle seule, sans compter les contusions légères, deux hommes tués, un officier et dix-huit hommes plus ou moins grièvement blessés. Elle n'avait pour ainsi dire quitté ni jour ni nuit le service des tranchées. Aussi eut-elle l'honneur d'être spécialement désignée par le général en chef pour faire partie du cortège qui, le 19 mai, accompagna son entrée solennelle et salua le drapeau français hissé sur la cathédrale à côté du drapeau mexicain.

Le général Forey profita immédiatement de sa victoire pour faire avancer l'armée vers Mexico; le 1er juin, nos têtes de colonne étaient à Ayotla, à sept heures de la capitale; Juarez l'avait abandonnée et renonçait à la défendre; dès le 4 juin un bataillon de chasseurs bivouaquait devant ses portes et, le 7, la division Bazaine en prenait possession.

Continuant à faire partie de l'escorte du général en chef, la 1re du 11e quitta avec lui Puebla et entra derrière lui, le 10 juin, à Mexico.

Les troupes ennemies s'étaient fractionnées en bandes de guérillas qui tenaient la campagne et menaçaient sur tous les points nos lignes de communication. Des renforts nous arrivaient, il est vrai; mais c'est à peine s'ils comblaient les vides faits dans nos rangs par le climat, par les fatigues et aussi, quoique dans une moindre mesure, par l'ennemi.

En effet, si les bandes mexicaines ne se hasardaient guère à nous attendre face à face, elles n'étaient pas sans infliger de temps à autre des pertes sérieuses aux escortes des convois, aux garnisons des postes et aux détachements isolés. C'est ainsi qu'une compagnie de la légion étrangère venait d'être détruite en entier le 1er mai à Camaron après une

résistance épique dans laquelle ses 62 hommes avaient tué ou blessé 300 Mexicains.

Pour se donner de l'air, le général en chef fit occuper par des colonnes mobiles Pachuca à 20 lieues au nord de Mexico, Toluco à dix lieues au sud-ouest, Cuernavaca à 10 lieues au sud au débouché des terres chaudes du Pacifique. D'autres petites colonnes rayonnaient autour de Cordova, de Jalapa, d'Orizaba, pour assurer la liberté de nos communications avec Vera-Cruz.

Malgré tout, à la fin de 1863, nous n'avions pour ainsi dire fait aucun progrès moral au Mexique; notre influence s'arrêtait là où s'arrêtaient nos extrêmes avant-gardes; le président Juarez, retiré dans le nord du pays, continuait à donner des ordres au nom du parti national, et ces ordres étaient obéis partout où n'étaient pas nos soldats.

Le 1er octobre, le général Bazaine avait pris le commandement en chef des mains du général Forey, qui quittait l'armée avec le bâton de maréchal de France.

Quelques jours plus tard, l'archiduc Maximilien d'Autriche acceptait conditionnellement la couronne, qu'était venue lui offrir une députation mexicaine, mais il subordonnait son acceptation définitive à l'adhésion des populations.

L'armée française allait avoir non seulement à pacifier le pays, mais encore à faire connaître et désirer par les populations éparses sur cet immense territoire un empereur dont elles ignoraient jusqu'à l'existence.

A cette date du 1er octobre 1863, le général Bazaine disposait des deux divisions Castagny et Douay, fortes chacune d'une dizaine de mille hommes, de la brigade de réserve du général de Maussion, comptant 3,000 hommes à peu près, de la brigade de cavalerie du Barrail : soit, avec 2,500 hommes des troupes de la marine et les services accessoires, de 34,000 hommes environ ne donnant guère plus de 25,000 combattants. Il fallait, il est vrai, y ajouter 12,000 auxiliaires mexicains aux ordres du général Marquez, qui finirent par

valoir mieux qu'on ne l'avait espéré d'abord, et un petit bataillon égyptien de 500 hommes, qui rendirent les plus grands services pour l'occupation des terres chaudes, dont ils bravaient à peu près impunément le climat.

En face d'un ennemi presque insaisissable, force était de se borner à étendre de proche en proche l'occupation française, à se saisir successivement de tous les centres importants et à attendre que la lassitude des chefs militaires ou politiques du parti national les amenât à la soumission.

C'est à quoi se résolut le général Bazaine.

Dès les premiers jours de novembre, il donna l'ordre aux généraux Douay et Castagny de s'élever vers le nord-ouest par les deux routes qui, passant respectivement par Acambaro et Queretaro, se rejoignent à Guadalajara; le général Douay y parvint en effet le 5 janvier 1864, tandis que le général Castagny, faisant une pointe vers le nord, s'emparait de San-Luis-Potosi.

Les deux seuls corps mexicains tant soit peu organisés qui tinssent à ce moment la campagne avaient été, l'un, celui du général Uraga, atteint et dispersé par le général Douay, l'autre, celui du général Doblado, refoulé au loin vers le nord par le général Castagny; Queretaro, Morélia, Guanajuato, Léon, San-Luis-Potosi, Guadalajara acclamèrent le nom de Maximilien, et ce furent ces adhésions, immédiatement notifiées, qui déterminèrent le prince à accepter définitivement, le 10 avril suivant, la couronne mexicaine.

Cependant, le caractère interminable de la guerre que nous avions entreprise s'accentuait presque immédiatement; le général Douay s'était à peine éloigné de Guadalajara qu'Uraga, que l'on croyait pour longtemps hors de cause, venait en attaquer la petite garnison, et il fallait que le général revînt précipitamment à son secours.

Dans ces conditions, nos colonnes allaient être paralysées si elles ne recevaient des renforts qui leur permissent de

laisser derrière elles les postes et les places à l'abri d'un coup de main.

Le général en chef fit partir immédiatement tout ce dont il pouvait dégarnir la capitale.

C'est ainsi que la 1re batterie du 11e, laquelle était restée, depuis le 10 janvier, cantonnée à Mexico même ou dans sa banlieue, fut dirigée, le 11 février, sur Guadalajara avec une colonne mixte aux ordres du colonel du Preuil; le capitaine BLONDEL en avait, dans l'intervalle, pris le commandement en remplacement du capitaine PACHON, promu chef d'escadron.

Au passage, la 3e section fut laissée à Queretaro pour en renforcer la garnison; les deux autres continuèrent avec le colonel du Preuil.

Le 19 février, leurs obus aidèrent à dégager rapidement le petit poste de la Piédad; le 2 mars, elles traversaient le Rio-Grande dans des canots indiens, les animaux à la nage, et enfin, le 7 mars, elles entraient à Guadalajara.

Elles ne s'y reposèrent pas longtemps. Dès le 14, elles furent adjointes à une colonne que le général Douay en personne dirigeait vers le sud pour chercher à atteindre les bandes reformées à Colima, qu'Uraga lançait, sous les partisans Guttierrez et Rosas, jusqu'au contact de nos avant-postes.

La colonne suivit d'abord la route de San-Blas et, arrivée le 16 à Téquila, elle se jeta rapidement au sud pour couper à Guttierrez la route de Colima.

Le mouvement réussit pleinement. Le 21 mars, le général Douay apprenait par ses espions que Guttierrez, avec un gros parti, cherchait à se glisser inaperçu vers le sud en longeant à quelques kilomètres à peine la route que suivait la colonne.

Immédiatement, il ordonne aux deux escadrons de chasseurs d'Afrique du commandant Margueritte de se porter sur

l'ennemi, et il les fait appuyer par les sections de 4 de campagne de la 1re du 11e.

Les cavaliers de Guttierrez prennent chasse dès qu'ils sont prévenus de notre approche; les escadrons et la batterie se lancent derrière eux à toute allure, mais perdent du terrain sur un sol sablonneux, au milieu des broussailles, que l'ennemi a enflammées. Par bonheur, celui-ci, ne soupçonnant pas la présence du canon, s'est arrêté et a pris position à Cuisillo, à l'abri de solides lisières en pierres sèches, derrière lesquelles il compte bien arrêter net les cavaliers; mais les obus ne tardent pas à ouvrir une large brèche par laquelle nos chasseurs se précipitent : ils sabrent 150 Mexicains et enlèvent plus de 200 chevaux.

Le général Douay rentra, le 27 mars, à Guadalajara. Les deux sections reçurent presque immédiatement l'ordre de rétrograder sur Queretaro pour rejoindre la 1re division (Castagny), à laquelle la batterie comptait depuis le siège de Puebla, mais dont elle avait été constamment détachée; elles y arrivèrent le 17 avril.

Le général Castagny avait, depuis quelques semaines, reporté son quartier général à Queretaro, laissant à Zacatecas et à San-Luis-Potosi de petites garnisons sous le commandement supérieur des colonels L'Hériller et Aymard; la division auxiliaire Mejia était cantonnée entre ces deux places autour de la petite ville de Matchuala.

De même qu'Uraga en face des détachements du général Douay, Doblado avait repris l'offensive en face du général de Castagny aussitôt que celui-ci avait rétrogradé avec le gros de la division, et, à peine rentré à Queretaro, le général avait dû, en toute hâte, renvoyer une petite colonne sur San-Luis-Potosi au secours du colonel Aymard.

La 3e section de la 1re du 11e, laissée, on l'a vu, à Queretaro lors du premier passage de la batterie dans cette place, fit partie de cette colonne de secours. Elle se mit en marche avec elle le 5 avril et arriva le 18 à San-Luis.

A ce moment, on était sans nouvelles de Doblado, qui semblait s'être retiré vers le nord ; Juarez, en effet, l'avait rappelé à Monterey pour lui confier l'embryon d'armée régulière qu'il était parvenu à y réorganiser.

A la tête de ce petit corps de 6,000 à 8,000 fantassins, de 1,000 cavaliers et de 18 canons, Doblado redescendit rapidement vers le sud dans les premiers jours de mai, et on apprit à la fois son approche, l'attaque des avant-postes de la division Méjia et la retraite de celle-ci. Le colonel Aymard se porta en toute hâte au secours de nos alliés ; il emmenait avec lui neuf compagnies du 62e de ligne, un escadron de chasseurs d'Afrique, deux sections de montagne et la section de campagne du 11e, qu'il venait de recevoir : en tout, 800 hommes environ.

Le 16 mai, il rallia la division Méjia, arrêta sa retraite, la ramena en avant sur Matehuala, et, le 17 au matin, il arrivait par le sud en vue de cette ville, au moment même où Doblado, qui ignorait l'approche des Français, débouchait des montagnes qui l'enserrent au nord.

Les Mexicains prennent rapidement une assez bonne position défensive sur les derniers contreforts de la montagne ; de son côté, le colonel Aymard, laissant quatre compagnies en réserve, traverse Matehuala avec le reste de ses forces, lance sur la gauche mexicaine les quatre dernières compagnies du 62e de ligne, qu'il fait soutenir par les chasseurs d'Afrique, et invite en même temps le général Méjia à se déployer à sa gauche, pour contenir la droite de l'adversaire ; il donne l'ordre à l'artillerie de contre-battre et d'éteindre l'artillerie ennemie.

La colonne d'attaque aborde la position au pas de course et y pénètre ; mais elle est obligée de s'arrêter pour faire face aux charges répétées des cavaliers mexicains, et une batterie de quatre pièces concentre son feu contre elle. La section de la 1re du 11e, se portant au galop à 800 mètres de la batterie mexicaine, la réduit au silence en quelques mi-

nutes; mais pendant ce court duel elle est naturellement prise pour objectif par toutes les pièces ennemies : le lieutenant Humbert a successivement ses deux chevaux tués sous lui, trois attelages sont renversés, cinq canonniers blessés. La section, négligeant les batteries qui tirent sur elle, achève d'ouvrir, avec ses obus, la brèche à notre colonne d'attaque.

Le 62e, dégagé par notre feu et par une charge de chasseurs d'Afrique, enfonce la gauche ennemie et se rabat sur le centre, qu'il prend de flanc pendant que la division Mejia l'attaque de front.

La petite armée libérale cède le terrain en désordre; elle nous abandonne 1,200 prisonniers, toute son artillerie et tous ses équipages.

Nous avions 49 tués ou blessés; la division Méjia en comptait 119 sur le faible effectif qu'elle avait présenté au combat. La troisième section de la 1re batterie du 11e avait eu, pour sa part, comme on l'a vu plus haut, cinq canonniers atteints.

Le lieutenant Humbert fut fait chevalier de la Légion d'honneur; les brigadiers Kruyett et Hemminger, l'artificier Baron et le canonnier Lévêque furent cités dans le rapport du colonel Aymard « pour l'énergie dont ils avaient fait preuve en continuant, bien qu'assez sérieusement blessés, à faire le service à leurs pièces ».

Malgré cet échec grave, Juarez ne songea pas un instant à renoncer à la résistance.

Au moment où l'empereur Maximilien mettait le pied sur le sol du Mexique, le 28 mai 1864, nous n'occupions encore d'une façon à peu près indiscutée que le polygone Vera-Cruz — Morelia — Guadalajara — San-Luis-Potosi — Jalapa; tout le reste du territoire obéissait au gouvernement libéral ou n'obéissait à personne.

Le général en chef résolut de tenter un grand effort sur les provinces du nord, pour contraindre le président Juarez

à abandonner le sol du Mexique et à passer aux Etats-Unis.

Dans les premiers jours de juin, il ordonne à la brigade L'Hériller (première de la division Douay), qui occupait Zacatecas, de s'avancer jusqu'à Durango, à 280 kilomètres dans le nord. En même temps, le général Castagny devait se porter de Queretaro sur San-Luis, y rallier la brigade Aymard et marcher ensuite avec sa division réunie jusqu'à Saltillo, à 450 kilomètres au nord de San-Luis, puis sur Monterey, à 160 kilomètres encore au delà.

Le général Castagny partit de Queretaro le 8 juillet, emmenant avec lui 3,580 fantassins, 300 cavaliers, deux sections de montagne et les deux premières sections de la 1re du 11e; la troisième section était rentrée à San-Luis après le combat de Matehuala. Il atteignit San-Luis le 22 juillet et en repartit le 27 vers Saltillo.

De San-Luis à Saltillo la marche fut extrêmement pénible, la chaleur était étouffante, l'eau très rare, l'ennemi en se retirant ayant presque partout mis les réservoirs hors de service et corrompu les mares. Heureusement, notre cavalerie le poursuivait sabre aux reins et ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre de destruction. Après quelques velléités de résistance, il nous abandonna sans combat le célèbre défilé de l'Angostura, et la colonne put entrer sans coup férir à Saltillo, le 20 août, et à Monterey, le 26.

Juarez avait quitté la ville quelques heures à peine avant que nous y entrassions. Seulement, il ne s'était pas, comme nous espérions l'y contraindre, dirigé vers le nord : il s'était rabattu à l'ouest sur le général l'Hériller, qui, très en flèche à Durango avec une faible garnison, allait se trouver menacé par toute l'armée libérale.

Prévenu de ce mouvement, le général Bazaine fit diriger à la fois de San-Luis, de Monterey et de Zacatecas des colonnes de secours sur Durango. Mais Ortega et Negrete avaient une forte avance, et le général l'Hériller eût été

bien compromis s'il n'avait pu, très heureusement, se tirer d'affaire tout seul ; au moment où les premiers renforts atteignaient Durango, il y avait déjà quinze jours qu'à la tête d'un petit corps de 1,300 à 1,400 hommes le général avait dispersé, au Cerro de Majunca, les 6,000 Mexicains d'Ortega.

Les deux sections de la 1re du 11e qui étaient entrées à Monterey avec le général Castagny avaient ensuite fait partie de la colonne dirigée par lui sur Durango. La 3e section avait, de son côté, été dirigée sur la même place avec les renforts partant de San-Luis-Potosi. Toute la batterie se trouva donc réunie à Durango vers la fin d'octobre et elle y termina l'année 1864.

Cette année avait été extrêmement pénible pour elle ; ses sections avaient parcouru plus de 2,500 kilomètres par d'abominables chemins et dans la saison des plus fortes chaleurs. Les rapports du colonel Aymard et du général Castagny mentionnent à plusieurs reprises le dévouement et l'endurance des canonniers du 11e. Grâce sans doute à cet excellent moral, l'état sanitaire s'était maintenu exceptionnellement bon ; on ne trouve en dépouillant les situations de la batterie, en 1864, que trois morts aux ambulances.

Le matériel et le harnachement n'avaient pas trop souffert ; du moins, les ressources locales avaient toujours suffi à les remettre en état. Les mulets aussi avaient bien résisté. Quant aux chevaux amenés de France, plus des trois quarts étaient hors de service et avaient été avantageusement remplacés, pour le trait, par des mules, et, pour la selle, par des chevaux du pays.

Bien que la campagne de 1864 eût notablement reculé les limites de la zone soumise à l'autorité impériale, le parti national était loin de renoncer à la lutte.

Refoulé dans le nord jusqu'à l'état de Chihuahua, le président Juarez continuait à se considérer et, chose plus

grave, à être considéré par les Etats-Unis comme le chef légal du gouvernement du Mexique. Au sud, Porfirio Diaz, solidement établi à Oajaca, pouvait, d'un instant à l'autre, menacer les communications entre Puebla et Vera-Cruz; enfin, nous n'occupions encore qu'une faible étendue du littoral Atlantique et quelques points à peine du littoral du grand Océan.

Le général Bazaine ne disposait plus guère que de 30,000 combattants, et, en l'état de l'opinion publique, il n'y avait pas à compter sur des renforts de France.

Laissant la flotte opérer sur les côtes, le commandant en chef, qui venait d'être élevé à la dignité de maréchal de France, marcha de sa personne contre Oajaca avec tout ce qu'il avait pu distraire des garnisons des places et, le 8 février 1865, il emportait la ville après un siège qui, par ses difficultés et l'acharnement de ses défenseurs, avait presque rappelé celui de Puebla. En même temps, il ordonnait aux commandants des troupes stationnées dans le nord de se porter de nouveau en avant, de chercher à tout prix à atteindre les dernières bandes libérales et à rejeter enfin le Président lui-même au delà de la frontière.

Ce ne fut malheureusement et ce ne pouvait être qu'une répétition de la campagne précédente : des marches sans fin au travers d'étendues sans limites à la poursuite d'insaisissables adversaires.

Dès le 2 février, le général Aymard partait de Durango avec une petite colonne de 600 hommes et les deux premières sections de la 1re du 11e, pour châtier les guérillas de Negrete qui étaient venus l'insulter jusque sous les murs de la place; mais il y rentrait le 15 avril sans avoir réussi à les rejoindre.

Le 9 mai, les 1re et 3e sections de la batterie quittent Durango avec une colonne commandée, cette fois, par le général Brincourt, qui, combinant sa marche avec le général Jeanningros, partant de San-Luis, et le général Méjia,

partant de Matamoros, est sur le point d'atteindre Negrete à l'Angostura, mais ne réussit qu'à précipiter sa fuite et à disperser momentanément sa petite armée.

Poursuivant sa pointe vers le nord, le général Brincourt, à la tête maintenant du 18e bataillon de chasseurs, du 95e de ligne, du 1er chasseurs d'Afrique, de deux sections de montagne et des 1re et 3e sections de la 1re du 11e, atteint, le 15 août, Chihuahua, à 1,600 kilomètres de Mexico.

D'autres colonnes, avaient, au prix des mêmes fatigues, porté le drapeau français dans la Sonora et le Sinaloa, au nord-ouest; dans le nouveau Léon et le Tamaulipas au nord-est; au sud enfin jusque vers l'isthme de Tehuantepec.

Le Mexique avait été traversé dans tous les sens, mais c'étaient des succès sans lendemain; les guérillas s'évanouissaient devant nos troupes, mais renaissaient derrière elles; le temps des solutions moyennes était évidemment passé : si l'on ne voulait pas envoyer et entretenir 100,000 soldats français au Mexique jusqu'à la soumission complète du pays, il ne restait qu'à l'évacuer sans plus attendre.

L'empereur Napoléon avait dû s'arrêter à ce dernier parti, que commandait la situation générale de l'Europe; à la date du 5 avril 1866, il avait ordonné au maréchal Bazaine de se tenir prêt à rapatrier le corps expéditionnaire par échelons successifs en novembre de la même année, puis en mars et novembre 1867.

Nos troupes effectuèrent leur retraite pas à pas sans être habituellement inquiétées par les forces libérales, qui se contentaient de rentrer derrière elles dans les places abandonnées. Dans le nord, cependant, nos dernières garnisons durent à plusieurs reprises agir avec vigueur pour rejeter les bandes de Guttierrez et de Zébeda, devenues trop pressantes.

La 1re section de la 1re batterie du 11e constitua, avec un bataillon du 7e de ligne et un escadron de chasseurs d'Afrique, une petite colonne qui tint jusqu'au 13 novembre 1866, à

Durango, puis se retira lentement par Zacatecas et Aguas-Calientes, sur Guanajuato et Queretaro.

Les 2e et 3e sections de la batterie étaient restées attachées au gros de la division Castagny, qui, dès le printemps de cette même année 1866, s'était repliée sur Léon. Le 20 novembre, l'une de ces deux sections, la 3e, fit partie de la colonne dirigée par le général Castagny en personne sur Tepic pour recueillir les défenseurs de Mazatlan; quant à la 2e, elle fut placée aux ordres du général Aymard, qui, dans le mouvement des échelons, se trouva, à la fin de l'année, former l'extrême arrière-garde à Guadalajara.

Au commencement de 1867, cette arrière-garde avait reculé jusqu'à Queretaro; les colonnes, les convois, les bagages s'échelonnaient sur la route du port d'embarquement; le 28 février, la 1re batterie du 11e était réunie en entier à la Soledad; le 4 mars, elle arrivait à Vera-Cruz et s'embarquait immédiatement sur le *Fontenoy*, qui la débarquait à Cherbourg le 12 avril. Trois jours après, le 15 avril, elle rejoignait à Metz, par chemin de fer, le régiment, dont elle était séparée depuis cinq années.

Cependant, les troupes impériales mexicaines se montraient presque sur tous les points incapables de tenir à elles seules en face des troupes libérales et elles effectuaient leur retraite du même pas à peu près que nos propres troupes.

L'empereur Maximilien allait donc se trouver, après l'évacuation, dans une situation des plus périlleuses.

Malheureusement, malgré les instances du maréchal Bazaine et de l'empereur Napoléon, l'infortuné souverain crut de son honneur de tenir jusqu'au bout, et nos soldats, à peine débarqués dans nos ports, apprenaient la catastrophe de Queretaro.

Malgré ce dénouement lugubre du long drame dont ils

avaient été les acteurs inconscients, ils avaient, ces soldats, le droit de rentrer fiers sur la terre de France.

On a cru, un peu prématurément peut-être, pouvoir condamner, dans ses causes et dans sa conduite générale, l'expédition du Mexique. En tous cas, quel que doive être un jour le jugement de l'histoire, elle dira assurément que jamais troupes n'ont fait preuve tour à tour de plus d'héroïsme dans le combat et de plus de patience dans les privations et les fatigues.

La 1re batterie du 11e avait eu sa large part de la peine et de l'honneur. C'est l'un des chefs sous les ordres duquel elle s'était le plus longtemps trouvée qui a lui-même résumé à l'avance ce chapitre de l'historique du régiment. « La 1re batterie du 11e, écrivait le général de Castagny au capitaine BLONDEL, au moment où il prenait la mer à Vera-Cruz, s'est fait constamment remarquer par son excellent esprit; elle a conquis les suffrages de la division, avec laquelle elle a tant marché et combattu, et son commandant emporte l'estime particulière du général. »

L'organisation de 1867.

Pour n'avoir mis en mouvement qu'une faible partie des ressources militaires de la France, l'expédition du Mexique n'en avait pas moins imposé au budget des sacrifices considérables. C'est donc à elle, et cela suffirait assurément à justifier son impopularité, qu'il faut imputer la malencontreuse réduction de cadres ordonnée en 1865.

« Le 15 novembre 1865, écrit M. le général Suzanne, date funeste pour l'armée et pour la France, entre les deux guerres entreprises par la Prusse contre le Danemark et contre l'Autriche pour se faire la main, des raisons dites économiques imposèrent au Ministre de la guerre l'obligation de faire le sacrifice d'une partie notable des forces vives du pays. »

Sans compter la réduction des compagnies d'ouvriers ou du train et celle de vingt batteries à pied, l'artillerie contribua à ce sacrifice par la suppression d'une batterie dans chacun des régiments de campagne, montés ou à cheval. A partir du 1er décembre de cette année 1861, le 11e, comme tous les autres régiments montés, ne compta donc plus que neuf batteries.

Même après Sadowa, et bien que la nécessité s'en imposât à tous les esprits, on n'osa pas immédiatement reconnaître que le temps des économies militaires était passé sans retour; il fallut le conflit diplomatique de 1867, à propos du Luxembourg, et l'imminence d'une déclaration de guerre pour que les réflexions se traduisissent en actes.

Dès le 10 avril, le Ministre prescrivait en hâte de reformer dans tous les régiments montés et à cheval la batterie supprimée en 1865, et il autorisait à monter cinq batteries dans chacun des régiments à pied.

En fait, les cadres des régiments à pied se prêtant mal à cette transformation, il y fut en général procédé par des échanges de batteries entre eux et les régiments montés. C'est ainsi que le 11e régiment passa ses 6e et 9e batteries aux 4e et 5e régiments à pied et reçut, en leur lieu et place, la 9e du 5e, qui garda ce même numéro 9, et la 7e du 4e, qui prit le numéro 6. Puis ces 6e et 9e batteries nouvelles furent montées à l'aide de prélèvements opérés sur l'ensemble du régiment, en même temps que la 10e batterie était reformée de toutes pièces.

Cette organisation de circonstance ne dura que quelques semaines; la crise conjurée, un décret du 13 mai 1867 vint remanier de nouveau toute la constitution de l'arme, mais, cette fois, dans l'esprit des principes de 1829 et de 1833: au profit de l'artillerie de bataille.

Le décret du 13 mai 1867 élevait de 100 à 120 le nombre des batteries montées de la ligne et replaçait les batteries à pied côte à côte avec elles dans les mêmes régiments, de

telle sorte que, bien que n'étant pas pourvues d'attelages en temps de paix, elles fussent toutes néanmoins, cadres et hommes de troupe, constamment tenues prêtes au service de campagne.

Les 120 batteries montées (dont 20 de création nouvelle) et les 60 batteries à pied existantes devaient être réparties entre quinze régiments, qui, bien que mixtes en réalité, prenaient tous la dénomination de *régiments montés*.

Rien n'était changé à l'organisation de la garde impériale, ni des régiments à cheval, ni du régiment de pontonniers. Ce dernier cependant prenait dans la série générale le numéro 16, s'intercalant ainsi entre les régiments montés et les régiments à cheval, et donnant son numéro 6 à l'ancien 16ᵉ régiment monté.

Les escadrons du train d'artillerie étaient réunis en deux régiments.

Comme les réorganisations précédentes, cette dernière entraîna, de corps à corps, d'assez nombreuses mutations d'unités.

Le décret de réorganisation avait trouvé le 11ᵉ régiment à Metz, avec deux batteries, nᵒˢ 7 et 8, détachées au camp de Châlons. Ces deux batteries furent immédiatement versées au 4ᵉ d'artillerie, lequel donna en échange au 11ᵉ ses batteries nᵒˢ 3 et 7, toutes constituées, plus le cadre d'une troisième batterie à pied.

En résumé, à partir du 1ᵉʳ juin 1867, le 11ᵉ régiment se trouva constitué comme suit :

État-major et peloton hors rang, provenant de l'état-major et du peloton du 11ᵉ		Metz
1ʳᵉ batt. à pied, provenant de prélèvements sur l'ensemble du 11ᵉ.		Id.
2ᵉ — —	de la 3ᵉ batterie du 4ᵉ	Lyon.
3ᵉ — —	de la 7ᵉ batterie du 4ᵉ	Mᵗ-Valérien.
4ᵉ — —	Comme cadres, du 4ᵉ et, comme hommes de troupes, de prélèvements sur l'ensemble du 11ᵉ	Metz.
5ᵉ batt. montée, —	de l'ancienne 5ᵉ du 11ᵉ	Id.
6ᵉ — —	— 6ᵉ 11ᵉ	Id.

7e batt.	montée,	provenant	de l'ancienne	1re	du 11e..........	Metz.
8e	—	—	—	2e	11e..........	Id.
9e	—	—	—	9e	11e..........	Id.
10e	—	—	—	10e	11e..........	Id.
11e	—	—	—	3e	11e..........	Id.
12e	—	—	—	4e	11e..........	Id.

Depuis 1866, tous sentaient et savaient la guerre inévitable. On ne peut pas dire, hélas ! qu'on ait fait ce qu'on devait faire pour se préparer à cette redoutable échéance. Cependant, par une première et bien timide dérogation aux habitudes jusque-là en usage d'improvisation totale, on avait arrêté à l'avance la formation des corps d'armée et aussi le groupement des batteries qui devaient être attachées à chacun d'eux.

C'est ainsi que, pour la première fois, les batteries du 11e, ou du moins la plus grande partie d'entre elles, allaient être appelées à combattre côte à côte, au lieu de se trouver dispersées, comme dans les campagnes précédentes, entre toutes les fractions de l'ordre de bataille.



CHAPITRE V

La guerre de 1870-1871. — Les batteries du 11e aux armées du Rhin, de Châlons et de Paris.

La déclaration de guerre.

Depuis le printemps de 1868, le 11e tenait garnison à Vincennes; c'est là que lui parvinrent, le 14 juillet 1870, les premiers ordres de préparation à la guerre. Dès le 17, ses 5e, 6e et 7e batteries s'embarquaient en chemin de fer pour rejoindre sous Metz la 3e division du 3e corps de l'armée du Rhin. Les 8e, 9e, 10e batteries les suivaient trois jours plus tard; puis, deux jours plus tard encore, les 11e et 12e; celles-ci pour faire partie de la réserve générale d'artillerie du même 3e corps, celles-là pour constituer l'artillerie de sa 4e division.

Pendant ce temps, les 3e et 4e batteries s'étaient organisées en batteries montées avec destination réservée, tandis que les 1re et 2e se dédoublaient pour former quatre batteries à pied.

Les 2e et 2e *bis* étaient immédiatement dirigées sur Thionville, tandis que les 1re et 1re *bis* étaient provisoirement conservées à Paris, où les événements allaient les faire maintenir à titre définitif.

En résumé, dès le 22 juillet, toutes les batteries du régiment étaient mobilisées.

Armée du Rhin.

Le 3e corps d'armée, auquel étaient affectées, comme il vient d'être dit, les huit anciennes batteries montées du régiment, se constituait à Metz sous les ordres du maréchal Bazaine ; le général de Rochebouët en commandait l'artillerie. Il devait comprendre quatre divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie aux ordres du général de Berckeim.

La 5e batterie (capitaine Mignot), la 6e batterie (capitaine Perruchot), la 7e batterie (capitaine Bubbe), d'une part, et, de l'autre, la 8e batterie (capitaine Vivenot), la 9e (capitaine de Guibert) et la 10e (capitaine Bonnefond), étaient respectivement placées sous les ordres des lieutenants-colonels Sempé et Maucourant, et affectées comme artillerie divisionnaire aux 3e et 4e divisions d'infanterie (généraux Metman et Aymard). La 11e batterie (capitaine Ducher) et la 12e (capitaine Brocard) faisaient partie du 1er groupe (colonel de la Jaille) de la réserve d'artillerie du corps d'armée.

Tous les officiers supérieurs du régiment recevaient en même temps leur destination de guerre.

Le colonel et le lieutenant-colonel (colonels de la Jaille et Sempé) prenaient, comme nous venons de le voir, l'un le commandement du premier groupe de la réserve d'artillerie, l'autre le commandement de l'artillerie de la 3e division du 3e corps ; les commandants Jacquot et Dumont marchaient avec les deux groupes divisionnaires ; le commandant Robert était attaché à la direction de l'artillerie de la place de Metz; enfin le commandant Pachon était nommé sous-directeur du parc d'artillerie du 12e corps.

Dans chaque groupe divisionnaire, la première batterie

avait été armée de mitrailleuses, les deux autres de pièces de 4 de campagne. Les deux batteries de la réserve servaient du 12 de campagne.

Les batteries de 12 comportaient, conformément à l'instruction du 21 décembre 1868, 6 pièces, 7 affûts, 12 caissons, 2 chariots et 1 forge, avec 129 coups par pièce ; les batteries de 4 n'avaient que 8 caissons, qui suffisaient d'ailleurs à transporter 212 coups par pièce ; les batteries de mitrailleuses avaient également 8 caissons avec 200 boîtes à balles par pièce. Le secret de ces pièces nouvelles, sur lesquelles on fondait les plus grandes espérances, avait été, comme on sait, strictement gardé, et les canonniers destinés à les servir les voyaient pour la première fois en montant en chemin de fer.

Campées d'abord avec leurs divisions sous les murs de la place, les batteries du 11ᵉ les suivirent naturellement dans les marches et contremarches que le 3ᵉ corps exécuta entre Metz, Saint-Avold et la Sarre pendant les premiers jours d'août.

Le 6 août, la 3ᵉ division était à portée immédiate du 2ᵉ corps (Frossard) au moment où il fut attaqué par le VIIᵉ corps prussien sur les hauteurs de Spickeren. La 6ᵉ batterie du 11ᵉ, campée à Marienthal, avait été portée dans la matinée sur le petit village de Macheren, et se trouvait ainsi à quelques kilomètres à peine du champ de bataille ; elle y resta jusqu'à 8 heures du soir sans recevoir, non plus d'ailleurs qu'aucune fraction du 3ᵉ corps, l'ordre de marcher au secours du corps engagé.

Dans la nuit du 6 au 7 et dans les journées du 7 et du 8, le 3ᵉ corps battit en retraite vers Metz ; le 9, il était bivouaqué en entier aux environs de Pont-à-Chaussy.

Entre temps, le maréchal Bazaine avait été investi du commandement en chef de tous les corps d'armée concentrés sous Metz : garde impériale, 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ corps, que le 6ᵉ corps allait bientôt rejoindre. Il avait été remplacé

dans le commandement de son corps d'armée par le général Decaen.

Le 11 août, toute l'armée est resserrée sur la place ; elle occupe, concentriquement à l'enceinte, un vaste arc de cercle, s'appuyant par ses deux extrémités à la rive droite de la Moselle ; le 3e corps est au centre, du vallon de Vallières à Grigy, à cheval sur la route de Sarrebrück.

L'armée reste dans ses positions le 12 et le 13. Le 13 au soir, la retraite vers l'ouest est décidée, et le maréchal commandant en chef donne les ordres nécessaires pour faire passer dans la journée du 14 tous les corps sur la rive gauche de la Moselle.

La plus grande partie de l'armée avait déjà franchi la rivière et le 3e corps et la garde, restés les derniers sur la rive droite, allaient se mettre en route pour passer à leur tour, quand ils furent attaqués par le VIIe corps prussien.

Il était 4 heures du soir.

Le général Decaen fait immédiatement face à l'ennemi. La 6e batterie du 11e, placée aux avant-postes, dans des abris élevés à loisir à droite de la route qui conduit de Borny à Colombey, tire les premiers coups de canon contre les colonnes prussiennes, qui suivent la route de Sarrebrück, et les ralentit un instant; mais elle doit presque immédiatement se replier avec les avant-postes eux-mêmes et se reporter en arrière, à 1,000 mètres environ à l'ouest du bois de Colombey, où elle rejoint la 7e batterie, qui, de son côté, y a pris position.

La 3e division, tout entière déployée du chemin Borny-Colombey à la route de Sarrelouis, reprend à ce moment l'offensive, et les 6e et 7e batteries suivent ce mouvement par échelons de demi-batteries. Elles s'avancent jusqu'à 500 mètres du bois de Colombey et dirigent un feu meurtrier sur les troupes ennemies que ce bois renferme ou qu'il couvre; elles arrêtent sur ce point toute tentative de débouché.

Pendant ce temps, le combat s'est étendu de la droite à la gauche par l'entrée en ligne des VIIIe et IXe corps allemands. Notre 2e corps à la droite du 3e, notre 4e à sa gauche, font demi-tour pour marcher au canon.

A l'extrême gauche du 3e corps, sa 4e division, déployée de la route de Sarrelouis au ravin de Vallières, est tout d'abord très inquiétée sur sa gauche, que le départ du 4e corps a laissée dégarnie. Toute l'artillerie divisionnaire, batteries Vivenot, de Guibert et Bonnefond, s'y porte au galop; elle est bientôt rejointe par la batterie Ducher, détachée de la réserve. Le feu de ces vingt-quatre pièces arrête les colonnes prussiennes et donne à notre 4e corps le temps de se reporter en ligne.

A la tombée de la nuit, la marche en avant de l'armée de Steinmetz parait définitivement arrêtée; le maréchal Bazaine en profite pour faire immédiatement reprendre à ses troupes le mouvement interrompu.

Le commandant du 3e corps, général Decaen, avait été mortellement blessé; il fut remplacé dans son commandement par le maréchal Lebœuf.

Dans la journée du 15, le 3e corps entier franchit la Moselle avec l'ordre d'utiliser, pour suivre le mouvement général de l'armée vers l'ouest, la route de Doncourt à Jarnisy-Conflans; ses têtes de colonnes sont arrêtées, vers 8 heures du soir, à hauteur de Saint-Marcel, et trois de ses divisions bivouaquent de ce village à Vernéville; la 4e division ne rejoint qu'assez tard dans la nuit.

C'est sur cet emplacement que le maréchal Lebœuf reçoit, dans la matinée du 16, l'ordre de se tenir prêt à reprendre la marche vers l'ouest, ou bien, en cas d'attaque, à se porter en seconde ligne derrière les 2e et 6e corps, qui s'étendent à sa gauche, de Rezonville au ravin de Gorze.

Au moment même où cet ordre parvenait au maréchal, l'armée allemande prononçait son attaque contre nos corps de gauche; la lutte commençait acharnée et se poursuivait

avec des alternatives diverses; c'est vers 2 heures seulement que les têtes de colonnes de notre 3e corps arrivaient, vers Bruville, à hauteur des corps engagés. A ce moment, la marche en avant de l'ennemi venait d'être arrêtée par l'action vigoureuse de l'artillerie de la réserve générale et l'intervention de la division de cavalerie de Forton.

Il est 2 h. 1/2. Les trois batteries de la division Aymard (8e, 9e, 10e du 11e) gagnent au trot les hauteurs au sud de Saint-Marcel, à l'extrême gauche du maréchal Canrobert, et aident à contenir sur ce point le Xe corps allemand, tandis que les 11e et 12e batteries avec le reste de la réserve d'artillerie du corps, établies par le colonel de La Jaille sur le terrain ondulé qui domine au sud-est le village de Bruville, canonnent l'extrême gauche allemande et facilitent le déploiement de notre 4e corps à l'ouest de ce même village, vers la ferme de Gruyère.

Devant nos 3e et 4e corps, les corps ennemis qui menacent notre droite sont obligés de s'arrêter, et ils reculent même vers le ravin de Gorze, quand, à 5 h. 1/2, l'entrée en ligne du corps de Voigts-Rhetz (Xe corps) détermine de leur part une nouvelle et énergique poussée en avant.

Nos 11e et 12e batteries, qui n'avaient guère eu jusque-là que de l'infanterie en face d'elles, sont tout à coup vivement prises à partie par quatre batteries débouchant, en face de Bruville, du ravin Mars-la-Tour-Jarny; mais ce combat d'artillerie ne dure pas longtemps. La division de Cissey (2e du 3e corps) s'élance contre les colonnes ennemies, qui dépassent Mars-la-Tour; les 8e, 9e et 10e du 11e et quelques batteries du 4e se joignent dans ce mouvement en avant aux batteries de la division de Cissey et, toutes ensemble, concourent puissamment à déterminer la retraite définitive de la gauche prussienne.

Les 5e, 6e et 7e batteries n'avaient, elles, pris aucune part à la bataille : elles n'étaient arrivées en ligne avec leur division qu'à 6 h. 1/2 du soir.

Le lendemain 17 août, le maréchal commandant en chef crut devoir, comme l'on sait, replier toute l'armée sur la Moselle, de Rosérieulles à Saint-Privat-la-Montagne.

Le secteur assigné au 3e corps s'étendait, à l'ouest de Châtel-Saint-Germain, de l'auberge Saint-Hubert à la ferme de Leipsick. Le maréchal Lebœuf fait occuper en avant par son infanterie les bois des Génivaux et établir par l'artillerie, sur les hauteurs de Moscou, une longue ligne d'épaulements rapides.

L'armée prussienne prononce, le 18 août, à 11 heures du matin, son attaque contre notre gauche et la prolonge bientôt, de la gauche à la droite, par un vaste mouvement sur la droite en bataille.

Vers 3 heures, le IXe corps prussien, parvenu à Vernéville, essaye d'enlever les bois des Génivaux, tandis qu'à sa droite les VIIe et VIIIe corps, à cheval sur la route de Rezonville-Gravelotte, attaquent, en cherchant à passer entre les bois de Vaux et des Génivaux, les positions du maréchal Lebœuf.

Les six batteries divisionnaires du 11e, établies derrière leurs épaulements au sud de la ferme de Moscou, battent énergiquement les débouchés des bois, en même temps qu'elles cherchent et parviennent pendant assez longtemps à lutter contre une grande batterie de soixante-douze pièces, que les Allemands ont réunies sur les hauteurs au nord de Gravelotte.

Au nord de la ferme de Moscou, les 11e et 12e batteries du 11e, avec les autres batteries de la réserve du 3e corps, contre-battent l'artillerie ennemie établie à la Malmaison et réussissent, pendant plus d'une heure, à empêcher l'infanterie ennemie de prendre pied dans les bois des Génivaux.

Mais ce combat était trop inégal; vers 5 heures, les batteries de la 3e division sont obligées de se replier; celles de la 4e division sont quelque temps plus heureuses et continuent à interdire le débouché de Gravelotte. Cependant, les

8e et 10e batteries, à moitié désemparées, sont à leur tour contraintes à la retraite ; seule, la 9e batterie (de Guibert), mieux abritée ou mieux disposée, parvient à se maintenir ; elle contribue puissamment à repousser jusqu'à la nuit close toutes les tentatives dirigées contre Saint-Hubert et à empêcher, par conséquent, le corps d'armée d'être précipité dans les ravins en arrière.

Partout, en somme, sauf à l'extrême droite, l'armée française s'était maintenue dans ses positions. Mais elle était épuisée de fatigue, et n'avait plus ni vivres ni munitions; les coffres de l'artillerie étaient vides et ses attelages terriblement réduits. Le maréchal crut devoir se resserrer plus encore autour de Metz, de Vaux et Jussy à Woippy ; le 3e corps, pour sa part, reçut l'ordre de reculer jusqu'à Scy, Lessy et Lorry.

Les batteries du 11e consacrèrent, comme toute l'artillerie de l'armée, les journées des 19, 20, 21 et 22 à recompléter leurs approvisionnements et à réorganiser, dans la mesure du possible, leur matériel et leurs attelages ; le 22, elles étaient de nouveau prêtes à marcher avec toutes leurs pièces et tous leurs caissons de première ligne ; elles n'avaient dû faire encore d'autre sacrifice que celui de quelques-unes des voitures de leurs réserves.

Les positions que les corps ennemis occupaient à la suite de la bataille du 18 sur les plateaux de la rive gauche ne semblaient plus guère permettre à notre armée de reprendre les routes qu'elle avait suivies d'abord pour gagner la Meuse. Le maréchal va tenter (?) de sortir par la rive droite pour aller chercher, en passant la Moselle à Thionville et longeant la frontière de Belgique, l'abri de nos places du Nord. Tous les ordres sont donnés pour commencer l'opération le 25 août ; les circonstances l'ajournent jusqu'au 31.

Le 3e corps, qui avait franchi la Moselle dans la matinée du 25, avait été maintenu sur la rive droite ; il se trouvait donc tout placé pour prendre la tête du mouvement. Il

reçoit l'ordre de laisser sa 2e division en observation vers Grigy et Queuleu et de porter les trois autres sur Noisseville, la droite à la route de Sarrelouis, la gauche vers Nouilly, où il se reliera au 4e corps.

C'est la possession du plateau de Sainte-Barbe qui forme l'objectif général.

Nos mouvements se dessinent assez lentement pour permettre à l'ennemi de prendre à loisir, en face de nous, ses dispositions de défense et d'occuper solidement les villages de Noisseville et de Servigny. Vers 4 heures du soir seulement, l'artillerie du 2e corps, qui s'est avancée sur la route de Sainte-Barbe, ouvre, des hauteurs au nord-ouest de Nouilly, son feu contre Noisseville ; le général de Berckeim fait prolonger la ligne de feu par la 11e du 11e, mais toutes ces batteries sont bientôt obligées, par le feu des batteries ennemies, de reculer jusque vers la ferme de Grimont.

Leur action, cependant, n'avait pas été inutile, car elle avait permis à la 3e division du 3e corps d'enlever Noisseville. Aussitôt ce village en notre possession, les batteries divisionnaires des 3e et 4e divisions (5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e du 11e) viennent prendre position sur les crêtes qui le dominent au nord-est, et entament, non sans succès, la lutte contre les batteries ennemies en position sur les hauteurs de Servigny. Ces batteries reculent. Les nôtres, bien que souvent gênées et arrêtées dans leur marche par les obstacles du terrain, avancent, et c'est sous leur protection que les divisions Metmann et Aymard peuvent aborder Servigny, qu'elles enlèvent vers 9 heures du soir.

C'est sur ces mêmes positions que nos batteries vont essayer inutilement, le lendemain 1er septembre, d'arrêter le retour offensif de l'ennemi ; elles sont bientôt obligées de battre en retraite avec le 3e corps et de reculer jusqu'aux murs de la place, sous lesquels elles resteront désormais confinées.

Leur rôle militaire est fini ; il leur reste encore, lors des

timides tentatives de sortie du 22 septembre et même du 7 octobre, assez de chevaux pour atteler quatre pièces et deux caissons; mais elles demeurent muettes pendant ces deux journées à côté de leurs divisions immobiles, en position de rassemblement. Officiers et canonniers n'ont plus, comme tous leurs camarades de l'armée du Rhin, qu'à attendre, au milieu des privations matérielles et des angoisses morales, l'inévitable catastrophe.

Armée de Châlons.

En arrière des grands rassemblements d'Alsace et de Lorraine, toutes les ressources qu'on avait pu tirer des dépôts des régiments avaient été activement mises en œuvre pour constituer deux nouveaux corps d'armée (12e corps au camp de Châlons, 13e corps à Paris) (1). En outre, les bataillons disponibles de l'infanterie de marine avaient été aussi dirigés des cinq ports de guerre sur le camp de Châlons et avaient fourni les éléments d'une nouvelle division demeurée provisoirement sans affectation.

On avait pu assez facilement doter en artillerie les 12e et 13e corps, grâce à la transformation immédiate dès la déclaration de guerre de deux batteries à pied en batteries montées dans chacun des quinze premiers régiments de l'arme.

Les deux batteries montées ainsi tirées du 11e régiment (3e et 4e batteries) avaient été armées de canons à balles; la 3e batterie (capitaine Lefrançois) avait été maintenue à Paris, à destination du 13e corps, qui commençait à s'y organiser; la 4e (capitaine Rossignon) avait été dirigée sur

(1) En principe, les quelques troupes restées en dehors des sept corps d'armée constitués dès le début de la guerre avaient été destinées à former le noyau de quatre corps de gardes nationales mobiles : 8e, 9e, 10e et 11e corps; mais l'organisation desdits corps ne fut pas même ébauchée.

le camp de Châlons, où, réunie à deux batteries de 4 du 7e régiment, elle avait été affectée, sous les ordres du commandant JANNISSON, à la 2e division du 12e corps.

Cependant, les événements se précipitaient; le 1er corps d'armée était accablé à Reischoffen; les 5e et 7e corps étaient entraînés dans sa retraite, et tous trois, se dérobant en hâte devant l'armée du prince royal de Prusse, refluaient, du 14 au 17 août, sur le camp de Châlons.

De son côté, l'Empereur y était arrivé venant de Metz, dans l'après-midi du 16, et, le 18, il décidait, la réunion des trois corps d'Alsace, plus ou moins remis en ordre, avec le 12e corps, dont l'organisation était achevée, en une nouvelle armée, « l'Armée de Châlons », dont il confiait le commandement au maréchal de Mac-Mahon.

A cette date, le 12e corps, à la tête duquel le général Lebrun venait de remplacer le général Trochu, avait été grossi de la division d'infanterie de marine et se composait de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, près de 35,000 hommes. Son artillerie comptait vingt-sept batteries; elle venait, en effet, d'être doublée par une partie des batteries destinées au 6e corps, lesquelles, ayant trouvé les routes de Metz coupées, avaient dû rétrograder sur le camp de Châlons. Le général de division Labastie, commandant désigné de l'artillerie du 6e corps, se trouvait avec ces batteries; il avait été investi, en vertu de son grade, du commandement supérieur de l'ensemble des artilleries du 12e corps ainsi renforcé. Le général de brigade d'Ouvrier de Villegly, qui avait commandé jusqu'à ce moment l'artillerie du corps, était resté auprès de lui comme adjoint.

Pour son compte, la 2e division (général Lacretelle), à laquelle était affectée, comme on l'a vu plus haut, la 4e batterie du 11e avec deux batteries de 4, avait vu grossir son artillerie de deux nouvelles batteries de 4, commandées par le lieutenant-colonel Colcomb.

Ballotté entre des considérations militaires et des consi-

dérations politiques contradictoires, l'Empereur hésita pendant deux jours soit à ramener l'armée de Châlons sous les murs de Paris, soit à la porter, au contraire, sur la Meuse au-devant l'armée du maréchal Bazaine.

On sait que les considérations politiques l'emportèrent; le 20, la marche vers le nord fut décidée; le 21, l'armée se porta sur Reims.

« Le 12e corps devait suivre la voie romaine; les trois divisions d'infanterie s'encolonnèrent l'une derrière l'autre, puis les batteries de réserve, puis les bagages. Cet ordre de marche fut le même pendant toute la campagne : même lorsqu'on se rapprocha de l'ennemi, l'artillerie de réserve ne devait s'ébranler que lorsque l'infanterie était complètement écoulée.

» Dans chaque division les batteries marchaient entre les deux brigades.

» Le 12e corps devait... dépasser Reims et aller camper à droite et à gauche de la route de Laon. Cette première marche fut très pénible... Arrêtées tantôt par la rencontre d'autres troupes suivant des routes qui s'embranchaient sur la voie romaine, tantôt pour laisser passer la maison de l'Empereur, les troupes du 12e corps faisaient, sans pouvoir prendre de repos, des haltes tantôt fort longues, tantôt fort courtes. On arriva tard au campement. Certaines batteries, à cheval dès 6 heures du matin, n'avaient quitté le camp qu'à 9 heures et n'avaient pas dételé avant 9 heures du soir.

» Ces inconvénients allaient se renouveler à chaque étape. » (Journal du général Labastie.)

Le 22, l'armée séjourne autour de Reims; le 23, elle reprend sa marche vers le nord ; le 12e corps se porte ce jour-là vers la Suippe, le lendemain 24, sur Rethel, où il séjourne le 25, puis le 26 sur Tourteron.

Le 27, il devait se rendre à Châtillon par Lametz et le Chêne Populeux pour atteindre le lendemain la Meuse vers

Dun et Stenay; mais l'avant-garde avait à peine dépassé le Chêne Populeux qu'ordre arriva du grand quartier général de suspendre la marche et de s'établir au bivouac.

Le maréchal venait d'apprendre, en effet, que l'armée du prince royal de Saxe s'élevait vers le nord, menaçant l'armée de Châlons d'une attaque de flanc si elle continuait à suivre directement la route de Montmédy. Il s'était résolu, en conséquence, à se rabattre sur sa gauche et à abandonner les ponts de Dun et de Stenay pour aller passer la Meuse plus en aval vers Sedan et Mouzon.

C'est sur ce dernier point que fut dirigé le 12e corps. Après avoir bivouaqué le 28 au soir aux environs de Houne, il atteignit le pont de Mouzon dans la matinée du 29 et vint occuper les hauteurs de la rive droite de part et d'autre de la route de Mouzon à Carignan. C'était sur cette position de Mouzon-Carignan, entre Meuse et Chiers, que le maréchal avait l'intention de concentrer toute son armée dans la journée du 30 pour y attendre l'attaque du prince royal de Saxe.

On sait comment, dans la matinée du 30, le 5e corps fut surpris à Beaumont au moment où il allait se mettre en marche vers Mouzon dans les traces du 12e corps.

Au bruit de la canonnade, le général Lebrun fit repasser en hâte sa 1re division (général Granchamp) sur la rive gauche de la Meuse pour la porter au secours du général de Failly, en même temps qu'il disposait ses deux autres divisions face à l'ouest pour défendre éventuellement le passage de la rivière, la 3e division au nord de la route de Carignan, la 2e division au sud.

Pendant que la lutte se poursuivait vers Beaumont et que le 5e corps reculait sur Mouzon en défendant le terrain pied à pied, d'assez gros partis ennemis, qui avaient franchi la rivière en amont, se montraient sur la gauche des positions du 12e corps.

Les trois batteries du commandant JANNISSON se trou-

vaient à cette aile ; elles prirent position face au sud, la batterie de mitrailleuses (4e du 11e) entre les deux batteries de 4, sur la crête qui domine le village de Moulins, commandant ainsi la vallée et la route de Stenay, qu'elles parvinrent pendant toute la journée à interdire à l'ennemi jusqu'à l'extrême portée de leurs pièces. Une batterie allemande, qui, vers 5 heures du soir, était venue se placer en face d'elles sur le mamelon qui s'élève au nord de la ferme Saint-Rémy, avait à peine eu le temps d'ouvrir son feu ; notre batterie de mitrailleuses l'avait accueilli par trois salves successivement tirées à 1,800, 2,000 et 2,200 mètres, et cette dernière, portant en plein, l'avait obligée à amener précipitamment les avant-trains.

Pendant ce temps, les batteries du colonel Colcomb, faisant face à l'ouest, avaient entretenu, contre les batteries allemandes établies sur les hauteurs de la rive gauche de la Meuse au-dessus de Villemanty, une lutte d'artillerie qui, vu la distance, n'avait eu, ni de part ni d'autre, grande efficacité.

Ce n'étaient là, d'ailleurs, que des épisodes; la lutte se concentrait en face de Mouzon, où ce n'était pas trop de tous les efforts du 12e corps pour arrêter aux abords du pont la poursuite de l'ennemi et en permettre le passsage au corps du général de Failly.

Le soir même, entre 8 et 9 heures, le maréchàl de Mac-Mahon ordonna au général Lebrun de reporter immédiatement son corps d'armée sur Sedan. Il avait déjà donné directement au général Labastie l'ordre de gagner cette même place avec la réserve d'artillerie du corps en passant par Carignan. Quant aux trois divisions, comme la route directe était encombrée par les troupes du 5e corps d'armée, elles devaient suivre la ligne des hauteurs Amblimont-Brevilly pour descendre de là sur Douzy, où elles passeraient la Chiers.

Les troupes les plus éloignées de ce point n'en étaient

qu'à une dizaine de kilomètres ; la marche fut néanmoins extrêmement pénible et longue ; la nuit était très sombre. Entre Amblimont et Brevilly, il n'existait que de mauvais sentiers se perdant de temps à autre dans les cultures ; la colonne ne tarda pas à s'allonger outre mesure. La 2e division marchait la dernière du corps d'armée, ses batteries derrière son premier bataillon. A la 4e du 11e comme aux autres batteries, les conducteurs pied à terre à la tête de leurs chevaux, les servants aux roues des pièces et des caissons, avaient la plus grande peine à éviter ou à franchir les sillons et les limites de cultures.

Ce ne fut que le lendemain 31 août, au petit jour, que la tête de la colonne, descendue dans la vallée, put s'engager sur la route de Douzy.

Arrivée à ce village et au pont de la Chiers, elle fut arrêtée par les troupes des 1er et 5e corps, qui suivaient la route de Carignan à Sedan, et dut attendre jusqu'à 10 heures avant de pouvoir se remettre en marche.

Ces quelques heures avaient, d'ailleurs, à peine suffi pour permettre à la 2e division de serrer à sa distance ; le général Lebrun, qui s'était arrêté de sa personne au point où ses troupes avaient rejoint la route pour les voir défiler, prescrivit aux batteries, qui marchaient, comme on l'a dit, entre les deux bataillons de tête, de laisser passer le gros de la division pour se placer, au contraire, entre les deux bataillons de queue, et à la batterie de canon à balles du 11e, en particulier, d'attendre l'arrière-garde et de se joindre à elle.

Vers 10 heures, la 1re division en entier et une partie de la 3e avaient dépassé Bazeilles ; la 2e division en était encore à une certaine distance, cheminant lentement sur la route encombrée par les bagages et les ambulances des corps précédents, quand tout à coup les obus commencèrent à pleuvoir sur elle : c'étaient les batteries du Ier corps bavarois qui, établies sur les hauteurs de Remilly, sur la rive gauche de la Meuse, la saluaient au passage.

Il y eut un instant de confusion dans cette épaisse colonne, troupes et équipages se rejetant précipitamment sur la droite à travers champs pour se mettre hors d'atteinte. Les batteries divisionnaires avaient immédiatement pris position entre la route et le chemin de fer pour riposter au feu des batteries allemandes; mais celles-ci étaient hors de la portée de nos pièces et, à s'entêter sur cet emplacement, les nôtres ne pouvaient que voir augmenter, sans résultat, des pertes déjà assez sensibles; la 4e du 11e avait perdu, pour sa part, en quelques instants, deux hommes et trois chevaux. Les batteries reçurent donc l'ordre de se retirer.

Leur intervention avait pourtant été utile; leur protection morale avait facilité le ralliement de l'infanterie de la division Lacretelle, qui put gagner sans autre encombre, par Lamecourt et Daigny, les hauteurs de la rive droite de la Givonne, tandis qu'une partie de son artillerie, une batterie de 4 et les deux premières sections de la batterie de mitrailleuses du 11e recevaient l'ordre de se porter directement sur Bazeilles, où une lutte violente paraissait engagée.

En effet, la division d'infanterie de marine avait trouvé le bourg de Bazeilles occupé par de faibles avant-gardes, qu'elle avait facilement délogées et rejetées au delà de la Meuse. Mais, pendant que le canon du corps bavarois amenait sur la route l'alerte dont on vient de parler, de grosses colonnes de ce même corps se rapprochaient du viaduc du chemin de fer avec l'intention évidente de le franchir de nouveau pour se réemparer du bourg et s'assurer ainsi une tête de pont.

La 3e section (lieutenant Lefebvre) de la 4e du 11e, qui avait, avec le reste de l'artillerie de la division Lacretelle, suivi celle-ci sur Daigny et sur le plateau de la rive droite de la Givonne, ne tardait pas à être, elle aussi, dirigée sur Bazeilles. C'est le général d'Ouvrier de Villegly lui-même qui la conduisit vers un point qu'il avait reconnu sur la route de Bazeilles à Sedan, point d'où l'on pouvait battre

d'écharpe, à 1,800 mètres environ, le viaduc du chemin de fer et ses débouchés.

Abritées par le remblai même de la route tandis que leurs avant-trains étaient dissimulés par une maison et des murs de jardin, les deux mitrailleuses du lieutenant Lefebvre échappaient absolument aux effets du tir, d'ailleurs constamment long, que les batteries ennemies avaient ouvert contre elles des hauteurs de la rive opposée, et leur feu, réglé à loisir, contribua efficacement à interdire à l'ennemi l'accès du viaduc. Mais la section n'avait point de caissons avec elle, et au bout d'une heure ses coffres étaient épuisés; elle dut céder la place à une batterie de la division de Vassoigne et rejoindre sa propre division sur les hauteurs entre Balan et Daigny. Elle y retrouva les deux premières sections qui, le matin, l'avaient précédée à Bazeilles, où elles n'avaient pas été aussi heureuses. Engagées en avant du village dans une assez mauvaise position, entre la chaussée du chemin de fer et des murs bien en vue, elles avaient dû se retirer au bout de quelques instants, laissant sur le terrain un sous-officier, le tiers de leurs servants et une douzaine de chevaux.

Il était 4 heures du soir quand la batterie s'établit au bivouac ; elle en avait besoin, car elle avait marché ou combattu sans interruption toute la nuit et toute la journée.

A ce moment, le 12e corps était établi en entier sur la rive droite de la Givonne; sa troisième division (de Vassoigne) tenait solidement le village de Bazeilles, que les Bavarois avaient renoncé à aborder et se contentaient de canonner de loin; sa première division (Granchamp), au centre, sa deuxième division (Lacretelle), à gauche, se développaient le long des crêtes du plateau jusque vers Daigny.

A la gauche du 12e corps, de Daigny à Givonne, Illy et Floing, les 1er, 5e et 7e corps achevaient de former autour de Sedan un vaste demi-cercle dont la Meuse était le diamètre.

L'ennemi ne s'était montré, dans cette journée, qu'en face

de Bazeilles ; c'est sur ce même point que, le lendemain 1er septembre, éclataient, dès 4 heures du matin, les premiers coups de fusil ; le Ier corps bavarois attaquait de nouveau le viaduc, que, malgré les ordres, tardivement donnés il est vrai, on n'avait pas fait sauter, tandis que ses batteries couvraient le village d'obus et y mettaient le feu.

Mais cette fois l'attaque des Bavarois n'était pas isolée ; c'était le prélude de l'entrée en action des deux armées allemandes : IIIe armée et armée de la Meuse, dont les 250,000 hommes allaient enserrer les 130,000 hommes du maréchal de Mac-Mahon.

Vers 5 h. 1/2, tandis que la division d'infanterie de marine continuait à interdire l'accès de Bazeilles au Ier corps bavarois, les têtes de colonne du XIIe corps saxon franchissaient la Chiers à Douzy et une longue ligne de batteries se déployaient bientôt sur le plateau de Lamécourt, d'où elles ouvraient le feu contre les 1re et 2e divisions de notre 12e corps.

Nos pièces étaient impuissantes à répondre ; l'artillerie ennemie, qui les criblait d'obus, était hors de leurs atteintes et la profonde vallée de la Givonne ne leur permettait pas d'essayer de s'en rapprocher. Le général Lebrun ne pouvait que leur ordonner de continuer le feu « afin de montrer à l'infanterie qu'elles faisaient pour la soutenir tout ce qui était humainement possible ».

La canonnade et la fusillade cependant s'étendaient de la droite à la gauche de nos lignes ; de toutes parts apparaissaient les lignes allemandes. Dès 8 heures, devant l'évidente disproportion des forces, le général Ducrot, qui venait de prendre le commandement en chef des mains du maréchal grièvement blessé, ordonnait la retraite.

Le 12e corps devait reculer par échelons de brigade, en traversant le ravin de Fond-de-Givonne (1), la brigade de

(1) Il est essentiel de remarquer que le ravin du Fond-de-Givonne est distinct de la vallée de la Givonne. Il lui est à peu près parallèle à

gauche (2e brigade de la 2e division) entamant le mouvement, tandis que la droite (division d'infanterie de marine) tiendrait dans Bazeilles jusqu'au dernier moment.

Le 12e corps commença aussitôt son mouvement; malheureusement, à la gauche, le 1er corps s'était mis également en retraite abandonnant le pont de Daigny, que l'infanterie saxonne avait utilisé immédiatement pour gagner les crêtes que nous quittions et s'élever ainsi entre le 1er et le 12e corps, menaçant le flanc gauche de ce dernier.

C'était aux batteries de la 2e division à parer à ce danger; battues de front par la ligne de l'artillerie saxonne, qui s'était avancée jusqu'aux crêtes de la rive gauche de la Givonne, battues de flanc et de revers par les batteries bavaroises des hauteurs de Noyers et de Remilly, elles reculaient lentement de position en position.

La 4e du 11e était déjà fort éprouvée: l'adjudant Caire venait d'être mortellement blessé, le lieutenant en 1er Beaufils était hors de combat, au moment où, vers 9 heures, le 12e corps tenta de se reporter en avant.

C'était, comme on sait, le général de Wimpffen qui, se prévalant de la lettre de service dont il était détenteur, venait de revendiquer le commandement en chef et croyait pouvoir reprendre l'offensive. Le général Lebrun avait immédiatement prescrit à la 3e division de marcher de nouveau contre Bazeilles, qu'elle avait évacué, et à ses 1re et 2e divisions de réoccuper les hauteurs qui dominent, de la Moncelle à Daigny, la rive droite de la Givonne.

Mais l'ennemi occupait déjà solidement nos positions du matin; son artillerie tenait sous son feu à bout portant le plateau qu'il s'agissait de reprendre. Le général Lebrun ne tardait pas à reconnaître qu'il n'y avait pas à s'obstiner dans une tentative impossible et il ordonnait à ses troupes de re-

---

environ 1,500 mètres à l'ouest. La similitude du nom amène forcément quelque confusion dans le récit quand on ne le suit pas sur la carte.

culer définitivement, pour placer du moins entre elles et l'ennemi le fossé du Fond-de-Givonne.

Cette fois encore, c'était aux batteries à couvrir le mouvement, et elles réussirent encore, sinon à combattre utilement les batteries qui, en nombre sans cesse croissant, poursuivaient de leurs feux le corps en retraite, du moins à contenir les têtes de colonne de l'infanterie saxonne.

Pour sa part, la 4° du 11° s'était arrêtée en arrière du vallon qui s'ouvre dans le plateau au sud-ouest de Daigny et descend vers Balan et Bazeilles, et elle avait réussi, jusqu'aux premières heures de l'après-midi, à interdire avec ses boîtes à balles la traversée de ce vallon à l'infanterie ennemie.

Il était plus de 2 heures et les 1re et 2e divisions du 12e corps avaient depuis longtemps traversé le Fond-de-Givonne, quand le capitaine ROSSIGNON, ses coffres presque vides, se replia sur Balan, qu'une partie de la 3e division continuait à défendre avec acharnement.

Au moment même où la batterie atteignait, par le plateau, la partie haute du village, de longues lignes de tirailleurs débouchaient contre lui à quelque cinq cents mètres dans la plaine, paraissant préluder à une attaque de vive force. Une étroite ouverture des lisières permettait précisément de placer, roue contre roue, trois de nos mitrailleuses; c'est ce qui fut fait aussitôt, bien qu'on se trouvât au milieu d'une fusillade nourrie; et les quelques boîtes à balles qui restaient dans les coffres, tirées en nappe, en faisant osciller de droite à gauche les leviers de pointage, suffirent à ajourner jusqu'à nouvel ordre les tentatives des assaillants.

La batterie se remit en marche suivant le long faubourg qui rejoint Balan à Sedan. Au débouché du Fond-de-Givonne, elle retrouva sa réserve privée de son chef, le capitaine en 2e HENRY, très grièvement blessé quelques heures auparavant. On vida ses coffres dans ceux de la batterie de combat, puis, au moment où le capitaine hésitait sur la

direction à prendre, l'ordre lui parvint de remonter la coulée de Fond-de-Givonne vers le bois de la Garenne.

Là, en effet, sur les rebords ouest du ravin, le général Lebrun, avec ce qui lui restait de son corps d'armée, faisait tête, acculé à Sedan, les débris de la 3e division toujours cramponnés aux jardins et aux clôtures de Balan, ceux des 1re et 2e divisions entassés derrière les talus dégradés des anciens ouvrages en terre connus sous le nom de « Vieux Camp ».

C'est là, à la pointe sud-ouest du Vieux Camp, sur un mamelon dominant tout le Fond-de-Givonne, que le général Labastie fit hisser la batterie de mitrailleuses; elle devait chercher à contenir l'infanterie ennemie, qui se montrait maintenant de toutes parts, et donner à nos bataillons décimés le temps de s'écouler vers les glacis de Sedan. Elle parvint à leur rendre ce suprême service « en arrêtant », est-il écrit au journal du général Labastie, « les colonnes prussiennes, qui doivent renoncer à déboucher de ce côté aussi longtemps que les munitions ne sont pas épuisées ».

C'est au moment où, ses coffres vides de nouveau, le capitaine Rossignon était obligé de renoncer à la lutte et commandait d'amener les avant-trains, qu'il fut tué raide par un éclat d'obus.

La batterie, qu'il avait maintenue au feu pendant toute la journée, avait perdu 3 officiers, 3 sous-officiers, 29 canonniers et 68 chevaux. Il ne restait plus que sept attelages.

Avec eux, le lieutenant en 2e Lefebvre, seul officier demeuré debout, parvint à ramener ses six pièces et l'un de ses caissons jusqu'aux murs de la place.

Pendant ce temps, au nord du champ de bataille, le 1er corps continuait à résister sur le calvaire d'Illy, tandis que les restes des 5e et 7e corps étaient refoulés jusqu'au bois de la Garenne.

C'était l'heure des charges héroïques de la division Mar-

guerille et de l'effort désespéré des généraux de Wimpffen et Lebrun vers Balan.

On sait comment l'Empereur mit un terme à ces sacrifices, désormais inutiles, en remettant, avec son épée, l'armée de Châlons tout entière aux mains du vainqueur.

Le siège de Paris.

Des deux armées qui avaient englobé toutes les forces vives de la France, l'une, l'armée du Rhin, était étroitement bloquée sous les murs de Metz, l'autre, l'armée de Châlons, venait d'être anéantie ; le pays tout entier parut un instant livré sans défense possible à l'ennemi.

Le 4 septembre, à l'heure où l'insurrection triomphante proclamait la déchéance de l'empire et où le gouverneur de Paris devenait président du gouvernement de la Défense nationale, il ne disposait, en fait de troupes à peu près organisées, que du seul 14° corps, lequel achevait de se constituer, sous le général Renault, avec les résidus des dépôts, formés en compagnies et bataillons de marche.

Quant aux bataillons de la garde mobile, ramenés du camp de Châlons ou accourus des divers départements, ils ne formaient encore qu'une masse chaotique sans lien et sans discipline.

Fort heureusement, on allait avoir le temps, avant l'arrivée de l'ennemi, d'appeler des cinq ports de guerre quelque douze mille marins pour leur confier la garde des forts extérieurs.

Fort heureusement aussi, le 13° corps s'était trouvé, comme on sait, retenu à Mézières à une étape en arrière de l'armée, par l'encombrement des routes; il avait ainsi échappé au désastre, et son chef, le général Vinoy, grâce à une habile et rapide retraite, le ramenait intact, dès le 8 septembre, sous les murs de Paris.

Garanti désormais tout au moins contre une attaque brus-

quée des têtes de colonnes ennemies, le général gouverneur allait pouvoir organiser les ressources en personnel et en matériel qu'il avait sous la main.

Ces ressources étaient considérables. Les arsenaux de France regorgeaient de richesses qu'on avait eu le temps de faire refluer sur Paris et qui, grâce à son puissant outillage, se développaient chaque jour dans des proportions imprévues.

L'appel de la classe 1870, les engagements pour la durée de la guerre, le rappel, en vertu de la loi du 10 août, des anciens militaires au-dessous de 35 ans avaient donné des hommes.

Restait, il est vrai, et c'était la grosse difficulté, à créer des cadres.

L'artillerie était sous ce rapport mieux partagée que les autres armes. Son état-major particulier avait pu fournir encore un nombre assez considérable d'officiers supérieurs et de capitaines; avec les ingénieurs de toutes les catégories, les polytechniciens, les élèves de l'Ecole centrale, ceux des diverses écoles industrielles, on pouvait faire des lieutenants passables et d'assez bons sous-officiers; enfin beaucoup de gendarmes et de gardiens de la paix provenaient de l'arme, et ceux-là constituaient pour ses cadres inférieurs des éléments réellement précieux.

A la date du 9 septembre, le dépôt du 11ᵉ régiment avait fourni déjà cinq nouvelles batteries, 13ᵉ et 14ᵉ à pied, 15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ montées; la 15ᵉ batterie (capitaine Malaval) et la 17ᵉ (capitaine Ladvocat) étaient armées de mitrailleuses, la 16ᵉ (capitaine Balaman) de canons de 4.

Ces trois dernières, comme toutes les batteries montées mises sur pied à cette époque, étaient formées à 15 voitures, 6 pièces, 6 caissons, un affût de rechange, un chariot et une forge, avec 150 hommes et 100 chevaux en moyenne.

La 13ᵉ batterie fut affectée à l'armement et à la défense des bastions 62 à 65 et la 14ᵉ au Mont-Valérien; les 15ᵉ et 16ᵉ

restèrent provisoirement disponibles; la 17e fut placée au 1er groupe (commandant CAVALIER) de la réserve d'artillerie (lieutenant-colonel Villiers) du 14e corps d'armée.

D'autre part, l'une des batteries formées au 11e dès le début de la guerre, la 3e batterie, mitrailleuses (capitaine LEFRANÇOIS), venait de rentrer à Paris avec le 13e corps; elle faisait partie de l'artillerie divisionnaire (commandant Charpentier de Cossigny) de la 1re division (d'Exéa).

Le 14e corps d'armée était concentré en entier sur le plateau de Châtillon ; le 13e corps occupait la ligne de la Seine, du bois de Boulogne à Saint-Denis; le gouverneur réunit ces deux corps d'armée sous le commandement supérieur du général Ducrot, qui, échappé de sa personne aux mains des Allemands, venait d'arriver à Paris.

Le 15 septembre, les premiers coureurs ennemis étaient signalés vers Meaux et, dès le lendemain, ils apparaissaient à Maisons-Alfort; le général Vinoy reçut l'ordre de se porter vers l'est de la capitale avec tout son corps d'armée, que des bataillons de garde mobile remplaceraient sur ses positions; il établit sa première division (d'Exéa) à Charenton, les deux autres divisions dans Vincennes.

17 septembre. *Combat de Créteil.* — Les avant-gardes allemandes se présentaient, en effet, vers Gournay et Villeneuve-Saint-Georges et préparaient le passage de la Seine sur ce dernier point avec l'intention, que les événements ne devaient pas tarder à révéler, de procéder du sud-est au sud-ouest à l'investissement de la capitale.

Pour reconnaître et inquiéter ce mouvement, le général Vinoy porta, le 17 septembre de grand matin, sa première division sur Créteil et Bonneuil. Le général d'Exéa ne tarde pas à constater que les colonnes allemandes défilent, en effet, devant lui de sa gauche à sa droite pour passer sur la rive gauche du fleuve; il prend position à Montmesly et au carrefour Pompadour, menaçant ainsi le flanc droit de l'ennemi;

celui-ci fait face à droite et se porte contre Montmesly, que deux de ses batteries canonnent.

« La 3e batterie du 11e arrivant au trot, vient se placer à droite de la route de Bâle, à hauteur de Bonneuil-sur-Marne; elle prend hardiment position à 1,500 mètres à peine de l'artillerie ennemie, et, tirant contre l'infanterie qui se porte à l'attaque, elle l'arrête net avec 34 boîtes à balles. » (Rapport du commandant Charpentier de Cossigny.)

De nouvelles forces ennemies se massaient dans les bois en avant. Le général Vinoy ne voulait pas, d'ailleurs, pousser l'affaire; le but de la reconnaissance était atteint: l'ennemi cherchait décidément à tourner Paris par le sud; la division d'Exéa se replie et rentre dans ses bivouacs de Charenton.

19 septembre. *Combat de Châtillon.* — En poursuivant sa marche pour gagner Versailles, l'ennemi devait s'engager dans le val encaissé de la Bièvre et défiler dans ce long couloir à portée immédiate de notre 14e corps, concentré, comme il a été dit, sur les hauteurs de la rive gauche. L'occasion était tentante; le général Ducrot cherche à en profiter.

Dans la soirée du 18 septembre et dans la nuit du 18 au 19, le 14e corps est massé aux environs de la redoute de Châtillon; le 19, à 5 heures du matin, sa 1re division (de Caussade), qui tient la droite, reçoit l'ordre de se porter sur Villacoublay, tandis qu'à gauche la 2e division (d'Hugues) suivra la route de Châtillon à Versailles.

Au centre, toute l'artillerie du corps d'armée, douze batteries, formée en six colonnes de deux batteries précédées chacune de deux escadrons, doit se porter en avant à hauteur des têtes de colonne des deux divisions ; la 17e batterie du 11e est à la quatrième colonne. Aussitôt que la première division occupera Villacoublay et la deuxième Petit-Bicêtre, toute cette artillerie, faisant une grande conversion à gauche,

doit border les crêtes du plateau, d'où elle enfilera la vallée de la Bièvre.

Ce mouvement de l'artillerie s'exécute, en effet, avec beaucoup de précision. Les jeunes troupes d'infanterie ne donnent malheureusement pas ce qu'on en pouvait attendre. A droite vers Villacoublay, la débandade d'un régiment de zouaves de marche a failli entraîner la déroute de toute la division, qui se reforme avec peine en perdant du terrain ; à gauche, la division d'Hugues recule aussi, quoique plus lentement, devant l'infanterie ennemie, qui débouche des bois de Verrières.

Plusieurs batteries allemandes s'élèvent en même temps du ravin de Bièvre sur le plateau. Notre grande ligne de batteries tient bon, bien que laissée un peu en l'air par le recul de l'infanterie ; c'est le général en chef lui-même qui lui donne, vers 7 h. 1/2, l'ordre de se reporter en arrière ; le mouvement s'exécute de la droite à la gauche, au pas, par échelons de deux batteries.

Les deux batteries du commandant Cavalier (17e du 4e et 17e du 11e) ont reculé jusqu'à hauteur de la redoute ; elles s'établissent sur l'éperon du Télégraphe, d'où elles voient à la fois les lisières du bois de Verrières et la route de Sceaux.

Après une longue accalmie, « la lutte recommence vers 1 heure de l'après-midi. L'ennemi fait entrer en ligne de nouvelles batteries; son infanterie s'avance dans la plaine, à gauche de la route de Versailles; de nombreux tirailleurs sortent des bois, mais nos mitrailleuses de l'éperon du Télégraphe en ont raison. L'infanterie rentre sous les couverts et les batteries reculent jusqu'à la portée extrême des pièces. » (Général Ducrot.)

En somme, grâce à l'artillerie, le combat était resté indécis. Le 14e corps s'était maintenu sur le plateau, mais les préoccupations générales de la défense ne permettaient pas à ce moment de laisser à l'extérieur une si grande partie de

la garnison ; le 19 au soir, le 14ᵉ corps se repliait vers l'enceinte, abandonnant définitivement à l'ennemi ces hauteurs, que celui-ci se hâtait d'occuper et d'organiser.

Vers l'est, au contraire, le 13ᵉ corps, qui, après le combat de Bonneuil, s'était, lui aussi, rapproché de l'enceinte, ne tardait pas à se reporter en avant.

Le 22 septembre, le général Vinoy, laissant la division d'Exéa sur les hauteurs de Vincennes, occupe avec ses deux autres autres divisions le plateau des Hautes-Bruyères, d'Arcueil à Villejuif ; en face de lui, les Allemands s'organisent sur la ligne Hay-Chevilly, et peu à peu presque tout le VIᵉ corps prussien et le IIᵉ bavarois se concentrent en face de cette partie de nos positions.

30 septembre. *Combats de Choisy-le-Roi et de Montmesly.* — Le 30 septembre, le général Vinoy tente de se donner de l'air et attaque devant lui sur toute la ligne, de Choisy-le-Roi à la Bièvre. Il a prescrit en même temps au général d'Exéa de se porter en avant de son côté, entre la Marne et la Seine, pour occuper les troupes ennemies sur la rive droite du fleuve et les empêcher de se porter au secours de celles de la rive gauche. Le général d'Exéa fait, en effet, passer à ses troupes, dès 4 heures du matin, le pont de Charenton, enlève, presque sans coup férir, le village de Creteil, le dépasse et marche sur Montmesly et le carrefour Pompadour ; mais là l'ennemi est en force ; les têtes de colonnes de la division sont accueillies par une canonnade énergique, forcées de reculer et pressées un instant très vivement.

La 3ᵉ batterie du 11ᵉ arrive à la rescousse, et, « grâce aux excellentes dispositions prises par le capitaine Lefrançois, qui s'est placé en arrière d'un rideau d'arbres, qui, sans gêner son tir, intercepte les vues de l'ennemi, elle arrête la marche des colonnes d'infanterie et force les batteries ennemies à la retraite en ne perdant elle-même qu'un

seul homme ». (Rapport du commandant Charpentier de Cossigny.)

La troisième division se replie, sans être inquiétée par l'ennemi, d'abord sur Creteil, puis sur la rive droite de la Marne.

Le gros du 13e corps avait eu en face de Choisy-le-Roi à peu près le même sort que sa première division en face de Montmesly; après avoir tout d'abord gagné du terrain, avoir réussi même à prendre pied dans Chevilly, le général Vinoy, devant les incessants renforts reçus par l'ennemi, avait dû, dès 9 heures du matin, ordonner la retraite.

Cette courte affaire, très vigoureusement engagée, coûtait à son corps d'armée plus de 2,000 hommes hors de combat.

Pendant les premières semaines d'octobre, le général Vinoy, de concert avec le commandant en chef du génie, général Tripier, s'asseoit de plus en plus solidement sur la ligne Cachan — Hautes-Bruyères — Villejuif — Moulin-Saquet — Vitry; son artillerie est renforcée à cet effet, le 10 octobre, d'un groupe de quatre batteries aux ordres du colonel Lucet, groupe comprenant une nouvelle batterie du 11e, la 18e batterie (capitaine GUÉRIN), qui vient d'être formée le 25 septembre et qui est armée de pièces de 12.

La 18e du 11e reçoit immédiatement l'ordre de construire, à la gauche de la redoute des Hautes-Bruyères, une batterie annexe destinée à battre le terrain des approches, de l'Hay à Chevilly; terminée dans la soirée du 11, la batterie ne se démasque que le 20 et concourt, par un feu violent, aux préparatifs d'attaque vers l'est que le 13e corps simule dans cette journée et dans celle du 21 pour faciliter au 14e corps l'attaque véritable projetée vers l'ouest.

21 octobre. *Combat de la Malmaison.* — A cette période du siège, en effet, le projet du gouverneur généralissime était de percer par Bezons et Cormeil pour atteindre d'abord la vallée de l'Oise, puis la Normandie. Pour que ce mouve-

ment fût possible, il fallait de toute nécessité arrêter les progrès que l'ennemi faisait chaque jour du côté de Rueil, vers la presqu'île de Gennevilliers; c'est dans ce but que le général Ducrot devait chercher, dans la journée du 21, à faire réoccuper par le 14e corps, concentré sur la rive droite de la Seine, vers Neuilly, le château de la Malmaison et la région boisée qui s'étend de Rueil à Saint-Cloud.

Le 15e corps s'ébranle sur trois colonnes dès 2 heures du matin. A droite, le général Berthaut est chargé de l'attaque de Rueil; au centre, le général Noël doit se porter sur la Malmaison; à gauche, le général Cholleton a pour objectif le château et le parc de Buzenval.

L'intention du général Ducrot était d'attaquer au point du jour. Mais des erreurs de direction se produisent; la marche est extrêmement longue sur les routes encombrées et coupées de barricades, et il est plus de 10 heures quand la colonne Cholleton arrive la première au contact, en face de Buzenval.

La 17e batterie du 11e (canons à balles) et les deux batteries de 4 qui forment avec elle le 1er groupe de la réserve d'artillerie du 14e corps avaient été, pour la journée, adjointes à cette colonne; la 17e s'établit à l'extrême gauche de l'éperon de la Maison-Brûlée et, tandis que les batteries de 4 battent, à 1,800 mètres environ, le village de La Jonchère, elle fouille à 1,000 ou 1,200 mètres, avec ses boîtes à balles, les lisières de Buzenval et du bois Bérenger.

Tandis que le général Cholleton entame ainsi lentement le combat, les colonnes Noël et Berthaut arrivent à sa hauteur, et, vers 1 h. 1/2, l'attaque se prononce sur toute la ligne. Elle réussit d'abord ; nous enlevons la Malmaison et les barricades de la route de Bougival.

Mais nous avons laissé à l'ennemi le temps d'appeler des renforts. Nous n'avions, au début, en face de nous que l'une des divisions du Ve corps prussien ; son autre division accourt de Versailles, ainsi qu'une division de landwehr de

la garde. Nos troupes sont obligées de s'arrêter d'abord, puis, après une lutte de plus de cinq heures, de battre en retraite à la tombée du jour. Nos batteries, en position sur l'éperon de la Maison-Brûlée, couvrent le mouvement et ne se retirent qu'avec les derniers bataillons.

Pendant que le 14e corps attaquait vers l'ouest, le 13e corps, à l'est, pour tenir l'ennemi dans l'incertitude sur nos desseins, prononçait sur tout son front des reconnaissances offensives. Une partie de la division d'Exéa, lancée en pointe dans la presqu'île de la Marne sur le Plant-Champigny, avait été vivement ramenée et un instant compromise. Le général, qui se tient à la Faisanderie, appelle la 3e batterie du 11e, conservée en réserve au polygone de Vincennes. Elle arrive au galop; deux sections sont établies en avant de la redoute de Saint-Maur, la troisième à Nogent-sur-Marne.

« De ces deux positions, qui enfilent la plaine de Poulangis, nos mitrailleuses prennent en flanc les colonnes prussiennes ; elles arrêtent net la poursuite de l'ennemi, et nos troupes peuvent se retirer avec calme. » (Général Vinoy.)

Cependant, les bataillons de la garde mobile, ceux mêmes de la garde nationale sédentaire avaient pris peu à peu une certaine consistance. En dehors des 13e et 14e corps et des garnisons spéciales des ouvrages extérieurs, Paris renfermait plus de 300,000 hommes en armes.

Après les insuccès du début, après l'émeute criminelle du 31 octobre, il était grand temps de chercher à tirer parti de ces masses, jusqu'ici plus encombrantes et plus dangereuses qu'utiles; un décret du 8 novembre les organise en trois armées.

La 1re armée, exclusivement composée des bataillons de la garde nationale sédentaire et des légions de cavalerie et d'artillerie de cette même garde, était réservée à la défense de la place et du terrain compris dans le rayon de l'enceinte et des forts; son effectif atteignait près de 200,000 hom-

mes; le commandement en était confié au général Clément Thomas.

Les 2e et 3e armées, destinées, au contraire, aux opérations actives, avaient pour noyau les éléments relativement solides des 13e et 14e corps d'armée, autour desquels se groupaient, en régiments de marche, les bataillons de la garde mobile et les corps francs de toute provenance et de toute dénomination.

La 2e armée, placée sous le commandement en chef du général Ducrot, comprenait trois corps d'armée (généraux Blanchard, Renault et d'Exéa) et une division de cavalerie, au total 100,000 hommes environ. La 3e armée, à la tête de laquelle était le général Vinoy, comptait six divisions d'infanterie et une division de cavalerie, à peu près 70,000 hommes.

Ces deux armées étaient l'une et l'autre très largement dotées en artillerie.

Chaque division avait deux batteries de 4 et une de mitrailleuse; chacun des trois corps de la 2e armée possédait une réserve, de cinq à six batteries de 12 ou de 4, divisée en deux groupes; enfin, les deux généraux en chef disposaient d'une réserve générale, de onze batteries à la 2e armée et de six batteries à la 3e.

Depuis le milieu de septembre, trois nouvelles batteries montées, 18e, 19e, 20e, avaient été formées encore par le dépôt du 11e; outre quatre batteries à pied, 1re, 1re *bis*, 13e et 14e, réparties dans les forts, le régiment pouvait donc fournir aux armées de Paris sept batteries montées : quatre furent affectées à la 2e armée et trois à la 3e armée, savoir :

A la 2e armée (commandant en chef général Ducrot; général Frébault commandant l'artillerie) :

3e batterie, mitrailleuses (capitaine Clavel), à l'artillerie divisionnaire (commandant Lefrançois) de la 2e division (Mattat) du 3e corps (d'Exéa);

15e batterie, mitrailleuses (capitaine Malaval), à l'artil-

lerie divisionnaire (commandant Tardif de Moidrey) de la 1re division (de Bellemare) du 3e corps (d'Exéa);

17e batterie, mitrailleuses (capitaine TRÉMOULET), à l'artillerie divisionnaire (commandant Ladvocat) de la 2e division (Berthaut) du 2e corps (Renault);

20e batterie, pièces de 4 (capitaine MILLESCAMPS), au 2e groupe (commandant Foncin) de la réserve d'artillerie (lieutenant-colonel Delcros) du 3e corps (d'Exéa);

A la 3e armée (général Vinoy, commandant en chef; général Favé, commandant l'artillerie) :

16e batterie, pièces de 12 (capitaine BALAMAN), au 1er groupe de la réserve d'artillerie;

18e batterie, pièces de 12 (capitaine GUÉRIN), à l'artillerie divisionnaire de la 6e division (contre-amiral Pothuau);

19e batterie, pièces de 4 (capitaine BERTHON), à l'artillerie divisionnaire de la 5e division (général d'Hugues).

En dehors de ces trois armées, un corps indépendant, fort d'environ 25,000 hommes, était spécialement chargé, sous les ordres du vice-amiral de la Roncière le Noury, de la défense mobile en avant de Saint-Denis.

Avec les garnisons propres des forts et ouvrages détachés, c'était un ensemble de plus de 400,000 combattants.

La 3e armée était répartie sur un vaste périmètre : les divisions de Beaufort et de Liniers dans la presqu'île de Gennevilliers, la division d'Hugues vers Rosny, les divisions Soumain, Corréard et Pothuau sur la rive gauche de la Seine, de Cachan à Choisy. Sous sa protection, les travaux de contre-approche devaient être vigoureusement poussés sur toute la ligne d'investissement de manière à tenir l'ennemi dans l'incertitude sur nos desseins ultérieurs, tandis que la 2e armée tout entière, massée de Boulogne à Saint-Denis, se tiendrait prête à marcher au premier signal pour exécuter enfin la percée par Bezons vers la Normandie, qui continuait à être considérée, à cette

date du 8 novembre, comme le point de jonction indiqué entre les armées de province et celles de la capitale.

Les choses en étaient là quand on apprit à Paris, le 14 novembre, le succès du 9 à Coulmiers et la marche en avant de l'armée de la Loire.

C'était vers le sud-est et non plus vers le nord-ouest qu'il fallait franchir les lignes ennemies pour donner la main au général d'Aurelle. L'immense matériel accumulé dans la presqu'île de Gennevilliers fut transporté sur le plateau de Vincennes, où la 2e armée fut, elle aussi, concentrée en entier ; elle devait, le 29 novembre au point du jour, franchir la Marne entre Joinville et Bry, s'élever de là sur le plateau de Villiers, atteindre Lagny, puis le lendemain Bray et Nogent-sur-Seine.

De leur côté, les divisions de la 3e armée devaient pousser énergiquement droit devant elles, le général d'Hugues vers le plateau d'Avron, les généraux Corréard et Pothuau vers Choisy ; enfin, l'amiral de la Roncière attaquerait à fond les lignes d'investissement au nord de Saint-Denis.

29 novembre. *Combats de l'Hay et de la Gare aux Bœufs.* — On sait comment une crue subite de la Marne interdit, le 29, toute tentative de passage, retarda de vingt-quatre heures le mouvement de la 2e armée et permit à l'ennemi de tout préparer pour la résistance.

Le général Vinoy ignorait naturellement ce qui se passait dans la presqu'île de la Marne, et il avait fait attaquer à l'heure dite.

Dans la nuit, les divisions Pothuau et de Maud'huy s'étaient massées à hauteur de Vitry, en face des lignes allemandes. Au petit jour, l'artillerie des forts ouvre contre ces lignes un feu violent, à la faveur duquel nos batteries de campagne se portent en avant.

La 18e du 11e s'établit à 1,800 mètres du Port-à-l'Anglais, derrière des épaulements rapides, canonne la Gare aux

Bœufs et Choisy-le-Roi; les fusiliers marins de la division Pothuau s'élancent des tranchées de contre-approche et tombent sur la Gare aux Bœufs, qu'ils enlèvent; mais ce n'est qu'un poste avancé de l'ennemi : de là, il faut pousser sur Choisy-le-Roi, dont la défense est solidement organisée.

« La batterie Guérin, abandonnant ses épaulements du bord de l'eau, se porte en avant au trot, à hauteur de nos premières lignes d'infanterie pour préparer l'attaque, et parvient à se maintenir, malgré les feux convergents de l'artillerie allemande. » (Général Vinoy.)

Soutenue par le feu des chaloupes canonnières, elle force l'ennemi à abandonner les lisières et les avancées de Choisy. La division Pothuau va se porter en avant, quand arrive enfin au général Vinoy avis des événements qui ont obligé la 2e armée à suspendre sa marche.

Il n'a plus qu'à arrêter, lui aussi, un mouvement devenu sans objet; il prescrit à l'amiral Pothuau de rentrer dans ses lignes et envoie le même ordre au général de Maud'huy, qui, au prix de sacrifices relativement considérables — près d'un millier d'hommes — s'est emparé de l'Hay. Sur ce dernier point, la 16e batterie du 11e avait joué un rôle à peu près semblable à celui de la 18e en face de Choisy-le-Roi.

L'une et l'autre n'avaient eu d'ailleurs que quelques hommes blessés.

De son côté, la division d'Hugues avait occupé le plateau d'Avron; elle y resta et reçut l'ordre de s'y organiser solidement pour protéger l'installation des pièces de gros calibre qui devaient enfiler toute la boucle de la Marne et battre le plateau de Villiers.

30 novembre. *Bataille de Villiers.* — Après les infructueuses tentatives de la journée du 29, il n'était plus possible d'espérer gagner par surprise les plateaux de la Brie; l'ennemi était bien et dûment averti de nos desseins et avait eu tout le temps de se préparer à la résistance; mais la pression

des circonstances et celle de l'opinion publique ne permettaient ni de modifier le plan d'attaque, ni d'en ajourner l'exécution.

Les ponts avaient pu être enfin rétablis, et le général Trochu avait prescrit au général Ducrot de reprendre la marche en avant le 30, au point du jour.

A droite, le 1er corps d'armée (général Blanchard) doit passer la rivière à 7 heures du matin sur les ponts de Joinville, attaquer Champigny et, après la prise de cette localité, s'élever sur les hauteurs de Cœuilly.

Au centre, le général Renault, avec les 2e et 3e divisions du 2e corps, doit traverser la Marne par les ponts de Nogent et de Poulangis, puis marcher sur Bry et, de là, sur Villiers. Sa 1re division (Susbielle) a été détachée vers Créteil avec ordre de se porter, si possible, jusqu'à Montmesly et de protéger ainsi l'extrême droite et les derrières de la deuxième armée contre les tentatives possibles de l'ennemi par la boucle de la Marne.

A gauche, le 3e corps (d'Exéa) doit remonter la rive droite de la Marne jusqu'à Neuilly, y forcer le passage avec le concours de l'artillerie d'Avron, marcher vers Noisy, puis pousser jusqu'à Champs, prenant ainsi à revers les défenseurs de Villiers.

Des forts de l'Est, du plateau d'Avron, des ouvrages de la rive gauche de la Seine, quatre cents pièces de position balaient le front d'attaque.

Tout marche d'abord à souhait. A 10 heures du matin, la 3e division du 2e corps (de Maussion) et la 2e du 1er (Faron) tiennent toute la presqu'île de Bry à Champigny; les premières lignes de la division Maussion gagnent même d'un seul élan les crêtes du plateau de Villiers; mais là, elles se trouvent en face d'un véritable ouvrage de fortification, un parc de 400 mètres de côté entouré de murs solides et crénelés et précédé de large sauts de loup. Accueillis par une violente fusillade, nos tirailleurs sont obligés de s'abri-

ter sur le revers des pentes ; il faudrait du canon pour faire brèche. Le général appelle son artillerie divisionnaire, mais elle est culbutée avant d'avoir pu se mettre en batterie. Il est 11 heures. A ce moment, la 2e division du 2e corps (Berthaut) arrive à la rescousse ; elle a contourné le plateau par le ravin de la Lande et escalade les pentes des revers sud. Ses trois batteries, dont la 17e du 11e, établies de part et d'autre de la route de Joinville à Villiers, sur la ride légère qui domine la route de Champigny à Bry, battent à 1,600 et 1,800 mètres les murs du parc de Villiers et les lisières du village du même nom.

Au moment où il voit la division Berthaut aborder le plateau, le général de Maussion lance de son côté ses troupes en avant ; mais, sur toute la ligne, l'attaque se brise contre ces murs infranchissables et, de nouveau, notre infanterie décimée doit abandonner le plateau. Le commandant du 2e corps, le général Renault, tombe mortellement blessé ; le général de Maussion doit prendre le commandement en chef et céder celui de sa division au général Courty.

Du parc et du village de Villiers, l'infanterie saxonne et wurtembergeoise débouche pour précipiter la retraite des nôtres. A notre droite, le feu des batteries de la division Berthaut contient l'ennemi ; mais, sur notre gauche, il gagne rapidement du terrain, et la division Courty va se trouver gravement compromise, quand elle est heureusement dégagée par l'intervention des batteries du 3e corps.

Le 3e corps, on l'a dit plus haut, devait venir passer la Marne à Neuilly pour donner la main sur les hauteurs de Villiers aux deux autres corps de la 2e armée. Sa 1re division (Bellemare) s'était, en effet, emparée, vers 10 heures du matin, du village de Neuilly, mais n'avait pu rétablir les passages avant midi, et commençait précisément à franchir la rivière au moment où les Saxons poussaient vivement devant eux la division de Maussion.

Le général d'Exéa fait immédiatement avancer jusqu'à la

Marne toutes les batteries qu'il peut appeler à lui et couvrir d'obus l'infanterie saxonne ; celle-ci n'en poursuit pas moins sa marche, quand, par une heureuse inspiration, le capitaine Louis, aide de camp du général d'Exéa, guide les mitrailleuses de la 3e du 11e vers le mamelon du Perreux, d'où l'on enfile tout le terrain sur lequel s'avancent les Saxons. « Dès les premières décharges, leurs tirailleurs s'arrêtent, cherchent un abri derrière les haies et les couverts du terrain ; bientôt les bataillons qui suivent flottent à leur tour et reculent. Les mitrailleuses obtiennent ainsi en quelques minutes un résultat que les pièces ordinaires n'ont pu obtenir par un feu prolongé ; le plus grand danger est passé, les nôtres réoccupent leurs premières positions en face de Villiers. » (Rapport du général Ducrot.)

A l'extrême droite du champ de bataille, le 1er corps, après avoir passé la Marne à Champigny, s'est élevé, lui aussi, sur les hauteurs de la rive gauche et a d'abord gagné du terrain, mais il s'est heurté au parc de Cœuilly comme le 2e corps au parc de Villiers, et ses tentatives pour l'emporter de vive force n'ont pas été plus heureuses.

Vers 3 heures, après quatre heures de lutte et d'alternatives diverses, les 1er et 2e corps se retrouvent donc sensiblement sur les positions où ils se sont massés le matin avant l'attaque, le 1er corps au pied des pentes de Chennevières-Cœuilly, le 2e corps au pied des pentes de Villiers ; mais, à gauche, le 3e corps continue à passer la Marne et va pouvoir jeter son poids dans la balance.

Le général Ducrot se résout à tenter un suprême effort contre ce parc et ce village de Villiers, dont la chute permettrait à notre armée de gagner tout entière les plateaux de la Brie et, sans doute, de reprendre dès le lendemain la marche en avant.

Il ordonne au général de Maussion de lancer de nouveau ses divisions contre les faces sud-ouest et nord-ouest du

parc, tandis que la division Bellemare se rabattra sur son angle nord-est.

Il est hors de doute que l'infanterie ne pourra franchir ces clôtures, jusqu'ici inabordables, que si l'artillerie lui a frayé la route. Le général Berthaut envoie à ses batteries divisionnaires, renforcées depuis quelques heures par une partie des batteries de réserve, l'ordre de se porter en avant du ravin de la Lande pour ouvrir la brèche à tout prix. Le chef d'état-major de l'artillerie du 2e corps, colonel VIGUIER, prend de sa personne la tête des premiers bataillons d'infanterie avec la 17e du 11e, qu'il vient établir sur la crête du ravin, entre la route et le chemin de fer, à moins de 500 mètres des lisières du parc.

En chemin, un obus a mis provisoirement une des mitrailleuses hors de service; le capitaine TRÉMOULET, auquel le colonel VIGUIER n'a pas dissimulé ce qu'on attend de la batterie et les risques qu'elle va courir, a laissé ses caissons fort en arrière, au fond du ravin, et n'amène que les cinq pièces qui lui restent avec leurs 30 servants, 10 conducteurs et les cadres.

La batterie a à peine paru sur le plateau qu'elle est prise simultanément pour objectif par l'infanterie, qui garnit à 450 mètres en avant les créneaux des murs du parc, par une batterie saxonne établie près de la gare de Villiers, à une distance de 1,200 mètres environ, enfin par deux autres batteries installées derrière le parc de Cœuilly, à 1,600 ou 1,800 mètres de distance.

Le lieutenant CHEVALIER tombe mortellement blessé avant qu'on ait eu le temps de séparer les avant-trains. Le capitaine TRÉMOULET, dont le cheval vient d'être tué, cherche à faire face à tous ses ennemis à la fois; quelques coups heureux forcent les batteries de Cœuilly à reculer. Notre infanterie arrive et attire sur elle une partie du feu des défenseurs du parc. La 5e du 22e, la 9e du 21e, la 8e du 3e escaladent à leur tour le plateau ; la 17e du 11e, laissant aux batteries de

4 ou de 12 le soin d'ouvrir la brèche, couvre de boîtes à balles les lisières du village de Villiers et interdit à l'ennemi d'en déboucher.

Elle est inondée elle-même de balles et d'éclats d'obus ; le capitaine Trémoulet vient de tomber, la poitrine trouée ; un projectile qui éclate sur la volée de l'une des mitrailleuses tue le chef de pièce, maréchal des logis Laboir, et renverse quatre servants. Le sous-lieutenant Mathis, seul officier survivant, répartit entre les pièces le personnel qui lui reste, et lui communique son énergie ; les blessés même continuent leur service ; le servant Pothier, auquel un éclat d'obus enlève un lambeau du bras, fait bander sa blessure et revient à la pièce, où « il y a trop d'ouvrage pour qu'on laisse les camarades », dit-il simplement, en reprenant sa place.

De fait, sur les 48 combattants de la 17e du 11e qui ont gravi le plateau, il n'en reste plus que 25 debout, et l' « ouvrage » ne leur manque pas.

Quoique abordé de toutes parts avec un élan furieux, le terrible parc de Villiers est resté impénétrable ; nos bataillons, décimés par la fusillade à bout portant des créneaux, tourbillonnent et reculent, abandonnant pour la troisième fois le plateau, qu'ils laissent jonché de cadavres.

Traversées par l'infanterie en retraite, les batteries restent les dernières sur la hauteur. Négligeant l'artillerie, qui les couvre de projectiles, elles parviennent à empêcher l'infanterie ennemie de déboucher du parc et du village pour se lancer à la poursuite des nôtres. Elles ne reculent enfin que sur l'ordre du général en chef et quand nos divisions se sont ralliées en arrière sur des positions où elles sont en mesure de recevoir éventuellement l'attaque, que l'ennemi, d'ailleurs, ne tente pas.

La 17e du 11e a perdu 2 officiers et 23 hommes de troupe ; il ne lui reste que 18 chevaux à son échelon de combat ; elle parvient pourtant, tant bien que mal, à enlever ses

pièces, et elle va se trouver tout entière sur les pentes défilées quand un obus renverse le conducteur et l'unique attelage de la dernière mitrailleuse; la batterie s'est déjà éloignée de plusieurs centaines de mètres : le maréchal des logis Georget, qui a quatre chevaux à la pièce qu'il conduit, en prend deux et remonte au galop vers la mitrailleuse abandonnée. Les tirailleurs ennemis sont à moins de 200 mètres; hommes et chevaux échappent, comme par miracle, aux balles qui pleuvent sur eux, et la batterie rejoint, complète, sa division.

Le dévouement de la 17° du 11° n'avait point passé inaperçu et lorsque, quelques jours plus tard, la lutte terminée, le général Ducrot en relata les phases, il engloba le lieutenant Mathis, à son tour grièvement blessé le 2 décembre, et les deux officiers tués devant Villiers dans une même citation, « pour s'être héroïquement sacrifiés et être tombés glorieusement en soutenant l'attaque des positions ennemies ».

Par ses termes mêmes, cette citation du général Ducrot s'appliquait à la batterie tout entière; un tel éloge donné par un tel chef est la plus belle récompense que puissent ambitionner des soldats qui ont fait leur devoir.

En somme, bien que n'ayant pu se maintenir sur les plateaux de Villiers, de Cœuilly et de Chennevières, les divisions de la 2° armée avaient gagné, dans la journée du 30, plusieurs kilomètres de terrain; elles couchaient, le soir, de Bry à Champigny, sur des positions conquises.

Tactiquement, c'était un demi succès. Cependant, comme l'écrivait le général Ducrot, « nul ne peut se faire d'illusion : l'opération est manquée, nos chances de percer par le sud-est sont désormais bien faibles..., si faibles que la sagesse et la raison commanderaient de ne pas poursuivre une opération trop hasardeuse ».

Mais le gouvernement devait compter avec une opinion publique surexcitée; il fallait poursuivre le combat à outrance, tant pour l'honneur des armes que pour seconder



l'action de cette armée extérieure dont la population parisienne croyait, depuis Coulmiers, entendre le canon. Le général en chef fait tout préparer pour recommencer la lutte.

Le feu ne reprit pas cependant le 1er décembre; les deux armées avaient été si éprouvées la veille, qu'une sorte d'armistice spontané régnait entre elles et que, de part et d'autre, les brancardiers accomplissaient leur mission au delà des avant-postes; ce fut vers midi seulement qu'une suspension d'armes fut régulièrement conclue pour la journée.

Nous avions un besoin urgent de cette journée de répit pour reformer les régiments et les batteries, reconstituer les attelages, nous réapprovisionner en munitions. Mais les Allemands, de leur côté, ne perdaient pas leur temps; une division du IIe corps, une brigade du VIe et le XIe corps tout entier étaient, avant la fin du jour, massés à côté du XIIe corps saxon et de la division wurtembergeoise, que nous avions eus seuls en face de nous sur les hauteurs de Villiers-Cœuilly. C'était l'ennemi qui avait pour lui maintenant la supériorité du nombre, et le prince Georges de Saxe était résolu à prendre l'offensive à son tour pour rejeter la deuxième armée sur la rive droite de la Marne.

2 décembre. *Bataille de Champigny.* — Le 2 décembre au point du jour, les Allemands prononcent une attaque vigoureuse à la fois sur nos deux ailes à Bry et à Champigny.

En avant de Champigny, la division Faron, 2e du 1er corps, est absolument surprise; ceux de ses bataillons qui occupent, en dehors du village, le plateau du Signal et le groupe de maisons du Four-à-Chaux sont refoulés en désordre jusqu'à la rivière ; heureusement, ceux qui occupent Champigny même tiennent énergiquement, rétablissent le combat et donnent aux troupes voisines le temps de venir à leur secours.

Le général Berthaut, dont la division, 2e du 2e corps, a bivouaqué au nord du Four-à-Chaux, à cheval sur la ligne de fer, jette toute son artillerie sur sa droite pour la défense du village ; mais, sous le feu dominant des batteries wurtembergeoises de Bel-Air, les batteries Lapâque, de Chalain, Simon et Mathis sont obligées de se rejeter en arrière. « Seules, deux mitrailleuses (1re section de la 17e du 11e), commandées par l'adjudant Bardou, heureusement placées dès le début par le commandant Ladvocat sur le terre-plein même de la voie ferrée, en un point où elles échappent aux vues des hauteurs..., balaient le ravin de Villiers et le vallon de la Lande et maintiennent à distance les colonnes ennemies qui cherchent à y cheminer. » (Général Berthaut.)

En empêchant ainsi les forces qui débouchent de Villiers d'unir leurs efforts à celles qui descendent du plateau de Cœuilly, cette section permet au général de Malroy (1re division du 1er corps) de réoccuper le Four-à-Chaux et d'y organiser solidement la défense, en même temps qu'elle « arrête net les colonnes, qui cherchent à plusieurs reprises à tourner la droite de la division Berthaut en suivant la ligne du chemin de fer ». (Général Ducrot.)

Les deux autres sections de la 17e batterie, qui se trouvaient à la droite des lignes du général Berthaut, côte à côte avec le reste de l'artillerie divisionnaire, étaient loin d'être aussi heureuses.

Sur ce point, c'est la division wurtembergeoise qui, débouchant du village, du parc et du cimetière de Villiers, attaque par la grande route Villiers-Joinville. Le général Berthaut a employé la journée de la veille à organiser solidement toutes les positions depuis le Plant jusqu'à l'extrémité de l'éperon ouest du plateau de Villiers ; la brigade Bocher, établie dans les tranchées-abris, accueille vigoureusement l'ennemi, tandis que la brigade de Miribel prend l'offensive par la chaussée du chemin de fer.

Voyant leur infanterie impuissante, les Allemands dé-

ploient toute leur artillerie sur les crêtes ; les positions que notre infanterie occupe la défilent dans une certaine mesure et elle parvient à s'y maintenir. Mais notre artillerie, ne pouvant se masquer, est rudement atteinte. La batterie de Chalain est presque anéantie, les batteries Lapâque, Simon et les deux sections de la batterie Mathis qui les accompagnent continuent la lutte un peu plus longtemps, grâce à de fréquents changements de position ; mais bientôt les pertes sont telles que le général Berthaut les fait reporter en arrière. C'est à ce moment que le lieutenant Mathis tombe, frappé d'un éclat d'obus à la cuisse. « Seules de toute l'artillerie divisionnaire, les deux mitrailleuses de la maison du garde peuvent être conservées en ligne... Le commandant LADVOCAT se porte de sa personne auprès d'elles et parvient à maintenir à distance les colonnes qui cherchent à renouveler l'offensive par le ravin de Villiers et le vallon de la Lande. » (Général Berthaut.)

Renonçant à enlever la position à la division Berthaut, l'ennemi rentre dans le parc et les tranchées de Villiers.

A la même heure, 8 h. 1/2 du matin, l'ennemi était également contraint à reculer en face de notre gauche. De ce côté, c'était la 1re division du XIIe corps saxon qui s'était jetée, aux premières lueurs du jour, sur les pentes et le village de Bry, occupés par les restes de la division Courty (3e du 2e corps) et par la division Matta (2e du 3e corps).

Complètement surpris, les nôtres avaient d'abord laissé les assaillants parvenir jusqu'aux premières maisons du village. Ceux-ci essayent de le tourner en passant entre lui et la Marne ; mais ils se trouvent alors sous le feu des six batteries de la réserve du 3e corps (dont la 20e du 11e), qui, avec les batteries de la division Matta restées sur la rive droite, sont en position sur le mamelon du Perreux : « les mitrailleuses du capitaine CLAVEL (3e du 11e), reprenant l'emplacement où elles ont fait l'avant-veille de si bonne

besogne, contribuent pour leur part à refouler les colonnes allemandes. » (Général Ducrot.)

Il est 9 heures du matin.

Le prince Georges de Saxe ordonne de faire, sur toute la ligne, avancer les réserves. Le IIe corps prussien se porte sur Champigny, tandis que les Wurtembergeois marchent de nouveau contre les lignes du général Berthaut et que le XIIe corps saxon reprend, avec ses deux divisions réunies, l'attaque de Bry-sur-Marne.

Mais de notre côté aussi de nouvelles forces entrent en ligne; la division Susbielle (1re du 2e corps), rappelée de Créteil, où elle était détachée depuis deux jours, apparaît vers 10 heures sur le champ de bataille et vient renforcer notre droite, en même temps que la division Bellemare (1re du 3e corps), qui a enfin passé la Marne, relève dans Bry les brigades épuisées de la division Matta; les trois batteries divisionnaires du général de Bellemare, 16e du 2e, 16e du 10e et 15e du 11e, sous les ordres du commandant Tardif de Moidrey, s'élèvent en suivant la grand'route de Mulhouse jusque sur l'éperon ouest du plateau de Villiers, et leur intervention nous permet de reprendre le combat d'artillerie contre les batteries ennemies qui occupent les hauteurs de Cœuilly à Villiers.

Sur tout le front, la lutte se poursuit acharnée, presque corps à corps, pendant trois longues heures. Malgré ses tentatives réitérées, l'ennemi ne peut nous enlever ni Bry, ni Champigny, ni les tranchées intermédiaires. Vers 2 h. 1/2, son feu diminue peu à peu d'intensité, il renonce à forcer nos lignes et se replie sur ses positions, de Villiers à Cœuilly.

Définitivement, le champ de bataille nous restait, mais nous ne pouvions conserver aucun espoir de prendre utilement l'offensive; il eût été téméraire d'attendre un nouveau choc avec des troupes très fatiguées et une rivière à dos. Dans la journée du 3, l'armée repassa sur la rive droite de



la Marne. L'ennemi, épuisé, lui aussi, par ces deux rudes journées, n'essaya pas de troubler la retraite.

Réorganisation des 2e et 3e armées.

La 2e armée avait perdu près de 10,000 hommes. Elle fut réorganisée à deux corps seulement. Le 1er corps, qui avait été le plus éprouvé, fut dissous; sa 1re division (de Maud'huy), déjà détachée depuis la fin de novembre à la 3e armée, lui fut définitivement affectée; ses 2e et 3e divisions, fondues en une seule, constituèrent, sous les ordres du général Faron, une division de réserve. Le 2e corps, devenu 1er, resta avec ses trois divisions (Susbielle, Berthaut et Courty) sous les ordres du général de Maussion, qui avait remplacé le général Renault sur le champ de bataille; le 3e corps, devenu 2e, garda également sa composition : divisions Bellemare et Mattat et brigade de mobiles Reille, avec le même commandant, général d'Exea.

Le commandant du corps dissous, le général Blanchard, passa de sa personne à la 3e armée, où il prit le commandement de l'ensemble des forces établies d'Ivry à Villejuif (divisions de Maud'huy, Corréard et Pothuau); la 1re division de la 3e armée (de Malroy) vint s'accoler à la 5e division (d'Hugues), sur le plateau d'Avron; enfin, les divisions de Beaufort et de Liniers restèrent dans la presqu'île de Gennevilliers.

Les batteries du 11e conservèrent, dans cette réorganisation, leurs affectations respectives aux divers groupes divisionnaires ou de réserve. Le dépôt put les reconstituer, dès les 4 et 5 décembre, en hommes et en chevaux, bien qu'il vînt précisément de mettre sur pied, quelques jours auparavant, encore une unité nouvelle, la 21e batterie. Un lieutenant promu, le capitaine Marcel, prit le commandement de la 17e batterie; les autres vides produits par la bataille dans

les cadres d'officiers furent comblés par des sous-lieutenants auxiliaires.

La première quinzaine de décembre fut une période de repos ; nous l'employâmes à organiser solidement le plateau d'Avron, dont la possession restait le seul résultat des sanglantes journées du 30 novembre et du 2 décembre ; soixante-trois pièces de canon, dont quelques-unes des plus puissants calibres de la marine, y furent mises en position, partie face au sud et au cours de la Marne, partie face au nord contre Chelles et Gagny ; la 19e batterie du 11e établit ses pièces de 12 derrière des épaulements élevés sur la face nord près le hameau de Beau-Séjour, sa tâche spéciale étant de surveiller et d'arrêter toute attaque qui se produirait sur Villemomble.

Depuis le commencement de l'investissement, près de trois mois s'étaient écoulés. Les événements de province étaient connus, au moins dans leur ensemble. Il était bien difficile, même aux plus optimistes, d'espérer encore ; cependant, le gouvernement projetait de tenter de nouveau la percée, cette fois dans la direction des provinces du nord, où l'armée de Faidherbe parvenait à se maintenir à faible distance de la vallée de la Seine.

C'était encore la 2e armée qui devait jouer le rôle principal ; le plan du gouverneur lui assignait pour objectif immédiat la prise de possession du grand plateau limité à l'est par Villepinte et Aulnay, à l'ouest par Gonesse et Garges, et dominé par le mamelon de l'Orme de Morlu ; elle se rabattrait ensuite, suivant les circonstances, soit droit au nord par les routes de Lille et de Dunkerque, soit au nord-est en filant le long de la forêt de Bondy.

Pendant ce temps, la plus grande partie de la 3e armée ferait sur la droite une puissante diversion par la vallée de la Marne en menaçant Chelles et Gournay, tandis qu'à gauche le corps de Saint-Denis, renforcé par les divisions

de la presqu'île de Gennevilliers, marcherait sur Stains, Pierrefitte et Epinay.

Journée du 21 décembre. *Bataille du Bourget.* — *Combat de la Ville-Evrard.* — La 2e armée avait été massée tout entière entre Drancy et Bondy; elle devait attendre, avant de commencer son mouvement vers le nord, que le corps de Saint-Denis eût, à sa gauche, enlevé le Bourget, dont les Allemands avaient fait peu à peu une véritable forteresse.

Une brume épaisse, qui ne se dissipe que vers 8 heures, retarde l'ouverture du feu. Aussitôt que l'horizon se découvre, l'amiral La Roncière donne le signal convenu; les forts de l'Est, celui d'Aubervilliers, les batteries de la Courneuve couvrent d'obus le village du Bourget; les marins s'élancent en deux colonnes, une colonne abordant directement la lisière sud par la grand'route de Lille, tandis que l'autre tourne le village par l'ouest et le pont de Dugny pour se rabattre contre sa lisière nord.

Cette dernière colonne, conduite par le capitaine de frégate Lamothe-Tenet, arrive d'un seul élan jusqu'à l'entrée de la Grande-Rue et enlève même la première barricade; elle repousse les retours offensifs de l'ennemi, s'établit solidement sur la lisière conquise et commence à cheminer de maison en maison. La colonne du sud, au contraire, a été accueillie, au moment où elle dépassait la voie ferrée, par un feu violent d'artillerie et de mousqueterie partant d'une ligne de murs et de maisons crénelées, et elle a été forcée de s'abriter derrière les remblais; plusieurs fois renouvelées au prix de sacrifices cruels, ses tentatives d'assaut se brisent contre ces obstacles matériels que nos batteries ont été impuisantes à renverser.

Le commandant Lamothe-Tenet tient toujours énergiquement les lisières nord du village, mais il va être pris entre deux feux, car de fortes colonnes ennemies débouchent par Pont-Iblon, se dirigeant en hâte sur le Bourget.

Tenant la gauche de la deuxième armée, vers Drancy, le général Berthaut est à portée immédiate du terrain de combat, et il en a suivi toutes les péripéties sans avoir le droit d'intervenir, puisque sa division est, avec toute la deuxième armée, réservée pour un autre objectif. Pourtant, devant le danger qui menace ceux des nôtres qui sont dans le village, il n'hésite pas à lancer son artillerie divisionnaire en avant; la 9e du 21e, la 5e du 22e, la 17e du 11e se portent au galop à gauche et en avant de Drancy et s'établissent au sud de la chaussée du chemin de fer, en un point d'où elles tiennent sous leur feu la grand'route du Bourget à Pont-Iblon, ainsi que le terrain découvert qui la borde; comme l'a espéré le général, « nos pièces de 4, nos mitrailleusses surtout (17e du 11) interdisent absolument l'accès nord du village aux renforts ennemis et permettent à nos marins de s'y maintenir ».

La deuxième armée ne devait, dans la pensée du général Ducrot, commencer son mouvement vers le nord que lorsque son flanc gauche se trouverait assuré par l'occupation du Bourget. Mais l'intensité de la lutte qui se livre pour la possession de cette localité, l'entrée en ligne des renforts ennemis, l'obligent à sortir de l'expectative; le 1er corps reçoit l'ordre de se porter par une conversion demi-à-gauche sur la voie du chemin de fer de Soissons, en avant de Drancy, tandis que le 2e corps occupera, de Groslay à Bondy, la ligne de la Molette.

Il est 9 h. 1/2 du matin.

Les tirailleurs des divisions Berthaut et Courty garnissent bientôt la voie ferrée; l'artillerie de la division Courty vient s'établir à droite de celle de la division Berthaut pour seconder son action sur Pont-Iblon et la grand'route de Lille; les deux divisions elles-mêmes, massées en avant de Drancy, sont prêtes à marcher directement sur le Bourget.

Le 2e corps, de son côté, a gagné, de Bondy à Groslay, la ligne de la Molette; comme sa gauche est en prise aux

feux des batteries allemandes du Blanc-Mesnil, les batteries de la division Matta (3ᵉ et 4ᵉ du 10ᵉ et 3ᵉ du 11ᵉ), avec deux batteries (2ᵉ du 7ᵉ et 20ᵉ du 11ᵉ) de la réserve du corps, se portent au galop à l'extrême gauche, s'établissent derrière les levées de la chaussée du chemin de fer de Soissons, entre la maison du garde et le pont de la Molette, et contrebattent avec succès l'artillerie ennemie.

Nous avons à ce moment onze batteries sur la chaussée du chemin de fer, couvrant de leur feu toute la plaine, de la Molette à la Morée ; les Allemands ne tardent pas à en faire entrer en ligne un nombre au moins égal. Un violent combat d'artillerie s'engage ; vers midi, il semble se prononcer en notre faveur, et le général Ducrot veut en profiter pour reprendre le mouvement en avant, quand il reçoit l'ordre du général Trochu de se reporter au contraire sur ses positions du matin.

C'est que les marins de l'amiral la Roncière viennent d'être obligés de céder définitivement le Bourget à la garde prussienne et que la deuxième armée, ainsi menacée sur son flanc gauche, s'exposerait au plus grave péril en continuant sa marche vers Aunay.

« Le combat ne consiste plus, de part et d'autre, qu'en une énergique canonnade ; aussitôt le Bourget évacué par nos troupes, l'artillerie de la division Berthaut y concentre son feu.... nos batteries du centre continuent à tenir en échec les batteries ennemies du Blanc-Mesnil. Cependant les Allemands reprennent l'offensive ; des colonnes d'infanterie débouchent du Blanc-Mesnil et d'Aunay ; sous leur protection, les batteries ennemies s'avancent jusqu'à 1,500 mètres du pont de la Molette et jettent quelque désordre dans la division Bellemare et dans nos propres batteries..... La batterie Malaval (3ᵉ du 11ᵉ), qui faisait face à Sevran, exécute un changement de front à gauche et se porte vers le chemin de fer; elle traverse le Moleret à l'aide de son pont volant et vient au galop prendre position à droite de la maison du

garde..... L'ennemi rétrograde hors de la portée de nos canons à balles..... » (Général Ducrot.)

Quelques mitrailleuses obtenaient encore une fois, comme cela était arrivé déjà à plusieurs reprises au cours de la lutte sous Paris, un résultat dû certainement à leur effet moral beaucoup plus qu'à leur effet matériel.

Quoi qu'il en soit, leur intervention dégage la gauche du 2e corps, et l'ennemi laisse la 2e armée se retirer tranquillement jusqu'à hauteur de Bondy et d'Aubervilliers, où elle s'établit au bivouac, ses avant-postes de Drancy à Groslay.

En même temps que la 2e armée livrait bataille au nord de Paris, la 3e armée, suivant le plan convenu, se portait en avant vers l'est par la vallée de la Marne.

L'artillerie du plateau d'Avron devait préparer le mouvement en balayant au loin le cours de la rivière; la division de Malroy, longeant au sud le pied des pentes, devait venir traverser Neuilly et marcher sur la Ville-Evrard, tandis que la division d'Hugues, descendant du plateau même, où elle était établie, s'emparerait de la Maison Blanche pour se porter ensuite sur Gournay.

La 21e batterie du 11e (pièces de 4, capitaine SECOND) avait été, avec trois autres batteries, détachée de la réserve générale de Paris et mise pour la journée à la disposition du général Favé, commandant l'artillerie de la 3e armée; une autre batterie du régiment, la 18e batterie (pièces de 12, capitaine GUÉRIN), appartenant à la division Pothuau, était venue renforcer l'artillerie de la division de Malroy.

A l'est comme au nord, le mouvement, retardé par le brouillard, commence vers 8 h. 1/2 du matin.

La brigade Blaise (division de Malroy) s'empare sans coup férir de Neuilly-sur-Marne et continue sa route vers la Ville-Evrard; ce groupe de maisons, solidement défendue, arrête notre infanterie. « .... Le général Favé amène au trot deux de ses batteries; il établit la 15e du 7e (pièces de 12) sur la route à la sortie de Neuilly sur-sur-Marne, la 21e du

11e (pièces de 4) un peu à gauche, défilée par des maisons des vues de Noisy-le-Grand..... Les douze pièces ouvrent le feu à 800 mètres contre la Ville-Evrard.

» L'artillerie ennemie, établie de l'autre côté de la Marne, sur la hauteur de Noisy-le-Grand, canonne vigoureusement nos deux batteries..... ; nos artilleurs continuent à tirer sur Ville-Evrard, laissant à Avron, Nogent et Rosny le soin de combattre cette artillerie de la rive gauche.

» Enfin, Ville-Evrard ayant été suffisamment battue par notre artillerie, le général Blaise prononce son mouvement en avant avec quatre bataillons....., s'empare du parc et du hameau..... Les murs sont crénelés, les maisons organisées. » (Général Ducrot.)

A la même heure à peu près, le général d'Hugues s'était emparé de la Maison Blanche; les tirailleurs des deux divisions se rejoignent, et, vers midi et demi, ils forment une longue ligne depuis la Marne jusqu'au chemin de fer de Strasbourg.

La première partie de l'opération avait donc réussi. Le général de Malroy porte en avant ses batteries divisionnaires, dont la 18e du 11e, pour enfiler le pont de Gournay. Placées au nord de la route le long d'un chemin conduisant au Chesnay, les dix-huit pièces ouvrent le feu contre le débouché du pont et les premières maisons du village.

« Les batteries prussiennes abandonnant leurs épaulements de Noisy, prennent immédiatement des positions plus rapprochées de la Marne, entre Noisy et Gournay.

» Leur tir est bientôt si précis que le général Favé est obligé de faire replier ses batteries..... ; deux pièces de 12 seules (1re section de la 18e du 11e, lieutenant Maury), plus abritées, restent en position. Elles sont bientôt appuyées par trois mitrailleuses, qui s'établissent le long de la route, face aux hauteurs de Gournay..... Nos canonniers, excités par la présence du général Favé, montrent le plus grand

entrain. Cependant, nos pertes augmentent d'instant en instant. » (Général Ducrot.)

Il était 4 heures, le jour tombait; le général Vinoy, jugeant qu'il avait suffisamment rempli la tâche qui lui était assignée et qui ne consistait, en somme, qu'à occuper l'ennemi sur la Marne pour dégager la droite de la 2° armée, le général Vinoy ordonne aux divisions d'Hugues et de Malroy de se replier sur les deux parcs de la Maison Blanche et de la Ville-Evrard et de s'y établir solidement.

« L'ennemi cherche à plusieurs reprises à déboucher par le pont de Gournay pour précipiter ce mouvement; mais les deux pièces de 12 du lieutenant Maury, bien abritées et bien commandées, avaient pu se maintenir dans leurs positions, et elles interdirent jusqu'à la nuit ces retours offensifs. » (Général Favé.)

Cependant, le lendemain, à la suite d'une surprise nocturne qui, après avoir jeté quelque désordre dans nos bataillons, avait finalement échoué, les divisions d'Hugues et de Malroy abandonnaient les positions occupées la veille et se retiraient définitivement sur le plateau d'Avron.

« De cette journée du 21 décembre, écrit le général Ducrot, il restait une lutte héroïque au Bourget, une pointe en avant aussitôt arrêtée vers Aulnay, une moitié de succès à la Ville-Evrard suivie d'une pénible échauffourée, effort bien stérile et qui répondait peu au grand déploiement de force et à l'étendue de l'action. »

La défense était à bout de forces, comme d'espérances; pourtant, repliée sur elle-même, elle allait encore pendant dix longues semaines endurer avec une obstination farouche le froid, la faim et le bombardement.

Quelques-unes des batteries du 11° : la 1re et la 1re *bis* au Mont-Valérien, la 13° aux bastions 64 et 65 qui tiraient contre les batteries ennemies de Garches et de Breteuil, la 21° à l'annexe de Montrouge, la 18° à l'ouvrage de la maison

Milhaud, furent de celles qui participèrent jusqu'au dernier moment à la lutte d'artillerie.

La 19e batterie, après avoir, de ses épaulements d'Avron, lancé, dans la journée du 27 décembre, 871 obus sur l'artillerie ennemie de Gagny et du Raincy, évacua le plateau la nuit suivante avec ses derniers défenseurs, rejoignit la réserve générale d'artillerie de la place et ne reçut pas d'affectation nouvelle.

Les 3e, 15e et 17e batteries, restées également au repos depuis la journée du Bourget, marchèrent une dernière fois, le 19 janvier, avec leurs divisions; mais elles n'assistèrent que de loin, sans être appelées à y prendre une part active, à la tentative suprême de Buzenval.

La grande ville n'avait plus un morceau de pain; il était humainement impossible d'y prolonger la résistance. La convention d'armistice du 28 janvier la remit, avec ses forts, avec l'armée qui l'avait défendue et avec la France entière, à la discrétion du vainqueur.



CHAPITRE VI

L'armistice. — Le second siège de Paris. — La reconstitution du régiment. — Les organisations de 1872, 1875 et 1883. — Le régiment actuel.

1871-1891

L'armistice. — Le second siège de Paris.

En vertu des stipulations de l'armistice, toute l'armée de Paris, troupes régulières et garde nationale mobile, avait dû livrer à l'ennemi ses armes et ses canons.

Officiers et soldats étaient d'ailleurs virtuellement prisonniers et devaient, si les négociations entamées n'aboutissaient pas à la conclusion de la paix, être remis effectivement aux mains des Allemands ; ceux-ci, par l'occupation immédiate de tous les forts extérieurs, et notamment du Mont-Valérien, se trouvaient garantis contre toute velléité de résistance ultérieure.

Le gouvernement n'avait pu obtenir de conserver en armes, pour le maintien de l'ordre, qu'une seule division de 12,000 hommes et aussi, il est vrai, toute la garde nationale sédentaire; mais il ne devait pas tarder à regretter amèrement cette dernière concession, à laquelle il avait tout d'abord attaché un grand prix.

« Jamais, écrit le général Vinoy, un gouvernement n'avait imposé à ses soldats une épreuve comparable à celle qui était infligée à l'armée de Paris.... Prisonnière sur son propre sol, elle devait subir l'humiliation du désarmement devant une garde nationale dont une partie, celle qui n'avait pas partagé ses plus sérieux dangers, ne lui cachait pas ses sentiments hostiles..... Mobiles et soldats de réserve demandaient tous à retourner dans leurs foyers.... Les officiers, du sous-lieutenant au général, sentaient leur impuissance. »

L'artillerie se trouvait, par la force des choses, dans des conditions morales un peu moins défavorables que les autres armes ; bien que réduit à quelques chevaux par les hécatombes du siège et à de simples voitures de matériel par la cession des bouches à feu à l'ennemi, le parc restait, l'habitude aidant, un centre et un lien pour les canonniers de chaque batterie ou de chaque groupe de batteries.

C'est ainsi que les batteries du 11e, établies partie dans le jardin des Tuileries, partie à l'Ecole militaire et au Champ-de-Mars, s'étaient remises presque sans difficulté à la vie régulière rhytmée par les prescriptions du décret du 2 novembre 1833 sur le service intérieur.

Cependant, on procédait en hâte sur tout le territoire de la France aux élections pour l'Assemblée nationale qui, le 16 février, se réunissait à Bordeaux et, le 17, confiait à M. Thiers, en même temps que les attributions du pouvoir exécutif, la tâche de traiter avec le vainqueur. Dès le 26, les préliminaires de paix étaient signés à Versailles, et, le 28, l'Assemblée en ratifiait les conditions.

Aussitôt les communications réouvertes, le commandant en chef, général Vinoy, s'était hâté d'évacuer sur la province les 250,000 soldats ou gardes mobiles oisifs et désarmés qui encombraient Paris et qui n'avaient eu que trop le temps déjà d'écouter les suggestions des fauteurs de désordre.

Le 15 mars, les batteries du 11e, ou du moins leur personnel, officiers et troupe, furent dirigés sur Versailles, où le

dépôt les avait précédés et où devait se reconstituer le régiment.

Tout d'abord, il fallait renvoyer dans leurs foyers les engagés volontaires pour la durée de la guerre, les anciens militaires rappelés et les hommes originaires des territoires cédés à l'Allemagne, puis rendre à leurs services respectifs les gendarmes, gardes forestiers, douaniers, gardiens de la paix provisoirement devenus ou redevenus artilleurs. Ces opérations effectuées, les batteries de nouvelle création, n°s 13 à 23, devaient se trouver naturellement réduites à un assez faible effectif, et il ne devait plus y avoir qu'à en fondre les éléments avec les prisonniers rentrant d'Allemagne pour reformer les anciennes batteries du régiment.

Mais des nécessités plus pressantes ne tardaient pas à reléguer au second plan ces préoccupations de reconstitution régimentaire normale. L'insurrection, qui avait sourdement couvé depuis l'armistice, éclatait dans la capitale et s'en rendait maîtresse. Le gouvernement appelait en hâte à Versailles ce qui existait encore de troupes plus ou moins organisées sur le territoire national, et le 11e régiment d'artillerie recevait l'ordre de fournir le plus tôt possible autant d'unités de combat que ses ressources en hommes le lui permettraient.

Il restait à ce régiment 500 à 600 canonniers, soit le personnel suffisant pour cinq batteries à peu près. Tous ces hommes furent encadrés dans la 14e batterie à pied et dans les 16e, 18e, 19e et 21e batteries montées. Dès le 24 mars, la 14e batterie reprit au Mont-Valérien le service qu'elle avait fait déjà pendant le premier siège ; presque en même temps, les 16e, 18e, 19e et 21e recevaient du matériel de 4 et les chevaux nécessaires pour l'atteler. Avant la fin du mois, elles étaient de nouveau prêtes pour le combat.

Partout la même activité avait régné ; le 19 mars, le gouvernement ne disposait que des trois divisions Faron, de Maud'huy et Susbielle ; quinze jours plus tard, le 2 avril,

cinq autres divisions d'infanterie (Bruat, Pellé, Vergé, Grenier, Montaudon) et deux divisions de cavalerie (du Barrail et du Preuil) entouraient l'Assemblée nationale.

Il était temps, car c'est les 2 et 3 avril que se prononçaient contre Versailles, par Neuilly et Châtillon, les premières attaques des troupes de la Commune, et, bien que ces troupes eussent été assez facilement repoussées, leur nombre et leur attitude prouvaient à ceux qui en doutaient encore que la lutte ne pouvait manquer d'être longue et sérieuse.

Le 6 avril, un décret organisait toutes les forces qui allaient agir contre l'insurrection en deux armées : armée de Versailles et armée de réserve.

L'armée de Versailles comprenait deux corps (généraux de Ladmirault et de Cissey), à trois divisions d'infanterie, un corps spécial de cavalerie (général du Barrail), aussi à trois divisions et une réserve générale d'artillerie forte de dix batteries.

L'armée de réserve ne se composait que de trois divisions d'infanterie (Faron, Bruat, Vergé) avec une réserve d'artillerie de quatre batteries.

Le général Vinoy ne conservait que le commandement de l'armée de réserve ; le maréchal de Mac-Mahon était appelé au commandement de l'armée de Versailles et devait, en outre, prendre le commandement en chef des deux armées si elles étaient amenées à agir en commun.

La 21e batterie du 11e (capitaine Donop) était affectée à l'artillerie (commandant Desruols) de la deuxième division (Susbielle) du 2e corps de l'armée de Versailles ; les trois autres batteries du régiment étaient placées à l'armée de réserve, les 16e (capitaine Huteau) et 18e (capitaine Guérin) formant, sous les ordres du commandant Louis, l'artillerie de la division Vergé, et la 19e, capitaine Nicolle, avec une batterie de 4 d'un autre régiment, l'artillerie (commandant Bocquenet) de la division Faron.

Le colonel de La Jaille, qui venait de reprendre à sa ren-

trée de captivité le commandement du régiment, fut placé à la tête de la réserve d'artillerie de l'armée de Versailles.

En même temps, le général Ducrot recevait la mission de réunir à Cherbourg tous ceux de nos prisonniers qui seraient rapatriés par la flotte, de les former en régiments de marche et de les diriger sur Versailles ; le général Clinchant, à Cambrai, opérait de même avec ceux qui arrivaient par les voies ferrées à nos frontières de l'Est et du Nord.

Ces régiments de marche n'allaient pas tarder à fournir les éléments de deux nouveaux corps d'armée, 4e et 5e corps. Le 4e corps fut placé sous les ordres du général Douay, le 5e corps sous les ordres du général Clinchant, qui l'avait organisé.

Le 1er corps de l'armée de Versailles occupa Villeneuve-l'Etang et Rueil; son 2e corps le plateau de Velizy. Entre les deux, les divisions Vergé et Faron, de l'armée de réserve, tenaient Sèvres, les Moulineaux et Clamart; la division Bruat restait à Versailles même, chargée de la protection immédiate du gouvernement; le corps de cavalerie (du Barrail) était à l'extrême droite vers Longjumeau.

La division Vergé avait eu quelque peine à s'installer, sous le feu assez voisin des remparts, dans les positions dont la garde lui était assignée ; les deux batteries de 4 du 11e, qui formaient toute son artillerie, avaient dû renoncer, après une courte tentative, à tout espoir de lutter utilement contre les gros canons d'Auteuil et du Point-du-Jour. Comme cette division n'avait d'ailleurs pas à redouter d'attaque directe, puisque son front était entièrement couvert par la Seine, le général Vergé s'était contenté de retirer son infanterie dans les portions défilées des villages et du terrain intermédiaire, en se couvrant sur sa droite par des ouvrages de campagne contre les sorties que les assiégés pouvaient diriger par la rive gauche du fleuve.

D'après les instructions du général, le commandant Louis fit élever de ce côté, au-dessus de Clamart, de solides

épaulements pour ses douze pièces de 4, et leur feu, qui balayait tout l'espace compris entre la gorge des forts de la rive gauche et la Seine, contribua en effet utilement et à plusieurs reprises à arrêter, pendant les journées qui suivirent, les tentatives de l'ennemi.

La division conserva d'ailleurs un rôle expectant, tandis qu'à sa droite le corps du général de Cissey, renforcé par la division Faron, attaquait les forts d'Issy et de Vanves, et qu'à sa gauche le général de Ladmirault s'avançait dans la direction de Neuilly.

Le général de Cissey avait plus particulièrement chargé sa première division de l'attaque du fort d'Issy, sa deuxième division de celle du fort de Vanves. Le feu fut ouvert simultanément contre les deux forts dans la nuit du 25 au 26 avril. A l'extrême droite des attaques, la 21e du 11e avait été chargée d'armer une batterie de quatre pièces de 12, qui prit le numéro 7 de la série du siège, et qu'elle servit pendant toute sa durée. « Bien construite et bien servie, est-il écrit dans le rapport sur les opérations de l'armée de Versailles, cette batterie rendit les plus grands services, d'abord en attirant sur elle, puis en éteignant les feux de celles des pièces du fort de Montrouge qui voyaient les attaques. »

Le fort d'Issy se rendit le 9 mai ; le fort de Vanves, le 14 du même mois.

Dès le 8, sous la protection d'une puissante batterie construite sur les hauteurs de Montretout, le 4e corps (général Douay) avait franchi la Seine vers Sèvres et occupé le bois de Boulogne.

La division Vergé lui avait été adjointe et était venue s'établir à sa droite entre la ville de Boulogne et le fleuve, face au Point-du-Jour.

Les travaux d'attaque régulière contre le corps de place avaient immédiatement commencé, et, peu contrariés par le feu des remparts, avaient marché rapidement.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, les cheminements étaient parvenus à notre droite presque jusqu'aux chemins couverts, et, dans l'après-midi du 21, une trentaine de canonniers de la 16e du 11e commençaient, sous les ordres du lieutenant BOMMERSBACH, l'armement d'une batterie de mortiers à 100 mètres à peine de la porte du Point-du-Jour, lorsqu'un homme apparut tout à coup sur le parapet.

C'était, comme l'on sait, le piqueur des ponts et chaussées Ducatel. Un officier de marine, le commandant Trèves, qui se trouvait dans la tranchée, s'approcha en toute hâte, et Ducatel s'offrit à ouvrir la porte, avec l'aide extérieure de quelques soldats, et à introduire l'armée dans Paris.

Le lieutenant BOMMERSBACH s'élance avec ses artilleurs en même temps que le bataillon du 37e de marche, qui était de garde sur ce point, et tous, suivant le commandant Trèves, pénètrent dans la place.

Tandis que les fantassins occupent les maisons les plus voisines, les canonniers retournent deux petites pièces abandonnées sur le rempart, heureusement avec leurs munitions, balayent les voies d'accès et empêchent le retour offensif des défenseurs, retranchés à quelque cent pas à peine derrière le viaduc du chemin de fer de ceinture.

Pendant ce temps, les troupes du général Vergé, successivement prévenues, renforcent de minute en minute les premiers occupants. Avant 6 heures, la division est tout entière dans Paris; les deux autres divisions de l'armée de réserve et le corps du général de Cissey sont en marche pour l'y rejoindre par les deux rives de la Seine.

A 2 heures du matin, le général Vinoy arrive à la porte du Point-du-Jour; la division Faron s'engage sur les traces de la division Vergé, qui s'est portée en avant; la division Bruat traverse le fleuve sur le pont du chemin de fer et ouvre la porte de Sèvres à la tête du corps de Cissey.

La division Vergé arrive, dans sa marche de nuit, jusqu'au Trocadéro; au lever du soleil, les obus de la batterie

Huteau (16e du 11e) saluent à bout portant les fédérés qui occupent les baraquements du Champ-de-Mars et qui ne savent rien encore des événements de la veille. Epouvantés, ils s'enfuient en désordre, abandonnant non seulement leurs baraques, mais aussi l'Ecole militaire, qu'occupe immédiatement le général de Cissey.

Dans cette matinée du 22, les corps Clinchant, Douay, Ladmirault pénètrent à leur tour dans la place par la porte de la Muette et les portes voisines; ils occupent tout le quartier de Passy jusqu'à l'avenue de l'Empereur et relèvent au Trocadéro la division Vergé.

Celle-ci cherche alors à gagner le Palais de l'Industrie. Son bataillon de chasseurs forme l'avant-garde, suivi par la 1re section de la batterie Guérin. En débouchant de l'avenue de l'Empereur sur le quai, il est accueilli par une violente fusillade partant de la terrasse des Tuileries. La section met immédiatement ses pièces en batterie sur le pont d'Iéna et, bientôt rejointe par deux pièces de 12 de la 25e du 13e, parvient, de concert avec elles, à déloger les insurgés. La division peut alors filer tout entière le long du quai et atteindre sans encombre, par l'avenue Montaigne, le rond-point des Champs-Elysées.

La division Bruat gagnait, pendant ce temps, le Gros-Caillou, tandis que la division Faron remplaçait au Trocadéro la division Vergé.

L'armée de réserve resta dans ces positions, à cheval sur la Seine, pendant les journées du 22 au 23. Comme pendant la période d'investissement, elle se trouvait intercalée entre les corps de l'armée de Versailles : à sa droite, le corps du général de Cissey s'étendait du Gros-Caillou à la gare Montparnasse ; à sa gauche, le 4e corps (général Douay) occupait le pâté de la gare Saint-Lazare, les 1er et 5e corps (généraux de Ladmirault et Chinchant) le quartier des Batignolles.

Le 24, le général de Cissey marche sur le Luxembourg.



Pour rester à sa hauteur, le général Vinoy ordonne à la division Bruat de remonter la rive gauche de la Seine vers l'Institut, tandis que la division Vergé suivra les quais de la rive droite et la rue de Rivoli.

Devant cette dernière, les insurgés abandonnent sans combat les Tuileries en flammes et le Louvre, qu'ils n'ont heureusement pas eu le temps d'incendier à son tour ; ils se retirent précipitamment jusqu'à l'Hôtel de Ville, dont l'accès est défendu par de solides barricades balayant les quais et la rue de Rivoli.

Abritant son infanterie dans les maisons et dans les rues latérales, le général appelle son artillerie pour lui frayer passage ; il charge le capitaine Calemart d'ouvrir, avec trois de ses pièces de 12, la rue de Rivoli, tandis que le commandant Louis établit les trois autres avec les douze pièces de 4 des 16e et 18e du 11e sur le pont des Saints-Pères, pour battre l'Hôtel de Ville lui-même et la caserne Lobau.

Sous ce feu violent et rapproché, les défenseurs de l'Hôtel de Ville sont bientôt obligés de l'évacuer. Dès 9 heures du matin, la division y pénètre, mais elle est impuissante à maîtriser l'incendie qui y a été allumé. Elle poursuit sa marche en avant jusqu'à la place du Châtelet, où elle donne la main à la division Bruat, parvenue de son côté au boulevard Saint-Michel.

Le lendemain 25 mai, tandis qu'à sa droite le 2e corps (de Cissey) se porte sur Ivry et qu'à sa gauche les trois corps Ladmirault, Douay et Clinchant gagnent la gare du Nord et la ligne du faubourg Saint-Martin, le général Vinoy reçoit l'ordre d'occuper la place de la Bastille, sur laquelle il dirige ses trois divisions : la division Vergé par la rue Saint-Antoine, la division Faron par les quais de la rive droite, la division Bruat par ceux de la rive gauche.

Cette dernière arrive, sans rencontrer trop de difficultés sur sa route, jusqu'aux Entrepôts de Bercy et au Jardin des

Plantes; mais elle trouve le pont d'Austerlitz défendu par une série de barricades s'élevant, en étages successifs, depuis la place Walhubert jusqu'au boulevard Mazas; force lui est de s'arrêter jusqu'à ce que ses batteries, qui s'établissent dans les parties hautes du Jardin des Plantes, aient pu lui frayer passage.

Sur l'autre rive de la Seine, la division Faron vient buter à peu près à la même heure contre le canal Saint-Martin, dont tous les passages sont détruits. Tandis que nos fantassins et les insurgés se fusillent d'un bord à l'autre, la 19e batterie du 11e, qui suivait le régiment de tête, s'établit à la pointe de l'île Saint-Louis et croise ses obus avec ceux des batteries de la division Bruat contre les barricades du pont d'Austerlitz.

De son côté, la division Vergé n'a pu poursuivre sa marche par la rue Saint-Antoine au delà du carrefour de la rue Saint-Paul; à partir de ce point, la rue est balayée par l'artillerie des barricades de la place et par le feu plongeant des terrasses du chemin de fer de Vincennes. Ses batteries ne peuvent d'abord lui être d'aucun secours, car le tracé sinueux de la ligne des maisons les obligerait à venir s'installer à 300 ou 400 mètres à peine des barricades sous la fusillade à bout portant des insurgés postés à toutes les fenêtres. Ce n'est qu'après que l'infanterie, se rejetant dans le lacis des ruelles latérales et cheminant à la sape de maison en maison, a refoulé les défenseurs jusqu'à la place elle-même, que nos canons peuvent entrer en jeu. Les fantassins aident les artilleurs à élever deux solides épaulements aux derniers tournants des rues Saint-Antoine et François-Miron et à installer derrière chacun d'eux trois des pièces de la 16e du 11e.

C'est, en somme, un véritable siège que l'armée de réserve tout entière dirige contre la place de la Bastille; à en juger par le peu de progrès faits par l'attaque dans la journée du 25, il menace de durer plusieurs jours.

Cependant, sous le feu convergent des batteries du Jardin des Plantes et de l'île Saint-Louis, les insurgés ont presque complètement évacué les ouvrages de la tête du pont d'Austerlitz. Un bataillon de la division Faron, qui est parvenu à établir une passerelle à l'embouchure du canal dans la Seine, la traverse homme par homme et, suivant ensuite le chemin de halage, se jette brusquement à la tombée du jour sur cette tête de pont et s'en empare.

L'attaque reprend sur toute la ligne, le 26, au point du jour.

Bien que maîtresses de la tête du pont d'Austerlitz, nos troupes ne peuvent en déboucher directement sous le feu des défenseurs de la gare de Lyon et de Mazas, mais la possession de ce point leur assure du moins celle des quais de la rive droite; quelques bataillons les remontent jusqu'à hauteur du pont de Bercy, gagnent la place Daumesnil, où la voie du chemin de fer de Vincennes est au niveau du sol, et se rabattent alors en suivant cette voie, vers la place de la Bastille, dont ils prennent les défenses à revers.

En même temps, le général Vergé prononce une attaque vigoureuse par la rue Saint-Antoine et les rues parallèles. Menacés d'être enveloppés, les insurgés évacuent la place et se retirent précipitamment vers Vincennes et vers le Père-Lachaise, les seules directions qui leur restent ouvertes, car les 1er, 4e et 5e corps sont parvenus de leur côté jusqu'au canal Saint-Martin, qu'ils bordent, de la Villette à la Bastille, dans toute la traversée de Paris.

On sait que, acculés à Menilmontant et à Belleville, les fédérés prolongèrent encore pendant deux longues journées une résistance sans espoir.

Ce fut seulement dans la soirée du 28 que la lutte cessa définitivement avec la prise de la mairie du 11e arrondissement et des hauteurs extrêmes de Belleville.

Dans cette lutte d'un mois, surtout dans ces terribles combats de rues de la dernière semaine, nous avions fait

des pertes cruelles : 500 officiers et près de 7,000 hommes tués ou blessés.

Les quatre batteries du 11e entraient dans ce total pour six tués et vingt-quatre blessés.

L'armée de réserve occupa jusqu'au 11 juin les quartiers du faubourg Saint-Antoine, de Ménilmontant et de la Villette; à cette date, elle perdit son existence distincte. Son commandant en chef venait d'être nommé grand chancelier de la Légion d'honneur.

La division Bruat fut dissoute; les divisions Vergé et Faron passèrent respectivement aux 4e et 5e corps de l'armée de Versailles, qui allait, pendant deux années encore, jusqu'au 29 septembre 1873, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon d'abord, puis sous ceux du général de Ladmirault, rester chargée de la garde de l'Assemblée nationale et des pouvoirs publics.

Reconstitution du régiment.

Après avoir versé la plus grande partie de leurs hommes dans les 14e, 16e, 18e, 19e et 21e batteries pour les mettre en état d'être employées contre l'insurrection, les 13e, 15e, 17e, 20e, 22e et 23e batteries restaient auprès du dépôt à l'état de squelettes administratifs, réduits ou à peu près à un ou deux officiers et à un maréchal des logis chef.

Des décisions ministérielles prononcèrent successivement la suppression :

De la 23e batterie, le 16 avril;
De la 22e batterie, le 19 avril;
De la 20e batterie, le 23 avril;
De la 13e batterie, le 27 avril;
De la 15e batterie, le 26 mai;
De la 17e batterie, le 10 juin.

En même temps, l'arrivée des prisonniers rentrant d'Al-

lemagne permettait de reconstituer l'une après l'autre les anciennes batteries du régiment :

La 5e, le 16 avril;
La 6e, le 19 avril;
La 7e, le 23 avril;
Les 8e et 9e, le 24 mai;
Les 10e, 11e et 12e, le 11 juin;
La 4e, le 11 juillet.

Des mesures analogues avaient été prises pour la plus grande partie des vingt-quatre régiments de l'arme (20 anciens régiments de la ligne, 2 régiments de l'ex-garde, 2 régiments créés à Paris pendant le siège); une décision du 24 juillet 1871 en généralisa l'application en prescrivant :

1° De réduire dans tous les régiments le nombre des batteries de manière que chacune d'elles ait un cadre et un effectif suffisant pour assurer le service;

2° De numéroter les unités dans chaque régiment en suivant la série des nombres, les batteries nos 1 et 2 à pied.

Au 11e régiment, les 2e et 14e batteries d'une part, les 4e et 21e de l'autre, furent fondues pour former la 2e batterie à pied et la 4e batterie montée; les 1re, 3e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e et 12e conservèrent leur organisation et leurs numéros; enfin, les 16e, 18e et 19e, tout en restant sur le pied de guerre et détachées du régiment jusqu'à nouvel ordre, y prirent respectivement les numéros 14, 15 et 13.

A partir du 16 août, le régiment se trouva donc formé de 2 batteries à pied, 13 batteries montées et un dépôt.

Comme les ressources en cadres et l'effectif en hommes de troupe étaient très différents d'un régiment à l'autre, suivant le sort que ces régiments avaient eu pendant la guerre, suivant le nombre des unités auxquelles ils avaient donné naissance et aussi suivant le nombre de celles

qu'ils avaient fournies à l'armée de Versailles, ils se trouvèrent avoir encore, après cette réorganisation provisoire, une composition très variable quant au nombre et quant à l'espèce des batteries.

Les organisations de 1872, 1875 et 1883.

Organisation du 7 avril 1872. — Cependant, le plan de réorganisation générale de l'armée s'élaborait peu à peu au ministère et dans les bureaux de l'Assemblée. Le gouvernement et les législateurs étaient d'accord au moins sur un point : c'est que la force des choses imposait la constitution de cadres beaucoup plus nombreux qu'avant 1870; aussi la loi budgétaire du 9 mai 1872 prévoyait-elle l'entretien de trente régiments d'artillerie, plus le régiment de pontonniers.

Le 20 avril, un décret, s'appuyant sur ces prévisions légales, prononça la création de sept régiments nouveaux : 16e, 25e, 26e, 27e, 28e, 29e et 30e, le régiment de pontonniers cédant son numéro dans la série générale pour prendre simplement le titre de « régiment d'artillerie-pontonniers ».

Une circulaire ministérielle faisant suite au décret répartissait uniformément entre les trente régiments l'ensemble des batteries, qui se trouvaient, on l'a dit plus haut, distribuées d'une manière très inégale entre les vingt-quatre régiments existants.

Cette répartition ne permettait d'attribuer à chacun des trente régiments que onze batteries seulement : une à pied, huit montées et deux à cheval; mais le nombre des batteries montées devait être ultérieurement porté à onze; à cet effet, les batteries à cheval prenaient dans tous les régiments les numéros 13 et 14; les numéros 10, 11 et 12 restaient vacants jusqu'à nouvel ordre.

Le 11e régiment garda ses batteries nos 1, 3, 4, 5, 6, 7, 14 et 15, ces deux dernières prenant les numéros 8 et 9,

ainsi que son dépôt, qui devint 2e batterie montée; sa 8e batterie lui resta également, mais en se transformant en batterie à cheval et prenant le numéro 14. Il versait sa 2e batterie à pied au 26e régiment, ses 9e, 10e, 11e et 12e batteries montées au 17e, enfin sa 13e batterie montée au 16e; il recevait, en revanche, la 13e batterie à cheval du 18e régiment qui conservait son même numéro 13.

En résumé, à la date du 10 mai 1872, fixée pour la mise en vigueur de l'organisation décrétée le 20 avril, le 11e régiment comptait : une batterie à pied n° 1, huit batteries montées nos 2 à 9, et deux batteries à cheval nos 13 et 14.

Peu de mois après, le 1er janvier 1873, une neuvième batterie montée portant le numéro 10 fut créée au 11e en même temps que dans tous les autres régiments, par prélèvement sur les ressources propres de chacun d'eux.

Organisation du 29 *septembre* 1873. — Le 24 juillet 1873, l'Assemblée nationale votait la « loi sur l'organisation générale de l'armée ».

Cette loi, qui nous régit encore aujourd'hui, divisait la France en dix-huit régions de corps d'armée, chacun des corps d'armée comprenant deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie, une brigade d'artillerie, un bataillon du génie et un escadron du train; elle affectait, en outre, un 19e corps à la garde de l'Algérie.

Elle laissait à une loi à intervenir le soin de fixer le nombre des corps de troupes de toutes armes et la composition détaillée de chacun d'eux.

En ce qui concernait l'artillerie, ce nombre résultait de la loi même d'organisation; il fallait dix-neuf brigades ou trente-huit régiments, soit huit régiments nouveaux. Un décret du 29 septembre 1873 en ordonna la création, mais en ajoutant, pour réserver les droits du législateur, que ces huit régiments seraient formés au moyen d'éléments prélevés sur l'ensemble de l'arme, et de telle sorte *que le nom-*

bre total des batteries existantes et le cadre actuel des officiers ne soient pas dépassés.

Le 11e régiment ne conservait jusqu'à nouvel ordre que dix batteries seulement, ses batteries 1 à 10, la 2e étant transformée en batterie à pied; il cédait ses batteries à cheval, 13e et 14e, respectivement aux 22e et 31e régiments.

Le décret du 29 septembre réunissait, en outre, les régiments, deux par deux, en dix-neuf brigades prenant les numéros des corps d'armée auxquels elles étaient dès lors destinées; le 11e était désigné pour former avec le 22e, également en garnison à Versailles, la 3e brigade et par suite l'artillerie du 3e corps d'armée.

Organisation du 13 *mai* 1875. — La loi annoncée, la « loi des cadres » exigea encore une assez longue élaboration; elle ne fut promulguée que le 13 mai 1875.

« L'artillerie, portait-elle, comprend trente-huit régiments, tous stationnés en France et constituant dix-neuf brigades à deux régiments à raison d'une brigade par corps d'armée; le premier régiment de chaque brigade comprend treize batteries: trois à pied, huit montées et deux de dépôt et de sections de munitions; le deuxième a treize batteries, huit montées, trois à cheval, et deux de dépôt et de sections de munitions. »

« Elle comprend, en outre, deux régiments de pontonniers. »

Il n'était plus question de régiments du train d'artillerie, et les deux régiments existants se trouvaient, par là même, supprimés, mais cinquante-sept compagnies étaient conservées ou créées; elles étaient réparties, trois par trois, entre les brigades et rattachées, l'une au premier régiment de la brigade, les deux autres au deuxième régiment.

Les mouvements de détail que comportait la mise en vigueur de la loi furent réglés par une instruction ministérielle du 15 avril et leur exécution fut fixée au 1er mai.

Le 11ᵉ conservait toutes ses batteries, la 3ᵉ batterie montée prenant le numéro 11; il recevait, d'une part, la 1ʳᵉ batterie *bis* du 22ᵉ, qui devenait sa 3ᵉ batterie à pied, et, d'autre part, une partie des cadres et des hommes des 13ᵉ et 14ᵉ compagnies du 1ᵉʳ régiment du train, qui allaient former la 1ʳᵉ compagnie du train de la 3ᵉ brigade.

Les 13ᵉ et 14ᵉ compagnies elles-mêmes, qui se trouvaient, d'ailleurs, depuis la guerre, détachées à Versailles, prenaient la dénomination de 3ᵉ et 5ᵉ compagnie du train de la 3ᵉ brigade et étaient, comme telles, placées à la suite du 22ᵉ régiment. En même temps, une nouvelle batterie, la 12ᵉ était créée de toutes pièces par prélèvements sur l'ensemble du régiment.

Il manquait une batterie encore pour atteindre la nouvelle composition légale; cette batterie, nᵒ 13, ne fut créée que le 15 janvier 1876, partie avec des éléments prélevés sur les autres unités du corps, partie avec une cinquantaine d'hommes et une dizaine chevaux fournis par le 22ᵉ régiment.

A partir du 15 janvier 1876, le 11ᵉ d'artillerie se trouve donc constitué, suivant les prescriptions de la « Loi des cadres » à trois batteries à pied, huit batteries montées, deux batteries de dépôt et de sections de munitions et enfin une compagnie du train.

Organisation du 24 *juillet* 1883. — Bien que le principe des régiments mixtes parût avoir définitivement triomphé, le développement de plus en plus considérable de notre système de défense n'avait pas tardé à rallier dans la Chambre et dans l'armée de nombreux partisans au principe contraire, c'est-à-dire au principe de la séparation des artilleurs de campagne et de forteresse.

De là la loi du 24 juillet 1883 qui a fait sortir les batteries à pied des régiments, les a réunies en seize bataillons *d'artillerie de forteresse* et, pour augmenter le nombre des

batteries de bataille sans accroître les charges du budget, a fusionné une fois de plus l'artillerie et son train.

D'après les tableaux annexés à la loi, le premier régiment de chaque brigade devait comprendre douze batteries montées, le deuxième huit batteries montées et trois batteries à cheval.

Le 1er septembre, date fixée pour l'entrée en vigueur de cette organisation nouvelle (la cinquième depuis 1871), les trois batteries à pied du 11e le quittèrent pour concourir, les deux premières, à la formation du 16e bataillon de forteresse, et, la 3e, à la formation du 1er bataillon. Les cadres de la 13e batterie avec soixante servants prélevés sur l'ensemble du régiment formèrent une nouvelle batterie à pied destinée au 2e bataillon; en même temps le 11e reçut l'une des compagnies du train du 26e régiment, qui fut immédiatement dissoute, ainsi que sa propre compagnie du train, et les éléments de ces deux compagnies furent répartis avec les chevaux et les conducteurs de l'ancienne 13e entre les neuf batteries montées conservées.

Ces dernières batteries, nos 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12, prirent respectivement les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 11; les 7 et 8e batteries du 22e furent versées au 11e, où elles vinrent prendre les deux numéros vacants, 9 et 10; enfin une dernière batterie, no 12, fut créée par prélèvement sur les onze autres unités du régiment.

Les 7e et 8e batteries du 22e étaient détachées à Saint-Mihiel; elles y restèrent quelques mois encore après leur changement de numéro et ne rejoignirent la portion centrale que le 1er janvier 1884.

Depuis ce temps, à part le détachement de la 9e batterie à Saint-Denis pendant une année, le régiment a eu ses douze batteries réunies à Versailles.

Moins heureux que la plupart des autres régiments de l'arme, le 11e d'artillerie n'a pris aucune part à ces expéditions lointaines, qui sont venues jeter de nouveau quelques rayons de gloire sur nos drapeaux en deuil, et son historique s'arrête — provisoirement — aux chapitres douloureux. Lisons-le cependant jusqu'au bout la tête haute. Les batteries qui, sur les pentes de la Givonne ou sur le plateau de Champigny, se sacrifiaient sans espérance, sont dignes des batteries qui luttaient avec une énergie patiente contre l'artillerie russe de Sébastopol comme de celles qui à Solferino foudroyaient les colonnes autrichiennes. Evoquons le souvenir des misères du passé comme celui de ses splendeurs; nous y trouverons, à un égal degré, le droit d'espérer en l'avenir.





CHAPITRE VII

LIVRE D'OR DU RÉGIMENT

I

Officiers, sous-officiers et canonniers cités à l'ordre du jour.

Capitaine Delivoix, capitaine en 2ᵉ à la 14ᵉ batterie, adjoint à l'état-major du général commandant l'artillerie de l'armée du Nord. — Cité à l'ordre du jour général du 3 décembre 1832 : « se trouvait de service à l'attaque de gauche le 2 décembre et, voyant le désordre occasionné par une sortie d'une compagnie hollandaise, s'est élancé, au delà de la parallèle en criant : « A la baïonnette ! » et, suivi des gardes de tranchée du 65ᵉ régiment de ligne, a mis les ennemis en fuite et fait de sa main un sergent prisonnier » (siège d'Anvers).

Lieutenant en 1ᵉʳ Audemard, de la 14ᵉ batterie. — Cité à l'ordre du 23 décembre 1832 : « s'est fait remarquer par son intrépidité dans la réparation de la batterie de brèche » (siège d'Anvers).

Capitaine en 2ᵉ Lebœuf, de la 5ᵉ batterie. — Cité à l'ordre de la colonne du général d'Arbouville à la suite du combat du 22 juillet 1845 contre les Beni-Djaad « pour le sang-froid et l'habileté avec lesquels il a dirigé ses pièces de montagne ».

Lieutenant en 1ᵉʳ Arrivet, de la 5ᵉ batterie. — Cité à l'ordre

de la colonne d'Arbouville à la suite de l'engagement du 11 novembre 1845, contre les contingents de Bou-Maza : « a décidé du succès de la journée ».

Capitaine OHIER, commandant la 5e batterie. — Cité au rapport du général Levasseur, « pour sa conduite admirable pendant la nuit du 3 au 4 janvier 1846 » (nuit pendant laquelle la colonne du Hodna avait été assaillie et dispersée par un ouragan de neige).

Lieutenant en 1er VITTEAU, de la 5e batterie. — Cité à l'ordre de la colonne Aymard à la suite de l'engagement du 22 juin 1846 contre les Ouled-Aïssa.

Capitaine DANIÉ, commandant la 1re batterie. — Cité à l'ordre de l'armée d'Afrique à la suite de la campagne de juin 1854 en Kabylie.

Commandant JOLY-FRIGOLA, chef d'escadron au 11e régiment, commandant l'artillerie de la 3e division du corps de réserve de l'armée d'Orient. — Cité à l'ordre général de l'armée comme « s'étant particulièrement distingué pendant les nuits des 22 et 24 mai 1855 ».

Commandant SAUNIER, chef d'escadron au 11e régiment, commandant les batteries de réserve du corps expéditionnaire du Mexique. — Cité le 2 avril 1863 pour « sa conduite à la prise du couvent de Guadalupe » ; cité de nouveau à l'ordre général du 12 avril pour « sa conduite à l'attaque du 4 au matin ».

Lieutenant-colonel MICHEL, lieutenant-colonel du 11e, détaché comme commandant de l'artillerie de la 2e division du corps expéditionnaire du Mexique. Cité, le 24 avril 1863, pour s'être « particulièrement distingué aux affaires du 2 et du 4 ».

Lieutenant en 1er SÉARD, de la 1re batterie. — Cité à l'ordre général du 12 avril 1863 pour « sa conduite à l'attaque du 4 ».

Capitaine PACHON, commandant la 1re batterie. — Cité le 2 mai 1863 pour « l'excellente direction des batteries qu'il

a commandées depuis l'ouverture du feu à l'attaque de San Inès ».

Capitaine BLONDEL, commandant la 1re batterie. — Cité à l'ordre du corps expéditionnaire du Mexique le 10 mai 1866 pour « la conduite de sa batterie dans les colonnes auxquelles elle avait été attachée sans interruption ».

Capitaine TRÉMOULET Sous-lieutenant CHEVALIER Sous-lieutenant MATHIS	à la 17e batt.	Cités à l'ordre de l'armée de Paris le 18 décembre 1870 : « Se sont sacrifiés héroïquement et sont tombés en soutenant l'attaque des positions ennemies pendant les combats du 29 novembre au 2 décembre 1870 (1). »
DURAND, maréch. des log. chef HILLAIRE, maréchal des logis LEGRAND, brigadier PETIT, servant	à la 14e batt.	Cités à l'ordre du jour du 23 décembre 1832 (siège d'Anvers) pour « l'entrain et l'énergie qu'ils ont apportés aux réparations de la batterie de brèche sous le feu à bout portant de l'ennemi ».

Maréchal des logis HURSTEL, de la 5e batterie. — Cité au rapport du général Levasseur pour « sa conduite pendant la nuit du 3 au 4 janvier 1846 ».

GUTAPFEL, 1er canonnier à la 5e batterie. — Cité à l'ordre de la colonne Herbillon le 10 janvier 1847 : « a par son énergie puissamment contribué à sauver sa pièce dans un engagement contre les Ouled-Djellaad ».

LOMBARD, maréchal des logis GIRARD, artificier AUSTIER, servant	à la 6e batterie.	Cités à l'ordre du corps de siège de Zaatcha pour avoir, « en luttant corps à corps dans la tranchée, donné aux secours le temps d'arriver, et avoir prévenu ainsi l'irruption des Arabes dans la batterie lors de la sortie du 24 novembre 1849 ».

(1) Le capitaine TRÉMOULET et le sous-lieutenant CHEVALIER ont succombé, comme il a été dit au cours du récit, aux blessures reçues par eux le 30 novembre; le sous-lieutenant MATHIS, grièvement blessé le 1er décembre, a survécu; il est aujourd'hui capitaine au 20e d'artillerie.

CHAMAGNE, maréchal des logis LACASSAGNE, brigadier TOUTE, servant	à la 6e batterie.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, le 1er août 1857 : « Se sont particulièrement distingués à l'attaque des Beni-Yenni en allant sous le feu rapproché de l'ennemi couper des arbres qui gênaient le feu de nos pièces ».
EHRMANN, maréchal des logis CHARLES, artificier DELAMARRE, servant BODIN, servant	à la 1re batt.	Cités à l'ordre du corps expéditionnaire du Mexique, « pour leur conduite à l'assaut du Pénitencier, le 29 mars 1863 ».
GIRAUD, maréch. des log. chef CUSSEY, maréchal des logis SOUBIRAN, maréchal des logis CAILLET, sous-chef artificier GUERBER, servant	à la 1re batt.	Cités à l'ordre du 2 mai 1863, « pour leur conduite dans la batterie de brèche contre San-Inès ».
KRUYETT, brigadier HEMMINGER, brigadier BARON, artificier LEVÊQUE, servant	à la 1re batt.	Cités à l'ordre du 15 mai 1864 pour « l'énergie dont ils ont fait preuve en continuant, bien qu'assez sérieusement blessés, à faire le service de leurs pièces ». (Bataille de Matehuala.)

II

Officiers, sous-officiers et canonniers tués ou blessés à l'ennemi.

A. *Officiers tués ou morts de leurs blessures.*

Capitaine Corbin, commandant la 11e batterie. Tué sous Anvers, le 20 décembre 1832, dans la batterie n° 7.

Capitaine Neveux, capitaine en 2e à la 2e batterie. Tué, le 24 août 1856, devant Sébastopol.

Lieutenant Rigaud, lieutenant en 1er à la 7e batterie. Tué à Saint-Privat, le 18 août 1870.

Capitaine Rossignon, commandant la 4e batterie. Tué à Sedan, le 1er septembre 1870.

Capitaine Trémoulet, commandant la 17e batterie. Tué à Villiers, le 30 novembre 1870.

Sous-lieutenant Chevalier, de la 17e batterie. Tué à Villiers, le 30 novembre 1870.

B. *Officiers blessés.*

Lieutenant en 2e Beuret, de la 1re batterie, blessé sur la place de la Bastille, le 6 juin 1832, au cours de l'action engagée pour reprimer l'émeute « dite des funérailles du général Lamarque ».

Capitaine Brunet, commandant la 10e batterie. Grièvement blessé sous Anvers, le 21 décembre 1832, dans la batterie de brèche.

Capitaine en 2e Arnould, de la 10e batterie. Blessé sous Anvers, le 21 décembre, dans la batterie de brèche.

Capitaine en 2e Pirain, de la 14e batterie. Blessé sous Anvers, le 21 décembre, dans la batterie de brèche.

Capitaine en 2ᵉ Foullon Granchamps
Lieutenant en 1ᵉʳ de Magallon
Lieutenant en 2ᵉ Leroy
(de la 6ᵉ batt.) Blessés sous Zaatcha, novembre 1849.

Commandant Petitpied. Grièvement blessé par l'explosion d'un magasin à poudre devant Sébastopol, le 17 octobre 1854.

Sous-lieutenant Champeaux, de la 2ᵉ batterie. Blessé, le 16 avril 1855, par un éclat de bombe dans la batterie nᵒ 9, devant Sébastopol.

Sous-lieutenant Mauvais, de la 14ᵉ batterie, à la disposition du général commandant l'artillerie de l'armée d'Orient. Blessé, le 11 juin 1855, devant Sébastopol.

Capitaine en 2ᵉ de Réau, de la 12ᵉ batterie, à la disposition du général commandant l'artillerie de l'armée d'Orient. Blessé, le 25 juin 1855, devant Sébastopol.

Lieutenant en 1ᵉʳ Flye-Saint-Marie, de la 10ᵉ batterie. Blessé au bras devant Malakoff, le 8 septembre 1855, amputé.

Sous-lieutenant Larquet, de la 1ʳᵉ batterie. Blessé, le 7 octobre 1856, dans un engagement contre les Beni-Douala (Kabylie).

Capitaine Lucet, commandant la 6ᵉ batterie. Blessé d'un coup de feu à l'aine, le 24 juin 1859, à la bataille de Solferino.

Capitaine Merlin, commandant la 11ᵉ batterie. Mâchoire fracassée par une balle, le 24 juin 1859, à Solferino.

Lieutenant en 2ᵉ Marx, de la 1ʳᵉ batterie. Blessé sous Puebla, le 2 avril 1863.

Lieutenant en 1ᵉʳ Séard, de la 1ʳᵉ batterie. Blessé deux fois dans la journée du 4 avril 1863, sous Puebla, au bras gauche d'abord, puis à l'épaule. Cité à l'ordre du jour pour avoir continué son service après sa première blessure.

Lieutenant en 2ᵉ Humbert, de la 1ʳᵉ batterie. Blessé au combat de Matehuala, le 17 mai 1864.

Lieutenant en 1er Cochard, de la 8e batterie. A eu la jambe droite traversée par une balle, le 14 août 1870, à la bataille de Borny.

Sous-lieutenant Moll, de la 5e batterie. Blessé d'un éclat d'obus à la bataille de Saint-Privat, le 18 août 1870.

Capitaine en 2e Henry, de la 4e batterie. Blessé au bras, le 1er septembre 1870, à la bataille de Sedan, amputé.

Lieutenant en 1er Beaufils, de la 4e batterie, blessé à Sedan.

Lieutenant Costa, de la 14e batterie. Blessé au combat de Châtillon, le 19 septembre 1870.

Lieutenant Mathis, de la 17e batterie. Blessé, le 2 décembre 1870, à la bataille de Champigny.

Sous-lieutenant Vieville, de la 15e batterie. Blessé dans la journée du 2 décembre 1870.

Sous-lieutenant Bressin, de la 21e batterie. Blessé, le 22 décembre 1870, au combat de Ville-Evrard.

Sous-lieutenant de Tavernier, de la 18e batterie. Blessé, le 17 janvier 1871, à Arcueil-Cachan.

III

Sous-officiers et canonniers tués à l'ennemi ou morts de leurs blessures ; sous-officiers et canonniers blessés sur le champ de bataille ; sous-officiers et cannoniers morts en cours d'expédition, de maladies épidémiques ou infectieuses.

1° SIÈGE D'ANVERS

Tués ou morts de leurs blessures.

11e *batterie*. — VOUAUX, maréchal des logis chef;
PAULAY, brigadier;
RABB, 1er servant.
12e *batterie*. — BAILLIS, 2e servant;
POINSIGNON, —
14e *batterie*. — LAVAUD, 1er servant;
ANCELIN, —

Blessés.

10e *batterie*. — LECRAS, brigadier;
LAIGNON, 1er servant;
GRIVEAU, 2e servant;
DAVID, —
LEPIÈVRE, —
BOUET, —
11e *batterie*. — LALIA, brigadier;
FOUCHÉ, artificier;
JUSTRABO, 1er servant;
SABOT, —
TABOUREAU, 2e servant.
12e *batterie*. — BÉHUC, maréchal des logis;
FANY, 1er servant;
VILOVET, —
GARNAUD, 2e servant.

13e *batterie*. — CHAUVE, 1er servant ;
BROUARD, 2e servant.

14e *batterie*. — TURPIN, maréchal des logis chef;
GLORIOZ, brigadier ;
LEBRAS, —
MAGNE, artificier;
LETORT, 2e servant.

Morts aux ambulances de maladies épidémiques ou infectieuses.

12e *batterie*. — LÉGER, 1er servant.
MARILLIER, —

13e *batterie*. — MICHEL, 2e servant.

14e *batterie*. — FOURMENT, maréchal des logis;
DELACROIX, brigadier.

2e SIÈGE DE ROME

Tués ou blessés.

(Néant.)

Morts aux ambulances, de maladies épidémiques ou infectieuses, pendant le siège et l'occupation :

15e *batterie*.	— FERRAND, brigadier	1849
	SERRÉ, 2e servant.................	—
	DOUTHE, —	—
	BESSIÈRE, —	—
	BALS, —	1850
16e *batterie*.	— BARÈS, artificier	1849
	RIVES, 1er servant.................	—
	JUMON, 2e servant................	1850
	AMELIN, —	1853
	ROUSSEL, —	—
	PHILBERT, —	—

3o CAMPAGNE DE CRIMÉE

Tués ou morts de leurs blessures.

2e batterie.

FUCHS,	maréchal des logis,	tué sous Sébastopol..	7 juin 1855.
MARTIN,	—	—	7 juin 1855.
BERTHET,	—	—	30 janv. 1856.
CHABOSY,	1er servant,	—	16 avril 1855.
CHICHERY,	—	—	28 avril 1855.
BOURGEOIS,	2e servant,	—	16 avril 1855.
MONTUWOY,	—	—	8 sept. 1855.
SALM,	conducteur,	—	18 juin 1855.
HOFFMANN,	—	—	3 juil. 1855.

9e batterie.

CHEVIGNY, adjudant, tué à l'attaque du bastion central..........................	8 sept. 1855.
VERNHET, 1er serv., tué à l'attaq. du bastion central	—
BARRAU, 2e servant, — —	—

10e batterie.

LEMAITRE, artificier, tué à la tranchée.............	8 sept. 1855.

Blessés.

2e batterie.

AGNUS,	adjudant,	(blessé deux fois)...	18 avril 1855. 7 juin 1855.
CANS,	maréchal des logis	....	15 avril 1855.
PARRAUD,	—	....	13 juill. 1855.
THOMAS,	—	....	27 août 1855.
EVRARD,	brigadier	....	7 juin 1855.
PIERRARD,	—	....	12 juill. 1855.
FOUR,	1er conducteur	....	31 mai 1855.
BENAZET,	2e conducteur	....	27 août 1855.
AMOUR,	1er servant	....	14 avril 1855.
GRANDGUYOT,	—	....	16 avril 1855.

Cellier,	1er servant	....	7 juin 1855.
Bardon,	—	....	28 août 1855.
Chassaigne,	—	....	30 août 1855.
Bizot,	2e servant	....	14 avril 1855.
Palis,	—	....	17 avril 1855.
Etel,	—	....	17 avril 1855.
Waltring,	—	....	7 juill. 1855.
Behr,	—	....	14 juill. 1855.
Thomas,	—	....	22 juill. 1855.
Loriquet,	—	....	18 août 1855.
Allois,	—	....	28 août 1855.
Tampour,	—	....	5 sept. 1855.
Grosclaude,	—	....	5 sept. 1855.

9e batterie.

Mignon,	2e servant,	....	12 nov. 1854.
Barrès,	—	....	23 nov. 1854.
Lecaster,	servant,	blessé sous Sébastopol..	août 1855.
Wittmann,	conducteur,	—	—
Coichot,	mar. des logis,	—	—
Hitzel,	brigadier,	—	—
Aubert,	artificier,	—	—
Mougin,	—	—	—
Couespel,	2e servant,	—	—
Luquet,	—	—	—
Krempff,	—	—	—
Chauveau,	2e conducteur,	—	—
Vernhet,	—	—	—
Coularis,	—	—	—

10e batterie.

Ettel,	artificier,	blessé sous Sébastopol..	8 sept. 1855.
Blavid,	1er servant,	—	—
Ehrart,	—	—	—
Tondu,	2e servant,	—	2 août 1855.
Hentz,	—	—	18 août 1855.
Morisset,	1er conducteur,	—	1er sept. 1855.
Poujol,	2e conducteur,	—	2 sept. 1855.

Morts aux ambulances de maladies épidémiques ou infectieuses.

2e *batterie*.

Brouard,	conducteur	....	avril 1855.
Julien,	servant	....	mai 1855.
Seriet,	—	....	—
Schnell,	conducteur	....	—
Blanc,	servant	....	juin 1852.
Lefort,	—	....	—
Pénébaud,	—	....	—
Brunat,	—	....	—
Dubois,	conducteur	....	—
Brugère,	—	....	—
Brimot,	—	....	—
Guyot,	—	....	—
Gerber,	—	....	—
Pagès,	—	....	—
Sevaux,	—	....	—
Gautrot,	servant	....	juill. 1855.
Delanoé,	—	....	—
Barré,	conducteur	....	—
Pérignon,	—	....	—
Leroy,	servant	....	août 1855.
Gérold,	—	....	—
Delbroucq,	—	....	—
Fontaine,	—	....	—
Béziers,	—	....	—
Moncomble,	—	....	—
Oger,	conducteur	....	—
Lanz,	—	....	—
Ely,	—	....	—
Grandgury,	—	....	août 1855.
Sotton,	—	....	—
Gareau,	—	....	—
Baussaud,	—	....	—
Geffroy,	servant	....	sept. 1855.
Durand,	—	....	—
Michel,	—	....	—
Pérard,	—	....	—
Cornu,	—	....	—
Loudève,	—	....	—
Blaising,	conducteur	....	—

BONNEMAIN, conducteur .... sept. 1855.
KNAVIC, — .... —
BOUGUIN, — .... —
CHASSAIGNE, servant .... oct. 1855.
POTTIN, conducteur .... —
CHARDON, — .... —
BOUR, servant .... janv. 1856.
COCAGNE, conducteur .... —
WREMONT, servant .... févr. 1856.
DUPAN, — .... —
MAILHÈNE, conducteur .... —
SCHNEPP, — .... —
ANEST, — .... —
BILLON, — .... —
GUÈGNE, — .... —
CHAILLOU, servant, ... mars 1856.
MONCOMBLE, — .... —
HELFER, conducteur .... —
RICHARD, — .... —
BONNET, — .... —
ROBERT, — .... —
RENAUD, servant .... avril 1856.
SIGNEL, conducteur .... —
PORQUET, — .... —
GICQUEL, — .... —
COURET, — .... —
PELLETIER, servant .... mai 1856.
ALFROY, conducteur .... —
HÖHN, — .... —
COURET, — .... juill. 1856.

9e *batterie*.

HÉRIAU, conducteur .... oct. 1854.
LEVIEUX, — .... nov. 1854.
BALLOT, servant .... déc. 1854.
POSTEL, — .... —
SCHNELL, — .... —
BAUDÉ, — .... —
MENARD, conducteur .... —
PICHON, — .... —
RESTOUEIX, — .... —
BIGOT, — .... —
HELFER, brigadier .... janv. 1855.

L'HONOREY,	conducteur	....	janv. 1855.
LACROIX,	—	....	—
ROSE,	—	....	—
NONNENMACHER,	serv.	....	fév. 1855.
REIBELL,	—	....	—
MEYER,	—	....	—
LEFORT,	—	....	—
WEBER,	conducteur	....	—
MONNEROT,	—	....	—
MAHAUT,	—	....	—
MABÈRE,	servant	....	mars 1855.
BOURGALAIS,	—	....	—
DU,	—	....	—
BERTRON,	conducteur	....	—
POIROT,	—	....	—
HIRS,	—	....	—
IZARD,	servant	....	avril 1855.
HOFFMANN,	conducteur	....	—
CONRAD,	servant	....	mai 1855.
ULM,	—	....	—
ROBIN,	—	....	juin. 1855.
SERMAIZE,	—	....	—
WESSANG,	—	....	—
BERNARD,	—	....	—
BRENN,	—	....	—
HALTER,	—	....	—
CAMPION,	—	....	—
MILLER,	—	....	juill. 1855.
CADÈNE,	—	....	—
VALLIÈRES,	—	....	—
DESCHESNES,	servant	....	juill. 1855.
CHOSSAT,	—	....	—
WESCHLER,	bourrelier	....	—
PERROT,	conducteur	....	—
DIETERISCH,	—	....	—
WEHRLEM,	—	....	—
MONTIGNY,	—	....	—
BOUSSICAULT,	—	....	—
ROYER,	—	....	—
CLAIRE,	—	....	—
PITAVAL,	—	....	—
GRANDCOLAS,	—	....	—
BECLY,	—	....	—
PERIGNON,	—	....	—

Dubois,	servant	....	août 1855.
Prost,	—	....	—
Lesmuzeau,	—	....	—
Beziers,	—	....	—
Gray,	—	....	—
Johann,	conducteur	....	—
Coquélet,	—	....	—
Frœstler,	—	....	—
Roy,	servant	....	sept. 1855.
Lebougre,	conducteur	....	—
Vernhet,	—	....	oct. 1855.
Ernst,	—	....	—
Routard,	brigadier	....	nov. 1855.
Morel,	servant	....	—
Cuenot,	—	....	—
Devosse,	—	....	déc. 1855.
Wodli,	conducteur	....	janv. 1856.
Cosson,	—	....	févr. 1856.
Dubuc,	ouvrier	....	mars 1856.
Bourgelais,	servant	....	—
Hiss,	conducteur	....	—
Morin,	—	....	avril 1856.
Hannedouck,	—	....	—
Prel,	—	....	—
Porquet,	—	....	—
Poulin,	—	....	—
Pantegnies,	servant	....	mai 1856.
Salver,	conducteur	....	—

10e batterie.

Batot,	conducteur	....	juill. 1855. (en mer.)
Pellot,	—	....	—
Ressort,	maréchal des logis fourrier	....	août 1855.
Auslin,	brigadier	....	—
Chataigneu,	—	....	—
Vaudromme,	artificier	....	—
Delie,	bourrelier	....	—
Marin,	servant	....	—
Batol,	—	....	—
Breval,	conducteur	....	—
Rochette,	—	....	—
Gauthier,	—	....	—

Rennwald,	conducteur	août 1855.
Wackermann,	—	—
Kreuther,	—	—
Coulon,	—	—
Pellerin,	—	—
Baschung,	brigadier fourrier	sept. 1855.
Michaut,	artificier	—
Petit,	servant	—
Reybel,	—	—
Meyer,	—	—
Philippe,	—	—
Delisse,	conducteur	—
Couvois,	—	—
Bidel,	servant	oct. 1855.
Chausse,	—	—
Schlepp,	—	—
Voisin,	conducteur	—
Chaumont,	—	—
Cayeux,	—	—
Deroches,	—	—
Martin,	—	—
Falleur,	—	—
Auffret,	servant	nov. 1855.
Deprout,	conducteur	—
Debours,	—	—
Raidot,	artificier	déc. 1855.
Chaumont,	servant	—
Plagné,	conducteur	—
Arnoult,	—	déc. 1855.
Dubois,	servant	janv. 1856.
Bryet,	—	—
Pfister,	—	—
Leroux,	—	—
Chapelain,	conducteur	—
Gouin,	—	—
Dosser,	brigadier	fév. 1856.
Gérard,	servant	—
Lang,	—	—
Marroux,	—	—
Friedrich,	—	—
Bœuf,	conducteur	—
Sire,	—	—
Vacher,	—	—
Gouillard,	—	—

BONNET,	maréchal des logis	....	mars 1856.
FORCEAU,	—	....	mars 1856.
METZ,	servant	....	—
LEROUX,	—	....	—
FOUBOULIE,	—	....	—
LORENTZ,	—	....	—
FLEURY,	conducteur	....	—
PENAUT,	—	....	—
LEBLANC,	—	....	—
BENOIT-GUYOT,	maréchal des logis	....	avril 1856.
FOUYER,	brigadier	....	—
OTTMANN,	servant	....	—
FORT,	conducteur	....	—
BRONTE,	servant	....	mai 1856.

4° CAMPAGNES D'AFRIQUE

Tués ou morts de leurs blessures.

5ᵉ batterie.

FLACHER,	servant,	tué à la colonne des Aurès (colonne Bedeau)........	mai 1845.
ORIOL,	trompette,	tué à l'expédition de la petite Kabylie.................	22 juin 1847.
RAVOUX,	conducteur,	mort des suites de blessures reçues à l'expédition de la petite Kabylie...........	juin 1847.
KUHN,	servant,	mort des suites de blessures reçues à l'expédition de la petite Kabylie...........	juin 1847.

6ᵉ batterie.

LOMBARD,	maréchal des logis,	tué sous Zaatcha.	nov. 1849.
CHANTÔME,	mar. des logis fourr.,	—	—
GAUCHEZ,	conducteur,	—	—
LEMOYGNE,	maréchal des logis,	mort des suites de blessures reçues en petite Kabylie.	juill. 1851.
ROUX,	1ᵉʳ servant,	tué en petite Kabylie.	—

1re batterie.

Lassus,	1er servant,	tué dans le Djurjura....	20 juin 1854.
Berthet,	mar. des logis,	tué à l'attaq. d'Hadoudja.	30 janv. 1856.
Fabre,	servant,	—	—
Ramboz,	—	—	—

Blessés.

5e batterie.

Contes,	conducteur,	colonne du Hodna......	9 nov. 1845.
Bonnet,	servant,	—	23 nov. 1845.
Gaude,	—	col. de la petite Kabylie.	print. 1847.

6e batterie.

Niallou,	mar. des logis,	blessé sous Zaatcha.....	nov. 1848.
Bodin,	brigadier,	—	—
Malhautier,	artificier,	—	—
Girard,	—	—	—
Auslier,	conducteur,	—	—
Lelallec,	servant,	—	—
Ducos,	—	—	—
André,	—	—	—
Reynaud,	servant,	col. de petite Kabylie....	mai-juill. 51.
Louis,	—	—	—
Paris,	—	—	—
Bonnefond,	mar. log.,	expédition de Kabylie....	17 juin 1852.

1re batterie.

Pasteur,	servant,	colonne du Djurdjura....	• juin 1854.
Henry,	—	—	—
Berthet,	mar. logis,	blessé à l'att. d'Hajoudja	30 janv. 1856.
Lapierre,	—	—	—
Poncet,	servant,	—	—
Cabot,	—	—	—
Grosjean,	conducteur,	bl. à l'att. des Beni-Yenni	25 juin 1857.

6e batterie nouvelle (ancienne 7e).

Marisot,	1er servant,	bl. à l'att. des Beni-Yenni.	25 juin 1857.
Toute,	—	—	—
Wagner,	conducteur,	—	—

Morts aux ambulances de maladies épidémiques ou infectieuses.

1re batterie.

RAMEIL,	servant	1854
CHARET,	—	—
DUVAUD,	—	—
VILHELMY,	—	—
ALBAU,	—	1855
CLICHY,	—	—
DECREUX,	conducteur	—
CHEVALIER,	—	—
CHEMANN,	—	—
BEDILY,	servant	1856
GANITAIS,	bourrelier	—
LÉAUTEY,	conducteur	—
HÉBERT,	—	—
LE GOFF,	—	—
CHAPPEY,	—	—
DROUILLEAUX,	—	—
PILLARD,	—	—
DELAVOYE,	—	—
CHAZELLE,	—	—
HUBSCHERLIN,	—	—
LAVINEAU	—	—
CAUSEREY,	brigadier	1857
RHETZ,	servant	—
LEFIÈVRE,	—	—
ALBERTY,	conducteur	—
CAVILLET,	—	—
GROSSET,	—	—
LECLERC,	—	—
BRESARD,	—	—
GIROD,	—	—
LEROUX,	—	—
GRILLON,	—	—

5e batterie

HAROUX,	brig. fourr.	1854
BURY,	conducteur	—
FOURRIER,	—	—
HÉBERT,	—	—

LOUIS,	servant	1844
BAYER,	brigadier	1845
CARRÈRE,	servant	—
LEMPLOYÉ,	—	—
TRAMONT,	—	—
FLANDIN,	—	—
COLARDEY,	conducteur	—
BIBOIS,	servant	1846
LECASSEUX,	—	—
ASTRUC,	—	—
RUPIN,	—	—
BARDOU,	—	—
ESTÈVE,	conducteur	—
ALLOUIS,	—	—
AMIOT,	maréchal des logis	1847
COUTET,	conducteur	—
ETIENNE,	—	—
MONSÉGUR,	trompette	—

6e *batterie.*

BOURELLY,	artificier	1849
SERVILE,	servant	—
JEAN,	—	—
PRADINES,	—	—
PEIGNARD,	—	—
BAUMANN,	—	—
FAUCHÉ,	conducteur	—
COLLIN,	—	—
NEAU,	—	—
MULLER,	—	—
MARTINOT,	—	—
RICHOU,	—	—
VARANNE,	—	—
PERRAUD,	—	—
FORT,	—	—
DEMANGE,	—	—
BOZONNAT,	maréchal ferrant	—
VERDIN,	maréchal des logis	1850
GRANIER,	servant	—
PIGOT,	conducteur	—
DERNADAC,	—	—
DUVALLON,	—	—
MOUNET	—	1851

DURAFOUR,	maréchal des logis	1852
BAUER,	servant	—
ORIDOT,	trompette	—
LAURENT,	maréchal des logis	1853
FALBI,	servant	—
LAUNAY,	conducteur	—

6e *batterie nouvelle* (ancienne 7e).

GERVAIS,	brigadier	1857
VASSARD,	servant	—
PETRY,	—	—
LAMY,	—	—
LAURENT,	conducteur	—
DUQUESNOY,	—	—
LECOUTURIER,	—	—
SCHOTT,	—	—
LELORRE,	—	—
GRÉCIAT,	—	—
RENAULT,	bourrelier	—
VIVOT,	conducteur	1858
GRÉCIAT,	—	—
RENAUD,	—	—
HARTMANN,	servant	1859
GUÉRY,	—	—
MOREL,	conducteur	—
SOUPAULT,	servant	1860

5° CAMPAGNE D'ITALIE

Tués ou morts de leurs blessures.

11e *batterie.*

FRONCHON, brigadier, tué à Solférino............. 24 juin 1859.

Blessés.

6e *batterie.*

BRESSY, maréchal des logis, blessé à Solférino..... 24 juin 1859.

11e batterie.

GODET, 1er servant, blessé à Magenta	....	4 juin 1859.
SARRAU, — — Solférino	....	24 juin 1859.

Morts aux ambulances de maladies épidémiques ou infectieuses.

7e batterie. —	HEITZ,	1er servant	....	1859
	BEAUFILS,	2e conducteur	....	—
11e batterie. —	PAULET,	2e servant	....	—
	BRISSON,	—	....	—
	LEBORGNE,	—	....	—
12e batterie. —	ZUBER,	1er conducteur,	....	—
	FAULCONNIER,	2e —	....	—
	LAFEUILLE,	—	....	—
13e batterie. —	DALLOD,	brigadier	....	—
	ROGÉ,	—	....	—
	DELAUNAY,	2e servant	....	—
	VIRMOUX,	2e conducteur	....	—
	GLANDE,	—	....	—
14e batterie. —	COLLIN,	brigadier	....	—
	PERRÉ,	artificier	....	—
	LELARGE,	2e conducteur	....	—
15e batterie. —	PERRIN,	artificier	....	—
	FOURNERET,	1er servant	....	—
	COLLIN,	2e servant	....	—
	TOMIM,	2e conducteur	....	—
	GRANDJEAN,	—	....	—
	CLÉMENT,	—	....	—

6e EXPÉDITION DU MEXIQUE

Tués ou morts de leurs blessures.

1re batterie.

REINICH, brigadier, tué sous Puebla	....	23 avril 1863.
WEY, 2e servant, —	....	26 avril 1863.
COLIN, — blessé en colonne, mort à Tepic.		23 nov. 1866.

Blessés.

1re batterie.

Sailly,	maréchal des logis,	blessé sous Puebla	.....	26 mars 1863.
Bertram,	—	—	.....	29 mars 1863.
Merret,	2e conducteur,	—	.....	—
Leutrat,	—	—	.....	10 avril 1863.
Rémond,	brigadier,	—	.....	25 avril 1863.
Laheyne,	1er servant,	—	.....	—
Paillard,	—	—	.....	—
Godalier,	—	—	.....	—
Delamare,	2e servant,	—	.....	—
Parigny,	2e conducteur,	—	.....	—
Breton,	—	—	.....	—
Martin,	1er servant,	—	.....	16 mai 1863.
Kartner,	—	—	.....	—
Olivier,	1er conducteur,	—	.....	—
Guischen,	—	—	.....	—
Guerbert,	2e conducteur,	—	.....	—
Kruyett,	brigadier,	blessé à Matehuala	....	14 mai 1864.
Hemminger,	—	—	....	—
Baron,	artificier,	—	....	—
Levêque,	1er servant,	—	....	—
Antoine,	2e servant,	—	....	—

Morts aux ambulances de maladies épidémiques ou infectieuses.

1re batterie. —	Bonnet,	1er servant	1863
	Bixel,	1er conducteur	—
	Aubry,	2e —	—
	Bellon,	2e servant	1864
	Varain,	2e conducteur	—
	Soubiran,	maréchal des logis.......	1865
	Gilbert,	1er conducteur	—
	Remiot,	2e —	1866
	Monin,	—	—

7° GUERRE DE 1870-1871 (1)

Tués ou morts de leurs blessures.

1re *batterie principale.*

TOUCHARD,	servant,	tué dans Paris...............	23 janv. 1871
LAFFARGUE,	—	—	30 janv. 1871
KÉRUSEC,	—	—	—
DULHORT,	—	morts de blessures reçues dans Paris.	dates inconnues.
GOUPIL,	—		
LADURÉE,	—		

1re *batterie principale* (bis).

MARTIN,	servant,	morts de blessures reçues dans Paris.	dates inconnues.
FARGIER,	—		

3e *batterie.*

POULVEREL,	artificier	tué à Montmesly........	30 sept. 1870
DEBRASSARD,	conducteur,	—	—
CORMERAIS,	servant,	mort de ses blessures...	26 janv. 1871

4e *batterie.*

CAIRE,	adjudant,	tué à Sedan..........	1er sept. 1870
MILLET,	maréchal des logis,	—	—
PANAIS,	brigadier,	—	—
DITZLER,	artificier,	—	—

(1) Pour bien des motifs, trop faciles à comprendre les matricules ne donnent pas toujours, en ce qui concerne la guerre de 1870-1871, des renseignements aussi sûrs que ceux qui se rapportent aux autres périodes de campagne; c'est ainsi, par exemple, que des blessures qui se trouvent consignées dans des rapports ou citations ne se retrouvent pas auxdits matricules, ce qui laisse supposer que bien d'autres n'y figurent pas davantage; c'est ainsi encore que, pour la plupart des hommes décédés aux ambulances ou en captivité, il n'est point dit si leur mort provient de maladie ou est due à des blessures reçues en combattant.

Les listes correspondantes de tués et blessés sont donc, très probablement, incomplètes.

CAIRE,	artificier,	tué à Sedan.........	1er sept. 1870
GENTIL,	2e conducteur.	—	—
LOUIS,	—	—	—
SEVRA,	servant,	—	—
TACOU,	—	—	—
PELON,	—	—	—

5e batterie.

CHOURLIN,	artificier,	tué à Saint-Privat.........	18 août 1870
QUINTENET,	conducteur,	—	—
PUCHEUX,	servant,	—	—
CLOSSET,	—	—	—

6e batterie.

MOUSSIÉ,	adjudant,	tué à Saint-Privat....	18 août 1870
DOILLON,	maréchal des logis,	—	—

7e batterie.

BLEUZE,	maréchal des logis,	tué à Saint-Privat.	18 août 1870
JUNG,	artificier,	—	—
BERGTHOLD,	—	—	—
VUITTON,	servant,	—	—
ROUSSELOT,	—	—	—
DAVY,	—	—	—

8e batterie.

STOFFEL,	conducteur,	tué à Rezonville...........	16 août 1870
JOURDAN,	servant,	—	—

9e batterie.

BARTHÉLEMY,	artificier,	tué à Saint-Privat.........	18 août 1870
VARDEL,	conducteur,	—	—
HENRY,	servant,	—	—

10e batterie.

MICHEL,	maréchal des logis fourr.,	tué à St-Privat.	18 août 1870
CESBRON,	conducteur,	—	—
HOFFMANN,	servant,	—	—

11e batterie.

Mathis, artificier, tué à Saint-Privat	18 août 1870
Mater, servant, —	—
Sergent, — —	—
Boxberger, — tué à Sainte-Barbe	31 août 1870

12e batterie.

Renault, maréchal des logis, tué à Saint-Privat	18 août 1870
Leprieur, 2e conducteur, —	—
Poupon, — —	—
Lacourge, servant, tué à Servigny	1er sept. 1870

15e batterie.

Houdayer, conducteur, tué à Champigny .... 2 déc. 1870

16e batterie.

Nion, artificier, tué à l'Hay .... 29 nov. 1870

17e batterie.

Loiseau,	maréchal des logis,	tué dans une reconnaissance.	7 oct. 1870
Roquefort,	—	tués aux batailles de Champigny et Villiers, ou morts des blessures reçues pendant ces deux journées.	30 nov. 1870 et 2 déc. 1870
Laboire,	—		
Taulois,	brigadier,		
Cogneras,	artificier,		
Billaud,	conducteur,		
Cadé,	—		
Lescure,	—		
Perilhon,	servant,		
Ville,	—		
Garcin,	—		
Lehelloco,	—		

18e batterie.

Clerc, servant, tué à la Ville-Evrard	21 déc. 1870
Vautier, conducteur, tué à Arcueil	27 janv. 1871

21e batterie.

Fargier,	conducteur,	tués dans Paris pendant le bombardement.	janv. 187
Saulnier,	—		

Blessés.

1re *batterie principale.*

LABROCHE, servant, blessé dans Paris............. janv. 1871.

1re *batterie* (bis).

CHAUVELLE, servant, blessé dans Paris............
HORGASSAN, — —

3e *batterie.*

CUMIN,	artificier,	blessé à Créteil...........	17 sept. 1870.
CARTEROT,	conducteur,	—	—

4e *batterie.*

HUE,	brigadier,	blessé à Sedan...........	1er sept. 1870.
NOURRICIER,	conducteur,	—	—
BLEZ.	—	—	—
HARDOIN,	—	—	—
RENARD,	servant,	—	—
SCHÖN,	—	—	—
CANTON,	—	—	—
CANAL,	—	—	—
MACOULIÉ,	—	—	—
MARTIN,	—	—	—
LAMBERT,	—	—	—

5e *batterie.*

FURHEL,	maréchal des logis,	blessé à Saint-Privat.	18 août 1870.
MAILLET,	2e conducteur,	—	—
LÉPICIER,	2e servant,	—	—
LEROYER,	—	blessé à Sainte-Barbe	31 août 1870.

6e *batterie.*

DUJARDIN,	servant,	blessé à Borny..............	14 août 1870.
LABRICHE,	—	—	—
DUBARRY,	—	blessé à Saint-Privat..........	18 août 1870.
AUBRY,	—	—	—
HUGON,	artificier,	blessé à Servigny............	1er sept. 1870.

7e batterie.

GALLIER,	adjudant,	blessé à Saint-Privat........	18 août 1870.
LÉVÊQUE,	artificier,	—	—
FAURE,	—	—	—
RABOIN,	—	—	—
DUBOIS,	conducteur,	—	—
MARTIN,	servant,	—	—
DUVAL,	—	—	—
BOISNARD,	—	—	—
MICHAUD,	—	—	—
GOETZ,	—	—	—
NOIR,	—	—	—
HAHN,	—	blessé à Servigny..........	1er sept. 1870.

8e batterie.

BERGTHOLD,	artificier,	blessé à Borny......	14 août 1870.
BROHAN	servant,	—	—
JOURDAN,	—	—	—
SWYNGHEDAUW,	—	blessé à Rezonville...	16 août 1870.
DIGNEY,	brigadier,	blessé à Saint-Privat..	18 août 1870.
CASTELS,	adjudant,	blessé à Servigny....	1er sept. 1870.
LOISEAU,	mar. des log.,	—	—

9e batterie.

ISSENMANN	conducteur,	blessé à Saint-Privat..	18 août 1870.
CHEVALIER,	—	—	—
THÉBAULT,	servant,	—	—

10e batterie.

MÉTAYER,	conducteur,	blessé à Rezonville...	16 août 1870.
BARAGUIN,	—	—	—
MOYSE	m. d. log, ch.,	blessé à Saint-Privat..	18 août 1870.
BOUR,	brigadier,	—	—
FIELIEP,	servant,	blessé à Saint-Privat..........	18 août 1870.
MARCHAND	—	—	—
BOISNARD,	—	—	—
CAZANOU,	—	—	—

11ᵉ batterie.

SCHMITTHEISLER,	conducteur,	blessé à Borny.......	14 août 1870.
GUYON,	servant,	—	—
CHAPPUIS,	conducteur,	blessé à Rezonville...	16 août 1870.
LÉVÊQUE,	artificier,	blessé à Saint-Privat..	18 août 1870.
HENTZ,	—	—	—

12ᵉ batterie.

RENAULT,	maréch. des log.,	blessé à Borny.....	14 août 1870.
VERSAILLES,	artificier,	—	—
BURRUS,	1ᵉʳ servant,	—	—
ROBERT,	2ᵉ servant,	—	—
GINAY,	—	—	—
RICHARD,	1ᵉʳ conducteur,	—	—
GALLIEN,	maréch. des log.,	blessé à Rezonville..	16 août 1870.
FONTMARTIN,	2ᵉ conducteur,	—	—
MULLER,	maréch. des log.,	blessé à Saint-Privat	18 août 1870.
HENRY,	artificier,	—	—
MAILLET,	conducteur,	—	—
LÉPICIER,	servant,	—	—
HAHN,	2ᵉ servant,	blessé à Servigny...	1ᵉʳ sept. 1870.

13ᵉ batterie.

DEMAY,	maréchal des logis,	blessés aux bastions 62-65 (défense de Paris).
HEGO,	artificier,	
TOULOUSE,	—	
TOUTAIN,	servant,	
GANAYE,	—	
LAURENT,	conducteur,	

16ᵉ batterie.

FIÈVRE, 1ᵉʳ servant, blessé à l'Hay............... 29 nov. 1870.

17ᵉ batterie.

BRIDOIS,	brigadier,	blessés dans les journées de Villiers-Champigny.	30 nov. et 1ᵉʳ déc. 1870.
BAVON,	conducteur,		
MASSON,	—		
BORDAS,	—		
POTHIER,	1ᵉʳ servant,		
THÉBAULT,	2ᵉ servant,		
PHILIPPE,	—		
PARIS,	—		
DAURO,	—		
ANTOINE,	—		

18e *batterie.*

JOLIVARD, conducteur, blessé à la Ville-Evrard		21 déc. 1870.
VALÉRY,	— —	—
JACQUINOT, 2e servant, blessé à Arcueil...........		18 janv. 1871.

Morts aux ambulances ou en captivité.

1re *batterie principale.*

CONCHARD,	2e servant,	mort dans les ambulances de Paris.
PIGNARD,	—	—
DAVOUX,	—	—
LOYSON,	—	—
CHAUDRUT,	—	—
KÉRUSEC,	—	—
LE GLÉAU,	—	—
LE BERRE,	—	—
ROUGEMONT,	—	—
NAGUILA,	—	—
DEBOURNANT,	—	—

1re *batterie* (bis).

LISON,	artificier,	mort dans les ambulances de Paris.
MOUDANT,	2e servant,	—
BORDES,	—	—
NOIRAY,	—	—
COURMIAUD,	—	—
MERCIER,	—	—
PIQUEMAL,	—	—
CASTET,	—	—
BAUSSAU,	—	—
MISTRE,	—	—
COLOGNE,	—	—

2e *batterie* (bis).

EYROLLES, brigadier, mort en captivité.

3e *batterie.*

DE BROSSARD,	2e conducteur,	mort dans les ambulances de Paris.
MATHIEU,	—	—
FABRE,	servant,	—

4e batterie.

CORMERAIS,	2e servant,	mort en captivité.
LACAZE,	—	—
BARRÉGAT,	—	—
GRASSIN,	—	—
AVENEAU,	—	—
QUINTERNET,	—	—
VERCHÈRE,	—	—

5e batterie.

DIRINGER,	1er servant,	mort aux ambulances de Metz.
MAGUERLIN,	2e servant,	—
BIZARD,	2e conducteur,	—
CASTRIES,	artificier,	mort en captivité.
HUBERT,	2e servant,	—
GUY,	—	—
MEGUIN,	—	—

6e batterie.

THIEL,	maréchal de logis,	mort aux ambulances de Metz.
HELESBEUX,	2e servant.	—
PINOT,	—	—
EYDESHEIM,	mar. des log. four.,	mort en captivité.
AUDOIN,	2e servant.	—

7e batterie.

ORY,	1er servant,	mort aux ambulances de Metz.
DUPRÉ,	brigadier,	mort en captivité.
BOUVARD	2e conducteur,	—
THOMAS,	2e servant,	—
RAGAN,	—	—
CLÉMENT,	—	—
HACQUE,	—	—

8e batterie.

VERNET,	2e conducteur,	mort aux ambulances de Metz.
EBERLÉ,	—	—
JARDEL,	—	—

Guilleré,	2e conducteur,	mort en captivité.	
David,	—	—	
Mauris-Demourioux,	1er servant,	—	
Debroche,	2e servant,	—	
Villatte,	—	—	

9e batterie.

Alix,	2e servant,	mort en captivité.
Bernoud,	—	—
Cornéloup,	—	—
Blot,	—	—
Philippe,	—	—

10e batterie.

Cirotteau,	2e conducteur,	mort aux ambulances de Metz.
Welker,	—	—
Cesbron,	—	—
Klotz,	servant,	—
Lugois,	2e servant,	mort en captivité.
Hotz,	—	—

11e batterie.

Perken,	2e conducteur,	mort aux ambulances de Metz.		
Hardoin,	—	—	—	
Doizon,	—	—	—	
Loupillon,	2e servant,	—	—	
Lorentes,	2e servant,	mort en captivité.		
Godard,	—	—		
David,	—	—		
Chevallier,	—	—		
Blot,	—	—		
Compte,	—	—		
Guérin,	1er ouvrier,	—		

12e batterie.

Hentz,	artificier,	mort aux ambulances de Metz.	
Aybram,	1er conducteur,	—	—
Schmittheisler,	—	—	—
Renant,	2e conducteur,	—	—
Neu,	—	—	—

GUILLEREY,	2e servant,	mort aux ambulances de Metz.
JULIEN,	—	— —
THÉARD,	2e conducteur,	mort en captivité.
LABBÉ,	—	—
DERRIEU,	—	—
BROUSSE,	2e servant,	—

14e *batterie.*

BEAUSSAN,	2e servant,	mort dans les ambulances de Paris.
LE MEUR,	—	— —
AZÉMAR,	—	— —

16e *batterie.*

MALOD,	artificier,	mort dans les ambulances de Paris.
LE BOTERFF,	2e conducteur,	— —
DESPORTES,	—	— —
MICHAUD,	2e servant,	— —

18e *batterie.*

VAUTHIER, 2e conducteur, mort dans les ambulances de Paris.

20e *batterie.*

FRANCEY, brigadier, mort dans les ambulances de Paris.

21e *batterie.*

LARRAT, artificier, mort dans les ambulances de Paris.

Appartenant à des batteries non indiquées sur les matricules.

SIMON, maréchal des logis, mort dans les ambulances de Paris.

LALOUETTE,	artificier,	— —
DUTHOIT,	—	— —
DELOUÉ,	1er conducteur,	— —
SAUMON,	2e conducteur,	— —
CHARPENTIER,	—	— —
GÉRARD,	—	— —
LEJEUNE,	—	— —
GIRARDIN,	—	— —
LAIR,	—	— —
MERLE,	—	— —

Debord,	2e conducteur, mort dans les ambulances de Paris.		
Bienvenu,	—	—	—
Paulin,	—	—	—
Lemeau,	—	—	—
Tissérand,	—	—	—
Chazel,	—	—	—
Luce,	—	—	—
Demmandre,	—	—	—
Michaud,	—	—	—
Vosgin,	—	—	—
Allix,	—	—	—
Pagé,	—	—	—
Léger,	—	—	—
Reboul,	—	—	—
Rivet,	—	—	—
Lacquit,	—	—	—
Georges,	—	—	—
Poisseuil,	—	—	—
Saulnier,	—	—	—
Désiré,	—	—	—
Maisonville,	2e servant.	—	—
Thierry,	—	—	—
Decelle,	—	—	—
Thubé,	—	—	—
Parisot,	—	—	—
Lunel,	—	—	—
Schwartz,	—	—	—
Dollen,	—	—	—
Gruel,	—	—	—
Lamy,	—	—	—
Schiehl,	—	—	—
Vigeon,	—	—	—
Martin,	—	—	—
Labroche,	—	—	—

8o CAMPAGNE A L'INTÉRIEUR

Tués ou morts de leurs blessures.

16e batterie.

Simon,	artificier,	tué à Châtillon.......	4 avril 1871.
Nion,	servant,	tué dans Paris.......	mai 1871.

19e *batterie.*

Fayrelay,	servant,	mort de blessures reçues dans Paris.....	12 avril 1871.
Valérie,	—	—	mai 1871.
Lusson,	—	—	—
Bourbon,	—	—	—

Blessés.

16e *batterie.*

Roux, maréchal des logis,	blessé à Châtillon....	4 avril 1871.
Roudeaux, artificier,	— ...	—
Vaudray, servant,	— ...	—
Dupitre, brigadier,	blessé à Bagneux.....	10 mai 1871.

19e *batterie.*

Perrigot, adjudant,	blessé à Neuilly......	10 avril 1871.
Auvray, conducteur,	blessé à Châtillon....	4 avril 1871.

21e *batterie.*

Vouay, servant,	blessé à Châtillon	4 avril 1871.
Julien, maréchal des logis,	blessé près Bagneux..	4 mai 1871.
Chevreul, 2e servant,	— ..	2 mai 1871.
Nuc, —	— ..	9 mai 1871.
Renard, —	— ..	10 mai 1871.
Masson, conducteur,	blessé dans Paris.....	mai 1871.



CHAPITRE VIII

Liste chronologique des colonels qui ont successivement commandé le 11e régiment d'artillerie. — Leurs états de service.

I

LISTE CHRONOLOGIQUE DES COLONELS DU 11e D'ARTILLERIE

Le 11e régiment d'artillerie, depuis le 6 février 1831, jour de sa création, jusqu'au 31 décembre 1891, a été commandé par les colonels :

Vacher de Tournemine (6 février 1831, 20 janvier 1836).
De Putheaux (30 janvier 1836, 8 août 1836).
Radoult de Lafosse (30 septembre 1836, 1er juillet 1837).
Patin de la Fizelière (10 juillet 1837, 9 mai 1845).
Buisson d'Armandy (21 juillet 1815, 16 novembre 1850).
Charvilhat (26 janvier 1851, 6 mars 1852).
Bonamy (6 mai 1852, 13 janvier 1854).
Fiereck (16 mars 1854, 24 décembre 1858).
Guérin (3 février 1859, 20 juin 1867).
De Lajaille (20 juin 1867, 24 juin 1871).
Deville (6 juillet 1871, 27 décembre 1874).
Roux de Montlebert (27 décembre 1874, 24 juillet 1880).
Morlière (31 août 1880, 6 janvier 1885).
Théry (12 février 1885, 1er octobre 1886).
Brunet (14 octobre 1886-....).

II

ÉTATS DE SERVICE DES COLONELS AYANT COMMANDÉ LE 11e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

1° Colonel baron Vacher de Tournemine.

Le premier colonel du 11e régiment d'artillerie, né le 10 octobre 1788, était entré dans l'armée impériale le 4 septembre 1804 comme engagé volontaire au 4e régiment d'artillerie de marine.

Embarqué d'abord sur la frégate la *Guerrière* puis sur la frégate la *Pénélope,* il accomplit ses quatre premières années de service à la mer ; entre temps il était devenu lieutenant en 2e, le 1er juillet 1807, au 2e régiment d'artillerie de marine. Débarqué en 1808, il sert quelques mois à l'armée d'Italie, reçoit une balle au passage de la Piave, le 2 mai 1809, puis est embarqué sur la *Pénélope*, du 12 novembre 1809 au 1er février 1813.

Lieutenant en 1er le 1er février 1811, capitaine le 20 avril 1813, il passe, le 16 juin de la même année, au régiment d'artillerie à pied de la jeune garde impériale, rejoint la Grande Armée et assiste aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig et Hanau, puis, en 1814, à celles de Brienne, Champaubert, Montmirail et Montereau, où il est blessé d'une balle à la cuisse.

A la formation des gardes du corps, il est admis comme brigadier à la compagnie écossaise et reçoit, le 12 novembre 1814, le grade honorifique de chef d'escadron ; il se tient à l'écart pendant les Cent jours, puis rentre aux gardes du corps avec le brevet de son grade, le 1er juillet 1815. Il n'y reste que quelques mois et repasse dans l'artillerie à l'organisation de la garde royale, d'abord comme capitaine com-

mandant (rang de chef d'escadron) au régiment à cheval, puis, le 25 octobre 1820, comme chef de bataillon (rang de lieutenant-colonel) au régiment à pied. Il remplit effectivement les fonctions de lieutenant-colonel au 4e d'artillerie à cheval du 24 juillet 1824 au 2 février 1826 et rentre à cette date au régiment à cheval de la garde avec l'emploi de lieutenant-colonel et le grade de colonel.

Après la révolution de juillet, la garde royale est licenciée et le colonel VACHER DE TOURNEMINE est placé à la suite de l'arme le 31 avril 1830 ; mais il est chargé quelques mois après d'organiser le nouveau régiment d'artillerie qui doit précisément recevoir de l'ex-garde la majeure partie de ses éléments et prendre à la suite des dix anciens régiments le n° 11. Il est nommé colonel du 11e régiment le 23 décembre, est reconnu en cette qualité le 6 février 1831 à la revue de formation du nouveau corps et en conserve le commandement jusqu'au 28 janvier 1836. Il le quitte pour être attaché à l'état-major de l'armée d'Afrique, où il est nommé maréchal de camp le 11 novembre 1837, après avoir pris part aux expéditions de Médéa et du Ténia de Mouzaïa, ainsi qu'aux deux expéditions de Constantine.

Rentré en France en 1838, il commande successivement l'artillerie à Douai, puis à Rennes, est nommé général de division et membre du comité le 7 décembre 1848, et passe dans le cadre de réserve le 11 octobre 1850.

Il avait été fait quelques mois auparavant grand-officier de la Légion d'honneur ; il en était chevalier depuis 1813. Il était, en outre, depuis 1827, chevalier de saint Louis.

2e Colonel de Putheaux (Henry-François).

Le deuxième commandant du 11e d'artillerie, le colonel DE PUTHEAUX, était, lui aussi, un survivant des guerres napoléoniennes. Né en 1782, entré à l'Ecole polytechnique en 1802, lieutenant en 2e au 3e régiment d'artillerie à cheval en

1806, il avait fait à la Grande Armée les campagnes de 1806, 1807 et 1809. Nommé capitaine le 11 janvier 1810, il avait passé les années 1810, 1811 et 1812 dans l'emploi sédentaire de commandant de l'artillerie à Boulogne; puis, en 1813, il avait rejoint de nouveau la Grande Armée avec le grade de chef de bataillon. Il avait assisté aux batailles de Lutzen et de Bautzen et fait toute la campagne de France.

Après la chute de l'Empire et bien qu'au nombre des rares privilégiés qui aient échappé au licenciement de 1815, il avait attendu jusqu'en 1830 le grade de lieutenant-colonel.

Nommé colonel du 11° régiment le 30 janvier 1836, il le quitta dès le 8 août suivant, et ses dernières années d'activité se partagèrent entre les directions d'Embrun, de Valenciennes et de Mézières.

Il fut mis à la retraite le 17 octobre 1842; il était officier de la Légion d'honneur depuis 1814 et chevalier de saint Louis depuis 1820.

3° Colonel Radoult de Lafosse (Pierre-Thomas).

Né en 1783, élève de l'Ecole polytechnique en 1803, de l'Ecole d'application de Metz en 1806, lieutenant au 1er régiment d'artillerie à pied le 1er janvier 1808, le colonel RADOULT DE LAFOSSE avait rejoint l'armée d'Espagne et assisté aux batailles de Ciudad-Réal, de Talavéra, d'Almonacid, d'Ocana et d'Albuera.

Rentré en France en 1811 comme capitaine en 2e aux pontonniers, il avait été appelé à la Grande Armée, le 1er mai 1813, comme capitaine commandant de la 2° compagnie du 4e régiment à pied et avait pris part successivement aux batailles de Leipsick, de Hanau, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier.

Mis en disponibilité en 1815, il avait été replacé en activité dès le 15 avril 1816 et avait reçu le commandement

d'une batterie du 7e régiment; chef de bataillon en 1823, lieutenant-colonel en 1832, colonel en 1835, il avait été d'abord directeur à Bastia, et c'est de là qu'il fut appelé, le 8 août 1836, à remplacer le colonel DE PUTHEAUX à la tête du 11e d'artillerie.

Comme son prédécesseur, il y resta peu de temps; le 1er juillet 1837, il était nommé directeur des études de l'Ecole d'application de Metz, où il reçut, en 1842, les étoiles de maréchal de camp.

Le général RADOULT DE LAFOSSE fut mis au cadre de réserve le 22 novembre 1845 et nommé en même temps commandeur de la Légion d'honneur; il était chevalier de 1811 et officier de 1831; il était aussi, depuis 1822, chevalier de saint Louis.

4° Colonel Patin de la Fizelière (André-Barbe-Charles-Julien).

Né en 1785, entré à l'Ecole polytechnique en 1802, lieutenant en 2e le 21 avril 1805, PATIN DE LA FIZELIÈRE, comme tous les jeunes officiers de cette époque, était entré immédiatement en campagne. Envoyé à la 17e compagnie du 7e régiment à la Grande Armée, il avait passé en Allemagne les années de 1805, 1806 et 1807, mais n'avait reçu le baptême du feu qu'à Eylau, puis à Friedland, où le même boulet lui fit deux blessures graves à la main et à la hanche et lui rapporta, en compensation, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Capitaine en 2e en 1807, capitaine commandant la 1re compagnie du régiment d'artillerie à pied de la jeune garde le 27 mars 1813, il prit part avec elle aux batailles de Lutzen, où il fut blessé, de Bautzen, de Dresde, de Leipsick, de Hanau et, enfin, à la défense d'Anvers.

Pris comme aide de camp, pendant les Cent jours, par le général Drouot, il avait été nommé chef de bataillon après

Waterloo, mais son grade n'avait pas été reconnu à la Restauration; mis en non-activité comme capitaine, rappelé en 1818, de nouveau mis en non-activité en 1822, il n'avait été replacé qu'en 1825, sous l'égide sans doute d'une protection puissante, car on le trouve immédiatement après commandant du détachement d'artillerie envoyé au sacre de Charles X et, le 13 mai suivant, chef de bataillon.

Lieutenant-colonel en 1830, colonel le 16 avril 1837, il avait été désigné pour la direction de Bastia, mais n'en avait pas encore pris possession quand il fut nommé, le 10 juillet suivant, au commandement du 11e régiment, qu'il conserva jusqu'à sa mise à la retraite, le 9 mai 1845.

Le colonel Patin de la Fizelière avait été fait commandeur de la Légion d'honneur en 1841; il était officier de 1813 et, comme on l'a vu, chevalier de 1807; il était également, depuis 1821, chevalier de saint Louis.

5° Colonel Buisson d'Armandy (Edouard-Choubin-Nicéphore-Aimé-Prosper).

Né en 1794, entré à l'Ecole polytechnique en 1811, Buisson d'Armandy avait débuté à l'armée d'Espagne comme lieutenant en 2e de la 6e compagnie du 6e régiment à pied. Réformé en 1816, il n'avait été réadmis au service qu'en 1831 pour prendre rang comme capitaine en 2e du 21 septembre 1830.

Ainsi nommé capitaine à 36 ans, Buisson d'Armandy semblait avoir devant lui un avenir très limité et rien certes ne lui permettait de prévoir qu'il se retirerait de l'armée avec les trois étoiles; mais, envoyé comme adjoint à la direction d'Alger, il eut la bonne fortune de trouver l'occasion devant lui et de savoir la saisir. Laissons parler ses états de service : « Le 27 mars 1832, aidé d'un capitaine de chasseurs d'Afrique, de deux officiers de marine, de deux maréchaux des logis d'artillerie et de vingt-six marins, il

s'est rendu maître de la Kasbah de Bône après de longues négociations par lesquelles il parvint, à force d'adresse et d'audace, à faire déclarer en sa faveur une centaine de Turcs assiégés dans la Kasbah par les troupes du bey de Constantine, pendant que ces dernières troupes prenaient et saccageaient la ville, d'où il parvint à les chasser immédiatement après, sans attendre les secours qui lui furent envoyés d'Alger. »

La phrase est un peu longue, mais elle explique bien l'empressement du gouvernement de juillet à remettre au point la carrière d'un homme de cette valeur. Buisson d'Armandy fut nommé à la fois chevalier de la Légion d'honneur et chef d'escadron.

Demeuré à Bône, sa conquête, comme commandant de l'artillerie, il ne l'abandonna plus, pendant tout son séjour en Afrique, que pour prendre part successivement aux deux expéditions de Constantine ; lors du second siège, il commandait la batterie de brèche.

Lieutenant-colonel en 1838, directeur au Havre puis à Bastia, il fut nommé colonel dans ce dernier poste le 17 juin 1843, puis appelé, le 21 juillet 1845, à la tête du 11e régiment, qu'il quitta le 16 novembre 1850 pour prendre, comme général de brigade, le commandement de l'artillerie en Algérie.

Promu divisionnaire en 1854, le général Buisson d'Armandy fit partie du comité de l'arme jusqu'à son passage au cadre de réserve ; il est mort en 1873.

Il était grand-officier de la Légion d'honneur.

6° Colonel Charvilhat (Jean-Charles-Michel).

Le colonel Charvilhat est, parmi les commandants du 11e d'artillerie, le dernier survivant de l'épopée napoléonienne.

Né en 1795, entré à Saint-Cyr en 1812, il en était sorti en

1813 comme lieutenant en 2e d'artillerie et avait immédiatement rejoint à la Grande Armée, en Saxe, la 1re compagnie du 1er régiment à pied. Prisonnier de guerre à la capitulation de Dresde, il avait été, à sa rentrée en France en 1815, mis en non-activité par licenciement.

Replacé dans les cadres dès 1817 au régiment à cheval de Strasbourg, il avait pris part, comme lieutenant en 1er, à la campagne d'Espagne et avait été nommé capitaine après l'expédition.

Chef d'escadron en 1840, lieutenant-colonel en 1846, il avait été successivement adjoint à plusieurs directions, membre de commissions diverses, enfin commandant de l'artillerie à Neuf-Brisach.

C'est dans cette dernière position qu'il fut nommé colonel, le 5 décembre 1850, et appelé quelques jours plus tard au commandement du 11e d'artillerie; il le garda quinze mois à peine et termina sa carrière militaire active comme directeur à Strasbourg, du 6 mars 1852 au 24 mai 1855.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1831, officier en 1850, il avait été nommé commandeur le 29 décembre 1854.

7° Colonel Bonamy (Pierre-François-Mathurin).

Le colonel Bonamy avait fait en Afrique une rapide et brillante carrière.

Né en 1804, élève à l'Ecole polytechnique en 1824, sous-lieutenant élève à l'Ecole de Metz en 1826, lieutenant en 1830, capitaine en 1834, il était parti pour l'Algérie, le 15 février 1837, avec l'affectation d'adjoint au directeur du parc de la colonne expéditionnaire de Constantine; choisi pour aide de camp par le général de Beaupré qui, commandait l'artillerie en Algérie, classé ensuite comme capitaine commandant à la 7e batterie du 14e, détachée dans la colonie, il avait été mis à l'ordre du jour de l'armée le 4 juillet 1840, par le maréchal Vallée, pour s'être particulièrement

distingué dans l'expédition de Milianah, puis, le 6 septembre de la même année, cité par le général Changarnier pour les services rendus au cours de l'expédition sur Médéah, cité encore par le général Bedeau à la suite de la colonne des Djaffras, enfin par le maréchal Bugeaud, le 14 août 1844, après la bataille d'Isly.

Nommé chef d'escadron quelques semaines après cette bataille, il avait été maintenu à Alger comme chef d'état-major de l'artillerie, mais avait trouvé le moyen d'échapper provisoirement à ce poste sédentaire chaque fois qu'il s'était agi d'une expédition. C'est ainsi qu'il avait fait colonne dans la vallée de l'Isser en 1846, en Kabylie en 1847 et avait été, le 16 mai de cette année 1847, atteint d'un coup de feu chez les Beni-Abbès.

Lieutenant-colonel en 1848, il avait d'abord conservé ses fonctions de chef d'état-major et n'était rentré en France qu'au milieu de 1850, comme directeur à Toulouse.

Nommé colonel le 21 novembre 1851 et placé quelques mois plus tard, le 6 mai 1852, à la tête du 11e régiment d'artillerie, il avait devant lui le plus brillant avenir militaire, lorsque, le 13 janvier 1854, il se brûla la cervelle à Strasbourg sans que rien alors, ni depuis, ait expliqué cet acte de désespoir.

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1837 et officier depuis 1840.

8e Colonel Fiéreck (Ives-Louis-Héraule).

Né à Turin en 1805, élève à l'Ecole polytechnique en 1825, sous-lieutenant élève en 1827, lieutenant en 1831, capitaine en 1834, le colonel Fiéreck avait été, de 1844 à 1846, officier d'ordonnance successivement du duc de Montpensier puis du duc d'Aumale, alors que ces deux princes servaient à l'armée d'Afrique.

Rentré en France en 1846 comme chef d'escadron et

de nouveau attaché à la personne du duc de Montpensier, il avait été mis en disponibilité après les événements de 1848, puis rappelé à l'activité quelques mois plus tard et classé en son grade au 11e régiment d'artillerie, qu'il quitta au moment de sa nomination au grade de lieutenant-colonel, le 24 octobre 1851, pour y revenir comme colonel le 16 mars 1854. Au bout de quatre ans à peine, le 24 décembre 1858, il était élevé au grade de général de brigade.

Il commanda en cette qualité l'artillerie du 5e corps de l'armée d'Italie, exerça ensuite divers commandements à l'intérieur, puis, promu divisionnaire en 1866, termina sa carrière militaire comme membre du comité d'artillerie.

Il venait d'être placé dans le cadre de réserve quand éclata la guerre de 1870; il fut rappelé à l'activité pendant quelques mois, mais n'exerça qu'un commandement territorial.

Le général Fiéreck avait été élevé à la dignité de grand officier au moment de son passage dans le cadre de réserve. Il était chevalier de 1836, officier de 1857 et commandeur de 1860.

Il est mort le 18 décembre 1879.

9e Colonel Guérin (Edmond-Eugène).

Le colonel Guérin était né en 1807. Elève de l'Ecole polytechnique en 1827, capitaine en 1837, chef d'escadron en 1849, lieutenant-colonel en 1854, colonel le 19 mars 1858 et mis à la tête du 11e régiment le 30 décembre suivant, il quitta ce régiment à sa limite d'âge, le 20 juin 1867.

Il ne lui avait été donné d'inscrire qu'une seule campagne sur ses états de service, celle de 1859, qu'il avait faite comme sous-directeur du parc du 4e corps de l'armée des Alpes.

Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1846, officier en 1860 et commandeur en 1866.

10e Colonel comte de Lajaille (Charles-André).

Né en 1824 à la Guadeloupe, Charles DE LAJAILLE était entré à l'Ecole polytechnique en 1843. Lieutenant en 1847, capitaine en 1852, il avait été pris comme officier d'ordonnace par le général de Lourmel quand celui-ci avait été appelé au commandement de la 2e brigade de la 4e division de l'armée d'Orient.

C'est dans ses bras que le général tomba le soir d'Inkermann, le 5 novembre 1854. Après avoir ramené son corps en France, le capitaine DE LAJAILLE fut désigné comme adjoint au chef d'escadron commandant les batteries du régiment à cheval de la garde détachées à l'armée; il rejoignit sous Sébastopol dans les premiers jours de 1855. Le 27 juillet de la même année, il était blessé d'un éclat d'obus dans la tranchée.

Rentré en France le 24 novembre suivant, il reste au régiment à cheval de la garde comme capitaine instructeur, puis comme capitaine commandant et prend part, avec la 3e batterie du régiment, à la campagne d'Italie.

Promu chef d'escadron en 1860, il est nommé, le 17 juillet 1862, chef d'état-major de l'artillerie du corps expéditionnaire du Mexique. Il est cité à l'ordre du 17 mai 1863 pour sa conduite au combat de San-Lorenzo et élevé, peu de semaines après, au grade de lieutenant-colonel, tout en conservant ses fonctions de chef d'état-major de l'artillerie.

Il est de nouveau cité à l'ordre de l'armée, le 10 février 1865, après la reddition d'Oajaca, et ne rentre en France qu'à l'évacuation définitive, en avril 1867.

Le 20 juin de cette même année, il est nommé colonel du 11e d'artillerie.

A l'armée du Rhin, le colonel DE LAJAILLE commande la réserve d'artillerie du 3e corps, constituée pour la majeure

partie de batteries de son régiment; il assiste aux batailles sous Metz, puis, après avoir partagé l'infortune commune, est appelé, dès sa rentrée de captivité, au commandement de la réserve d'artillerie de l'armée de Versailles.

Nommé général de brigade le 24 juin 1871, il commande successivement l'artillerie du 6e corps, la 53e brigade d'infanterie, puis l'artillerie du 8e corps jusqu'à ce qu'il reçoive la troisième étoile, le 15 mars 1877.

Membre depuis lors du comité de l'artillerie, il en était devenu le président en 1882 et avait été appelé à siéger au conseil supérieur de la guerre en 1888.

La limite d'âge l'a atteint le 15 avril 1889.

Il est grand-croix de la Légion d'honneur du 5 juillet 1888; il était chevalier de 1855, officier de 1857, commandeur de 1874 et grand officier de 1882 (1).

11e Colonel Deville.

Né en 1817, entré à l'Ecole polytechnique en 1835, lieutenant en 1839, capitaine en 1845, le colonel DEVILLE avait pris part avec ce dernier grade à la campagne de Crimée comme aide de camp du général Beuret; il avait ensuite commandé pendant trois années la 8e compagnie d'ouvriers en Algérie et avait fait avec elle la campagne d'Italie.

Chef d'escadron en 1860, il était passé en 1865 au régiment monté de la garde impériale, et la guerre de 1870 l'avait trouvé lieutenant-colonel depuis deux ans et chef d'état-major de l'artillerie dans la 5e division militaire à Metz.

Nommé chef d'état-major de l'artillerie du 4e corps de l'armée du Rhin, il avait assisté aux batailles sous Metz et avait été blessé d'un éclat d'obus à la tête, le 31 août, au combat de Servigny.

(1) Le général DE LAJAILLE vient, comme on sait, d'être enlevé, après une courte maladie, à l'armée et à la France.

Nommé colonel le 29 mai 1871, à sa rentrée des prisons de l'ennemi, et demeuré quelque temps en disponibilité, il avait été appelé, le 6 juillet suivant, au commandement du 11ᵉ, qu'il ne quitta que pour prendre, à titre provisoire, celui de l'artillerie du 17ᵉ corps, le 27 décembre 1874.

Elevé au grade de général de brigade le 3 mai 1875, il a été atteint par la limite d'âge le 20 mars 1879.

Il avait, en 1874, été fait commandeur de la Légion d'honneur; il était chevalier de 1855 et officier de 1865

12ᵉ Colonel Roux Joffrenot de Montlebert.

Né en 1824, sorti de l'Ecole polytechnique en 1845 et de l'Ecole d'application en 1847, JOFFRENOT DE MONTLEBERT était resté en Algérie comme lieutenant d'abord, puis comme capitaine de 1850 à 1857. Il avait été cité à l'ordre de l'armée d'Afrique à la suite de l'expédition de Kabylie en 1854. Attaché comme officier d'ordonnance au maréchal Randon, ministre de la guerre, il l'avait quitté comme chef d'escadron en 1863, avait servi successivement dans ce grade au 2ᵉ régiment, puis au 4ᵉ, et enfin au régiment à cheval de la garde. Il avait fait la campagne de 1870 à la tête de trois batteries de son régiment, à la réserve d'artillerie du corps d'armée constitué par la garde impériale et avait été, au retour de captivité, adjoint à l'état-major de l'artillerie de l'armée de Versailles.

Nommé lieutenant-colonel en 1871 et classé l'année suivante au 11ᵉ régiment, il y resta, lors de sa promotion au grade de colonel, le 24 décembre 1874, et ne le quitta qu'en recevant les étoiles, le 24 juillet 1880.

Après avoir commandé l'artillerie du 18ᵉ corps d'armée, le général Roux JOFFRENOT DE MONTLEBERT est passé dans le cadre de réserve, le 16 mars 1886.

Il était chevalier de la Légion d'honneur de 1855 et officier de 1866.

13° Colonel Morlière (Barthélémy-Hippolyte-Joseph-Amédée).

Né en 1831, sorti de l'Ecole polytechnique en 1852 et de l'Ecole d'application en 1854, le lieutenant Morlière avait été presque immédiatement classé au régiment à cheval de la garde impériale et avait eu la bonne fortune d'y être maintenu en prenant, en 1859, son troisième galon, ce qui était assez rare.

Il avait fait à la 3e batterie du régiment à pied la campagne d'Italie. Nommé, sans cesser de compter dans la garde, adjoint au commandant de la réserve d'artillerie du corps expéditionnaire du Mexique, il avait été cité à l'ordre de l'armée, le 23 août 1863.

Rentré en France en 1864, il avait commandé successivement la 6e, puis la 11e batterie du 2e régiment, et il était adjoint au dépôt central au moment de la déclaration de guerre en 1870.

Adjoint à l'état-major général de l'artillerie de l'armée du Rhin, il en avait partagé le sort. Dès sa rentrée de captivité, il avait été attaché à l'état-major de l'artillerie du 1er corps de l'armée de Versailles, puis promu au grade de chef d'escadron et appelé en même temps à commander la réserve d'artillerie de son corps d'armée.

Depuis, il avait été successivement membre de la commission mixte des armes et engins de guerre, chef d'état-major de l'artillerie du 5e corps, puis, comme lieutenant-colonel d'abord et colonel ensuite, chef du 1er bureau de la direction d'artillerie au ministère de la guerre. C'est de là que le colonel Morlière fut appelé le 31 août 1880, au commandement du 11e d'artillerie.

Elevé le 5 janvier 1885 au grade de général de brigade, il avait à peine pris possession de son poste de commandant de l'artillerie du 4e corps que la diphtérie l'enlevait en quelques heures aux siens et à l'armée.

Fait chevalier de la Légion d'honneur au Mexique en 1863, il était officier depuis le 19 octobre 1870.

14° Colonel Théry (Arthur-François-Henry).

Né en 1836, entré à l'Ecole polytechnique en 1853, lieutenant en 1857, capitaine en 1863, le colonel Théry était parti pour l'Algérie aussitôt après avoir reçu son troisième galon; il y était ensuite resté sans interruption pendant sept années.

Il avait été cité, le 20 octobre 1864, pour les services rendus à la colonne expéditionnaire du Sud et, notamment, pour avoir brillamment dirigé le feu de ses pièces au combat d'Aïn-Dermel, livré le 2 octobre.

En 1870, il était commandant supérieur du cercle de Bou-Saada.

Rappelé en France seulement après les désastres des armées impériales, il avait été promu chef d'escadron et chargé, le 13 décembre 1870, du commandement de l'artillerie de la 2e division du 18e corps d'armée.

Il avait ainsi assisté aux derniers combats de l'armée de la Loire, puis rejoint avec son corps l'armée de l'Est, dont il avait partagé les tristes destinées.

Après la guerre, il avait occupé d'abord, comme chef d'escadron, les emplois d'adjoint à la direction de Besançon et de chef d'état-major de l'artillerie du 1er corps d'armée, puis, comme lieutenant-colonel, à partir de 1879, ceux de commandant de l'artillerie à Dijon et, enfin, de chef d'état-major du commandement de l'artillerie de la place de Paris, qu'il ne quitta que le 12 février 1885 pour prendre le commandement du 11e régiment.

L'un des plus jeunes chefs de corps de l'artillerie, le colonel Théry semblait avoir devant lui les plus hautes destinées militaires quand il fut emporté, le 1er octobre 1886, par une attaque d'apoplexie.

Il avait été fait, le 14 juillet précédent, officier de la Légion d'honneur ; il était chevalier de 1865.

15e Colonel Brunet (Jules) (1).

Le colonel BRUNET, qui commande aujourd'hui le 11e régiment, est né en 1838, à Belfort.

Sorti de l'Ecole polytechnique en 1859 et de l'Ecole d'application en 1861, il eut l'heureuse fortune d'être classé à une batterie (1re du 3e régiment) qui, quelques mois plus tard, entrait dans la constitution du corps expéditionnaire du Mexique.

Embarqué avec elle le 30 août 1862, le lieutenant BRUNET passa, dans les premiers jours de l'année suivante, à la 1re batterie du régiment monté de la garde impériale, batterie qui représentait la garde sur le sol mexicain. Rentré en France en 1864, il fut désigné, à la fin de 1866, pour faire partie de la mission qui allait sur la demande du Mikado, former à l'européenne l'armée. japonaise. Rappelé en France en 1867, il était capitaine en 2e à la 8e batterie du 5e régiment au printemps de 1870. Il rejoignit avec elle l'armée du Rhin, assista aux batailles sous Metz, fut fait prisonnier de guerre à la capitulation ; puis, dès sa rentrée en France, reçut le commandement d'une des batteries de l'armée de Versailles, la 19e du 8e régiment.

Pris comme officier d'ordonnance par le ministre de la guerre, général de Cissey, après le second siège de Paris, le 11 juin 1871, il fut nommé en 1873 attaché militaire à l'ambassade de France en Autriche-Hongrie, fut promu chef d'escadron à Vienne en 1875 ; puis, après avoir passé deux années en France à l'état-major de l'École d'application, il

---

(1) Le colonel BRUNET a été, pendant l'impression du présent historique, promu au grade de général de brigade le 28 décembre 1891 ; il commande aujourd'hui la 48e brigade d'infanterie.

fut désigné comme attaché militaire à Rome, où il resta deux années.

Promu lieutenant-colonel en 1882 et nommé en cette qualité sous-chef d'état-major du 5e corps, il passa ensuite à la direction de La Fère, où il fut élevé, le 6 février 1886, au grade de colonel. A la fin de cette même année, le 14 octobre 1886, il remplaçait, à la tête du 11e régiment, le colonel Théry.

Le colonel Brunet a été fait chevalier de la Légion d'honneur au Mexique en 1864 et officier après la guerre en 1871.

TABLE DES MATIÈRES

Paris et Limoges. — Impr. milit. Henri Charles-Lavauzelle.


IMPRIMERIE LIBRAIRIE MILITAIRE
H.C.L.
PARIS

